

CHRONIQUE DU PAYS KOTA (GABON)

PAR

Louis PERROIS *

PREMIÈRE PARTIE

LA TRADITION ORALE : LES MIGRATIONS KOTA

* Chargé de Recherches à l'ORSTOM.

INTRODUCTION

L'histoire de l'Afrique et plus particulièrement de l'Afrique Equatoriale est un des domaines de la recherche « anthropologique » les plus nouveaux (1).

Pourquoi le continent noir qui s'affirme de plus en plus être le berceau de l'humanité (2) avait-il le douteux privilège d'être une terre réputée « sans histoire » (3) ?

Depuis quelques années, les abondants travaux de MM. CORNEVIN, BRUNSCHWIG, MAUNY pour l'Afrique Occidentale, HERKOVITS pour le Dahomey, VANSINA pour le Congo Kinshasa, entre autres, ont ouvert la voie et posé les jalons de l'histoire des empires africains.

De son côté, H. DESCHAMPS, dans son livre « *Traditions orales et archives au Gabon* » (DESCHAMPS, 1962) a commencé de traiter l'histoire des sociétés segmentaires qu'il nomme les « anarchies familiales » et proposé une méthode de travail *ethno-historique* qui se définit comme « l'ensemble des méthodes permettant d'étudier l'histoire des peuples sans écriture ».

Car pour nous, descendants de la civilisation du livre et bientôt adeptes de celle de l'image, il semble étrange qu'une histoire puisse se baser principalement sur le verbe et la mémoire.

C'est pourtant ce qui se passe chez tous les peuples dépourvus d'écriture dans les grands empires comme dans les plus petites tribus forestières, ainsi celles du Gabon. Celles-ci ont une histoire qui, pour moins complexe et étendue que celle des pays hautement civilisés, joue le même rôle de *justification idéologique* si on entend par « histoire » tous les éléments intellectuels qui permettent aux gens actuellement vivants de se situer dans l'espace temporel (4).

L'histoire des Faj est, par exemple, inséparable des généalogies et des récits mythiques de la migration originelle. Chaque clan conserve dans la mémoire des plus doués de ses membres la liste interminable des parents, chefs de lignage, guerriers, féticheurs qui se sont illustrés au cours des quatre ou cinq siècles passés. C'est une tradition de prestige et d'honneur, une sorte de carte d'identité du groupe qui se définit et se détermine ainsi par rapport à tous les autres, chacun ayant sa propre généalogie et son récit d'origine, souvent résumé en une formule lapidaire ou devise proverbiale.

L'étude des généalogies, véritable support des données anecdotiques de l'histoire de chaque clan, révèle l'importance significative de la notion de *profondeur historique* (5).

De groupe à groupe, on constate des différences dans la longueur des généalogies et partant de l'histoire elle-même. En réalité, on s'aperçoit que les données connues de la parenté ont *toutes* une importance pertinente pour les sujets actuellement vivants. Chaque individu peut se situer par rapport à ses compatriotes (parents et alliés) grâce à ses connaissances généalogiques. Or, celles-ci sont strictement limi-

(1) Au sens large, c'est-à-dire regroupant l'ensemble des sciences de l'Homme. Pour l'histoire de l'Afrique Equatoriale, on lira avec intérêt les travaux de H. BRUNSCHWIG, C. COQUERY-VIDROVITCH, G. MAZENOT, A. MANGONGO-NZAMBI.

(2) On sait que C. AREMBOURG a découvert peu avant sa mort des vestiges d'australopithèques omnivores remontant à quatre millions d'année (Ethiopie, 1968).

(3) Surtout pour l'Afrique forestière non-islamisée.

(4) Il s'agit là de l'histoire telle que les hommes eux-mêmes la saisissent, *non* de l'histoire considérée comme science aboutissant à une réalité objective. C'est la différence qui existe entre une « chronique » et un exposé historique.

(5) Cf. Y. PERSON, « Tradition orale et chronologie », in *Cah. Et. Afri.*, n° 7, 1962. Evocation très pertinente des difficultés et des pièges de la recherche historique à partir des généalogies pour l'établissement d'un cadre chronologique réel.

tées dans le temps et dans l'espace, aux éléments *utiles*. Ainsi la liste des parents décédés connus est-elle un ensemble de relations parentales dans lequel l'individu vivant peut se situer socialement et psychologiquement. Tous les autres parents disparus sont alors oubliés puisque inutiles dans la définition du groupe des vivants.

Ainsi voit-on des « trous » généalogiques, par exemple entre la suite des héros mythiques anciens (Nzame ou Mebere, Zambé ou Ndzami, etc.) et les parents effectivement connus, chaque génération conservant à peu près la même profondeur généalogique, en oubliant la ou les générations ultimes (encore connues de leurs père et grand-père) mais rajoutant les générations les plus récentes. Ainsi les Faj connaissent-ils environ de 14 à 20 générations, les Bakota de 5 à 8. Des connaissances plus étendues seraient de la pure érudition, chose à peu près inconnue des peuples traditionnels.

Les concepts d'exogamie clanique et de prohibition de l'inceste contraignent l'individu qui veut prendre femme à être bien au courant de la nature des liens de consanguinité et d'alliance qui le rattachent à l'ensemble des membres du clan et de la tribu. C'est en effet la définition de la relation matrimoniale qui implique le plus impérativement de connaître la nature du réseau généalogique. Les éléments historiques conservés dans la mémoire du groupe sont également fonctionnels dans la mesure où ils sont le support de l'idéologie latente d'un clan, lui permettant de subsister à côté des autres en tant qu'unité distincte et originale.

Une conséquence directe de cette conception de l'histoire conçue comme l'idéologie d'un groupe donné est l'absence de toute *relativité historique* chez les informateurs interrogés. L'histoire est exclusivement constituée des péripéties successives du clan. Aucune notion d'une histoire tribale ou même intertribale dépassant le niveau des personnes effectivement ou fonctionnellement connues et définies. En Occident et dans les civilisations élaborées, nous faisons une distinction nette entre l'histoire internationale ou nationale constituée d'événements ayant une influence indirecte sur nous (données de civilisation, concepts idéologiques) et l'histoire particulière de notre propre famille qui n'a été qu'un tout petit élément de cet ensemble mais directement mêlé à certaines péripéties partielles importantes ou non. Par exemple, la guerre de 1914-1918 n'est pas vue de la même façon au niveau de l'histoire mondiale (relations internationales, conduite de la guerre, conceptions stratégiques et politiques, etc.) et au niveau de l'obscur combattant qui, lui, n'en a vu qu'un des aspects les plus détaillés et, en définitive, minimes (la lutte dans les tranchées). Les deux aspects concourent à donner une véritable vision objective de l'événement, de ses causes, de son déroulement et de ses conséquences.

Dans le milieu tribal traditionnel, l'histoire est toujours personnelle et détaillée souvent même édifiante. L'informateur n'a pas apparemment du moins, la possibilité de s'élever jusqu'à la perception intellectuelle des éléments superstructurels de l'histoire. La notion même de grande migration de l'Est en Afrique Equatoriale n'est pas perçue en tant que telle.

Il faut donc reconstituer cette histoire à partir des données conservées dans la mémoire de chaque clan et chaque tribu. Celui-ci n'est pas à proprement parler un « historiographe » (alors que dans certaines grandes chefferies d'Afrique Occidentale, il y avait de tels fonctionnaires chargés de soutenir l'idéologie du pouvoir en place par des éléments tirés de l'histoire), mais plutôt un détenteur de la *parole* et de la tradition. L'informateur gabonais fournit des données brutes qu'on doit ensuite critiquer, comparer, confronter, classer et finalement intégrer dans un système cohérent (1).

L'histoire autochtone des sociétés segmentaires est avant tout un récit de *migrations* et de *guerres tribales*, elle n'est jamais celui de l'évolution du système social ni d'une modification sensible des liens d'autorité et des valeurs culturelles essentielles.

(1) Ce système cohérent qui doit tendre à l'objectivité *ne peut être établi à partir des seules traditions orales* et généalogiques. H. BRUNSWIG (1962) prescrit en ce domaine une collaboration étroite de l'histoire (avec ses méthodes propres) avec les sciences-sœurs comme l'ethnologie, la sociologie, la géographie et l'économie.

La deuxième source de mon information est constituée par les archives coloniales de l'Afrique Equatoriale traitant plus particulièrement du Gabon et des tribus kota. Qu'on me pardonne de n'avoir considéré les sources écrites (1) qu'en second lieu mais je pense, en ce qui concerne l'histoire des tribus gabonaises (et non pas seulement l'histoire de la *découverte* et de la *pénétration* du Gabon) que l'information verbale est aussi importante que les quelques documents d'archives.

Ceux-ci sont, néanmoins essentiels puisqu'ils servent à fixer les repères chronologiques absolus et à retracer les péripéties de la colonisation vues par les Européens. La connaissance de la vie authentique des autochtones, de leur mentalité, de leur point de vue relève cependant de la méthode ethnographique sans qu'il soit indispensable de s'égarer dans les approximations hasardeuses de la paléo-ethnographie. Ma propre démarche, en tant qu'ethnologue, consistera donc à exposer le plus exactement possible les deux points de vue, celui de la *tradition* et celui des *archives coloniales*, afin de permettre leur confrontation et leur analyse proprement historique que nous laisserons aux historiens africanistes.

Car, en effet ces deux éléments d'information, pour importants qu'ils soient, n'arrivent pas à épuiser la véritable réalité historique ; ce ne sont que des bribes d'histoire. Il n'y a là, par les lacunes flagrantes de l'un comme de l'autre, qu'une vision partielle quoique contradictoire de l'histoire. C'est toutefois le seul résultat auquel nous puissions aboutir aujourd'hui, la tradition étant le plus souvent justificatrice et la chronique coloniale « colonialiste », avec tout ce que cela comporte de manque d'objectivité et d'incompréhension réciproque.

Remarquons enfin, en ce qui concerne le Gabon que l'histoire actuellement connue est surtout l'histoire de la « colonisation » du Gabon, colonisation vue par les Européens et vue de l'intérieur par les Gabonais. Les récits de migrations débouchent toujours sur les problèmes du contact avec la civilisation blanche et la résistance plus ou moins opiniâtre à cette pénétration. D'ailleurs, là comme partout en Afrique dans les tribus de structure segmentaire, la trame événementielle ne remonte pas au-delà de la dernière migration (fin du XVIII^e siècle, 1870-1880).

Puissent donc ces quelques données d'enquête contribuer à une meilleure connaissance du peuple kota et à l'établissement de l'histoire du Gabon.

Remerciements

J'ai le plaisir de remercier ici tous ceux qui m'ont aidé à mener à bien les recherches d'archives : Mme COQUERY-VIDROVITCH, historienne spécialiste de l'Afrique Centrale ; Melle MENIÉ, Archives du Ministère de la France d'Outre-Mer ; M. BOYER, Conservateur en Chef des Archives Nationales (Aix-en-Provence) ; M. LEDOUX, Archives Nationales, section Outre-Mer (Aix-en-Provence). Mon collaborateur gabonais, M. HEMBÉ Pascal, jeune et dévoué interprète de toutes mes tournées de brousse. Enfin tous mes informateurs kota qui ont si aimablement répondu à mes questions et compris l'importance d'une telle démarche pour le Gabon de demain.

(1) La documentation écrite est constituée par les rapports des explorateurs, des militaires, des missionnaires et des administrateurs ; les données des recensements successifs, les études ethnographiques et linguistiques. Elle peut être manuscrite (rapports divers) ou imprimée (revues et livres de voyages, ouvrages scientifiques). A noter le grand intérêt des relevés cartographiques anciens.

Conditions de la recherche

L'enquête historique sur les migrations kota a débuté sur le terrain en septembre 1965, à l'occasion de mon premier séjour au Gabon. Les informations éparses et souvent contradictoires finirent par constituer un dossier intéressant qu'il m'a paru opportun de compléter et préciser.

J'ai donc préparé un questionnaire particulier que je suis allé faire remplir (oralement bien entendu) de village en village dans chaque tribu de l'ensemble kota. J'ai ainsi travaillé dans les régions de Lastoursville au début de 1967, Franceville et Okondja en septembre 1968, Mékambo, Makokou et Booué au début de 1969.

La transcription et la traduction complètes des entretiens enregistrés permirent d'établir la première partie de ce travail qui est la version autochtone de l'histoire des Bakota depuis la fin du XVIII^e siècle à peu près. Ces documents enregistrés sont déposés dans les Archives Culturelles sonores du Gabon au Musée des Arts et Traditions de Libreville (ORSTOM), fond PERROIS, Kota.

De retour en métropole, fin 1969, je me suis attaché à compléter les quelques éléments d'archives écrites que j'avais déjà examinés dans les postes de brousse. J'ai alors prospecté la bibliothèque et les archives du Ministère de la France d'Outre-Mer, la bibliothèque du Musée de l'Homme et le fond AEF de la section Outre-Mer des Archives Nationales déposé à Aix-en-Provence où j'ai trouvé de nombreux documents tant *imprimés* que *manuscrits* sur le Gabon (période 1840-1930). C'est ainsi qu'en deuxième partie, je suis arrivé à une histoire de la pénétration européenne du pays kota, celle-ci ayant déterminé les ultimes migrations et l'installation de toutes les tribus dans leur habitat actuel.

1. LES BA-KOTA DU GABON : GÉNÉRALITÉS (1)

1.1. APERÇUS PHYSIQUES DE L'EST DU GABON

Le pays kota se trouve principalement au Gabon, dans l'est de la République, avec quelques zones de débordement sur le Congo-Brazzaville. Il est plus ou moins en forme de champignon, la plus grande région d'extension se trouvant au nord d'Okondja entre Booué et Mékambo. Il représente environ 72 000 km² pour 480 km du nord au sud et 360 km d'ouest en est, soit environ le *quart* de la superficie du Gabon.

L'aspect physique du pays kota est tout à fait homogène. Le relief est constitué par un vaste plateau d'altitude moyenne (300 à 600 m) surplombant la haute vallée de l'Ogooué et appuyé vers l'Est sur des « montagnes » un peu plus élevées (1 000 m). Par endroits, quelques mamelons dominent les collines, le massif ferrugineux de Boka-Boka près de Mékambo (900 m) et le mont Ngouadi au centre du plateau (700 m ?). Le paysage se présente comme un foisonnement très serré de cours d'eau. Ceux-ci dépendent tous du bassin de l'Ogooué qui borde le plateau au sud-ouest cela par l'intermédiaire, au nord, de l'Ivindo et au sud de la Sébé.

Le cours supérieur de l'Ogooué est coupé de nombreux rapides et de chutes (chutes Poubara et Machogo) au passage du plateau à la moyenne vallée.

La Sébé couvre un bassin étendu avec un cours sinueux au fond d'un ancien lac.

(1) Cf. PERROIS L., « La circoncision bakota (Gabon) », *Cah. ORSTOM*, Sér. Sci. Hum., vol. V, n° 1, 1968, chap. I et II, pp. 9-20.

L'Ivindo (570 km) après un cours supérieur coupé de rapides devient sinueux également pour se jeter dans l'Ogooué en amont de Booué après plusieurs chutes importantes sur le rebord du plateau. Ses affluents gauches, Djouah, Djaddié, Liboumba, Mounianghi, drainent tout le nord du pays kota. Leurs nombreuses ramifications forment des zones marécageuses dans les bas-fonds.

L'ensemble de la région est recouvert par la forêt dense de type équatorial qui couvre même les mamelons les plus élevés. On a ainsi une impression renforcée de monotonie.

La forêt vierge (avec des arbres de 40 à 60 m de haut) ne se trouve plus que dans les zones à l'écart, en dehors des axes de peuplement. Ailleurs domine la forêt secondaire un peu moins haute mais plus touffue.

Le climat également de type *équatorial* est très humide avec une double alternance des saisons sèches et pluvieuses. Du nord au sud on peut toutefois distinguer deux micro-climats : au nord, un climat relativement moins humide (pluviométrie 1 600 mm) avec plus de 200 jours de pluie par an ; au sud, un climat plus humide (1 800 mm) avec une saison sèche plus marquée (100 à 140 jours de pluie par an). Ainsi, la région de Mékambo est-elle caractérisée en juin-juillet par de longues journées de crachin avec un fort brouillard matinal et une courte période entièrement sèche (août) ; celle de Franceville, par une forte saison des pluies suivie d'une longue saison sèche (mai-septembre).

Il ne semble pas toutefois que ces particularités régionales, pas plus que le relief ou la végétation aient une importance quelconque sur la mise en place des populations. C'est plutôt le *réseau hydrographique* qui est à considérer car il constitue dans ce pays inhospitalier couvert de forêts impénétrables, des axes de circulation privilégiés. A ce point de vue l'Ogooué, l'Ivindo et la Sébé ont été les voies de pénétration du pays kota.

1.2. PRÉSENTATION DES BA-KOTA DU GABON, ASPECTS SOCIAUX ET CULTURELS

Je ne reviendrai pas ici sur la présentation générale des Bakota de l'Ivindo qui a été faite dans ma « Circonsion bakota (Gabon) » [PERROIS, 1968]. Qu'il suffise de rappeler que les Ba-Kota pris dans leur ensemble (1), ne forment pas une unité ethnique parfaitement homogène du fait de la distinction en tribus patrilineaires au nord et matrilineaires au sud (2).

La tribu (*ilongo*), le clan (*ikaka*) et le lignage (*divo*) sont les trois éléments d'articulation de ces populations. Chaque tribu possède un dialecte particulier qui n'est compris que dans une zone tout à fait circonscrite : les Mahongwé du nord ne comprennent pas du tout les Obamba du sud, ni les Shaké de l'Ogooué, etc.

La conscience tribale est toutefois assez nette. Elle est renforcée par les circuits matrimoniaux généralement limités à la tribu ou aux voisins immédiatement apparentés.

(1) J'emploie le terme *Ba-Kota* pour désigner l'ensemble des tribus kota par opposition à la tribu des Kota-Kota souvent appelée *Bakota*.

(2) Les Ba-Kota seraient d'origine patrilineaires, les tribus du Sud, les Obamba en particulier, ayant adopté peu à peu la coutume téké matrilineaire. Il semble d'ailleurs que depuis les études d'ANDERSSON (1935), cette tendance à suivre plutôt la filiation maternelle ait eu le temps de s'accroître puisque les Obamba d'Okondja sont tous, actuellement, matrilineaires (le clan de la mère prédominant souvent, en tout cas ayant toujours autant d'importance que celui du père). On assiste cependant actuellement à un retour en arrière du fait des lois officielles de filiation qui mettent l'accent sur la filiation paternelle. La famille conjugale dans son isolement économique relatif accélère ce processus, surtout dans les villes.

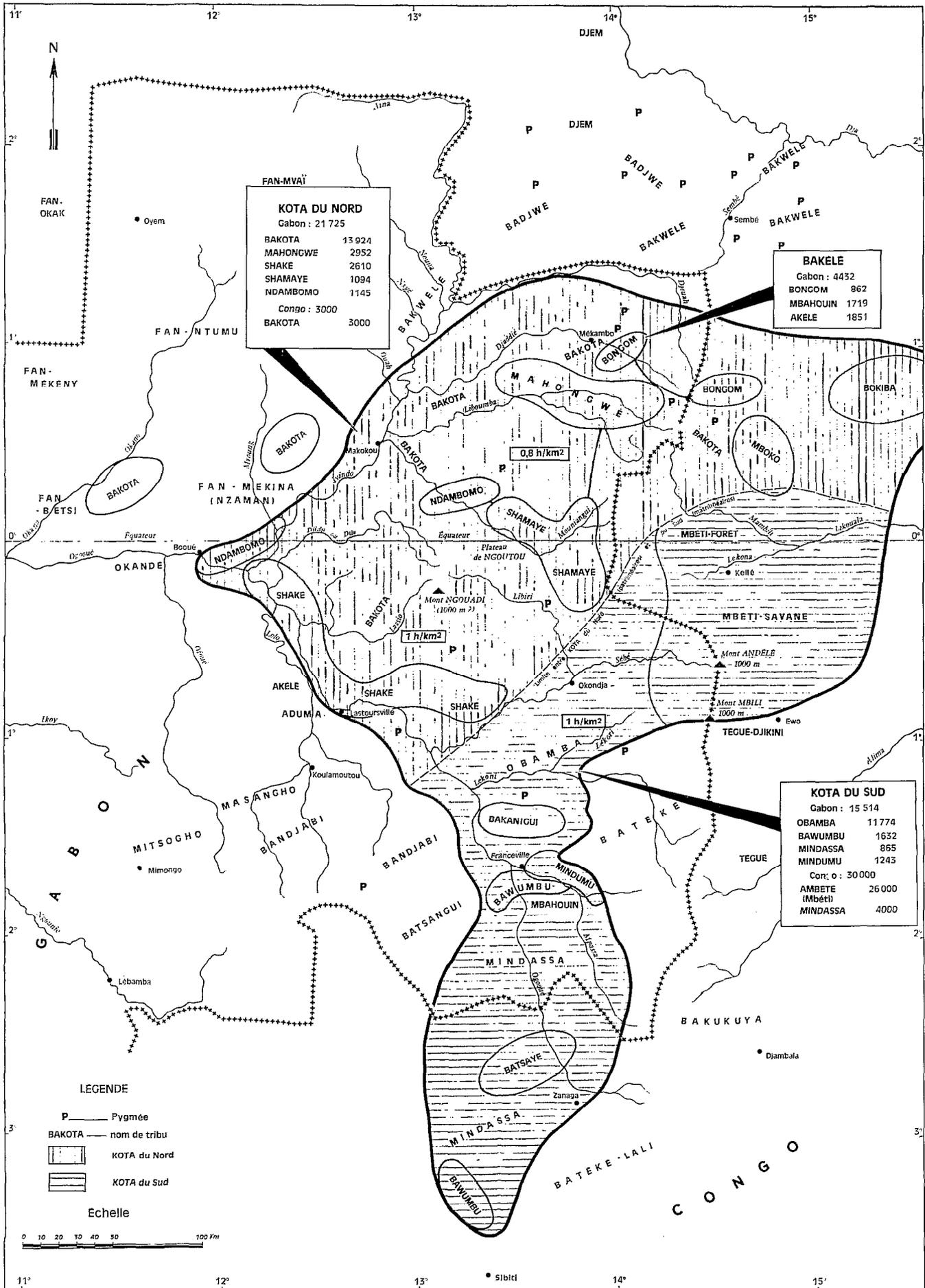


FIG. 1. — Carte des tribus Koto (Gabon-Congo).

Un autre point commun de ces différents groupes est l'existence des mêmes confréries initiatiques dont les principales sont *Mungala* et *Ngoy* pour les hommes *Isembwé* ou *Lisimbu* pour les femmes. On retrouve également du nord au sud du pays kota la circoncision des adolescents accompagnée d'un rituel complexe d'initiation.

Le culte des ancêtres basé sur la conservation des ossements des parents décédés est également attesté partout. Ce trait n'est cependant pas original au Gabon où toutes les tribus forestières possèdent cette même caractéristique. Toutefois les représentations sculptées des ancêtres en bois plaqué de cuivre sont absolument typiques malgré les variantes locales, les plus importantes étant au nord un décor de fines lamelles sur une figure en forme de feuille, au sud des plaquettes fixées sur une figure ovale surmontée d'une coiffure en croissant.

Toute la vie des Ba-Kota (de n'importe quelle tribu) tourne autour des initiations qui sont faites chaque année au cours des fêtes de *Satsi*. Celles-ci sont la manifestation la plus élaborée des croyances profondes des Ba-Kota. Elles permettent de voir autour de quels concepts essentiels se cristallisent les données socio-culturelles. Schématiquement la société kota se divise en deux, d'un côté les femmes, de l'autre les hommes, chaque fraction ayant ses rituels propres et ses occupations particulières, les uns et les autres étant bien entendu complémentaires.

L'homme fait la guerre et la chasse, il parle avec les morts et les esprits, il est le maître des initiations. Il a l'air de commander en tout.

La femme cultive et pêche, elle cuisine et entretient le ménage, s'occupe des enfants. Elle est en réalité l'élément proprement vital du groupe en ce sens qu'elle est détentrice de la vie sur les plans naturel et symbolique. Les rituels d'initiation aux sociétés féminines (même les garçons sont traités dans ces cérémonies bien qu'ils ne soient pas proprement initiés) mettent toujours en cause des symboles sexuels. Les rituels de guérison sont aussi souvent dirigés par des femmes (alors que la recherche des sorciers est l'apanage des hommes).

Un équilibre s'établit ainsi dans le groupe social, chacun ayant besoin des autres pour survivre. Aucune décision importante ne peut être prise sans l'avis et l'approbation des vieilles femmes dignitaires des confréries bien que, je le répète, on ait l'impression au premier abord qu'elles ne sont que servantes.

Dans chaque clan, on trouve une assemblée plus ou moins nombreuse de *ba-kani*, sorte de dignitaires civils dont le rôle est de régler les palabres et de veiller à la bonne marche de toutes les affaires coutumières (mariages, divorces, adultères, initiations, fêtes, etc.). Il n'y a pas de *chefs* en dehors des chefs de clan qui ont une autorité d'ailleurs assez diffuse. L'indépendance de chaque lignage est reconnue par tous d'où une certaine facilité dans les déplacements, le chef de famille n'hésitant pas au moindre prétexte à partir s'installer ailleurs, au besoin près d'une tribu voisine apparentée (les Mahongwé allant chez les Shamaye ou les Kota-Kota, par exemple).

En résumé, la société kota est de type segmentaire, basée sur une complémentarité rigoureuse des tâches et des responsabilités rituelles et caractérisée par une réelle mobilité sociale à l'intérieur du cadre ethnique.

1.3. DÉMOGRAPHIE ACTUELLE DES BA-KOTA

Quelques données démographiques ne seront pas inutiles à la compréhension des phénomènes migratoires du groupe kota (1).

(1) Enquête du Service National de la Statistique, Libreville, 1961.

A. VOLUME TOTAL DE LA POPULATION KOTA AU GABON

Ba-kota de l'Ivindo	26 796 (y compris les jeunes de moins de 14 ans), dont :
Bakota	14 156 (adultes seulement)
Mahongwé	2 271
Shaké	2 598
Ndambomo	883
Shamaye	705
Ba-Kota du sud	21 710, dont :
Obamba (Mbété)	12 657
Mindumu	1 243
Mindassa	865
Bawumbu	2 377
Bakélé	9 959

On voit ainsi que les Ba-Kota représentent environ 13 % de la population totale du Gabon (456 300 habitants en 1965) et sont placés loin derrière les Faŋ qui comptent 96 000 individus soit 31 %. Les Bakélé peuvent être compris dans le groupe kota puisqu'ils sont toujours liés à ces tribus : Bungom pour les Ba-Kota et Mahongwé, Mbahouins pour les Bawumbu, etc.

Remarque : les écarts constatés entre les présents chiffres et ceux rappelés sur les cartes sont dus au fait qu'on a ici des totaux *nationaux* et sur les figures des totaux *régionaux* (ne tenant pas compte des Ba-Kota expatriés hors de leur région d'origine). Cf. ci-après.

B. POPULATION KOTA RESTÉE DANS LES TROIS RÉGIONS DE L'INTÉRIEUR (HAUT-OGOOUÉ, OGOOUÉ-IVINDO, OGOOUÉ-LOLO)

Enfants compris

Ba-Kota du nord	21 725 soit 81 % du total Kota-Gabon,
dont :	
Bakota	13 924
Mahongwé	2 952
Shaké	2 610
Shamaye	1 094
Ndambomo	1 145
Ba-Kota du sud	15 514 soit 71 % du total Kota-Gabon,
dont :	
Obamba-Mbété	11 774
Bawumbu	1 632
Mindassa	865
Mindumu	1 243
Bakélé	4 432 soit 44 % du total Bakélé-Gabon.

81 % des Ba-Kota du nord vivent au pays pour seulement 71 % des Ba-Kota du sud. Ces chiffres reflètent le conservatisme coutumier des gens du nord qui sont plus intégrés dans la vie villageoise du fait de leur isolement géographique. D'autre part, presque la moitié des Bakélé du Gabon (44 %) sont installés près des Ba-Kota du sud ou du nord, les autres étant le long de l'Ogooué ou associés avec d'autres tribus de la Nyanga et de la Ngounié.

C. RÉPARTITION DE LA POPULATION KOTA DANS LES DIFFÉRENTES RÉGIONS DU GABON (ENFANTS COMPRIS)

Haut-Ogooué : Franceville-Okondja

Obamba	11 277
Bawumbu	1 632
Mindumu	1 243
Bakota	806
Shamaye	580
Mindassa	518
Mbahouins (Bakélé)	1 719

Ogooué-Ivindo : Makokou-Mékambo

Bakota	11 173
Mahongwé	2 952
Shaké	2 055
Ndambomo	1 145
Shamaye	314
Bungom (Bakélé)	862

Ogooué-Lolo : Lastoursville

Bakota	1 945
Shaké	555
Obamba	497
Bandama	347
Bakélé	1 851

Autres régions à minorités kota :*Woleu-Ntem*

Ba-Kota	410
---------------	-----

Ogooué Maritime : Port-Gentil

Ba-Kota du sud	1 163
Ba-Kota du nord	242
Bakélé	531

Estuaire sans Libreville : Kango

Ba-Kota	1 628
Bakélé	390

Moyen-Ogooué : Ndjolé

Ba-Kota de l'Ivindo	630
Shaké	393
Bakélé	1 895

Ngounié : Mouila

Bawumbu	1 213
Obamba	17
Ba-Kota	37
Bakélé	2 355

Nyanga

Ba-Kota 284

Libreville

Ba-Kota de l'Ivindo 1 240
 Ba-Kota du sud 1 753
 Bakélé 356

Que retenir de ces chiffres ? D'abord, qu'il y a trois régions majoritaires en Ba-Kota, celles de l'est du pays, Haut-Ogooué, Ogooué-Ivindo et Ogooué-Lolo ; que dans les autres régions les Ba-kota se sont peu aventurés même comme travailleurs sauf à Port-Gentil et à Libreville où l'on constate une majorité de Ba-Kota du sud qui sont semble-t-il plus dynamiques, plus enclins à se déplacer et à entreprendre de grands voyages. On verra aussi que ce sont eux qui sont allés le plus loin lors de la grande migration kota.

D. ENSEMBLE DES TRIBUS KOTA AU GABON ET AU CONGO

Le Congo-Brazzaville compte aussi un certain nombre de Ba-Kota le long de la frontière du Gabon. Ce sont surtout des Ba-Kota du sud. Ne disposant pas de données statistiques précises, j'ai repris les chiffres fournis par Mgr ADAM (ADAM, 1954) en les corrigeant d'après les résultats du recensement gabonais de 1961.

Estimations de Mgr ADAM pour le Gabon :

Ambété-Obamba : 20 000, recensement 1961 : 14 271

Endumu : 2 000, recensement 1961 : 1 243, soit une correction de -25 % environ à faire sur tous les chiffres.

Pour le Congo, on aura donc :

Mgr ADAM	estimation corrigée
Ambété (Mbéti-savane, Mbéti-forêt) = 35 000	26 000
Mboko = ?	5 000
Ndassa = ?	4 000
Bakota = ?	3 000

soit un total congolais d'environ 38 000 Ba-Kota.

L'ensemble du groupe Kota représenterait donc, en considérant à la fois le Gabon et le Congo, un peu plus de 86 000 individus.

Gabon 48 506 (recensement de 1961)
 Congo 38 000 (estimation)

E. DENSITÉ DES BA-KOTA DU GABON

Par région, la densité varie un peu bien qu'elle soit partout très faible et inférieure à la moyenne générale du pays.

Ogooué-Ivindo 0,8 h/km²
 Haut-Ogooué 1 h/km²
 Ogooué-Lolo 1 h/km²
 Moyenne : 0,91 h/km² (moyenne générale du Gabon : 1,7 h/km²)

Le pays kota donne une pénible impression de misère démographique avec des populations clairsemées et des villages anémiques.

F. LES VILLAGES

Nombre de villages à majorité kota, par région :

Ogooué-Ivindo

Boué	27
Makokou	66
Mékambo.....	70
Total	163

Ogooué-Lolo

Lastoursville	60
---------------------	----

Haut-Ogooué

Franceville	196
Okondja	82
Total	278

Moyen-Ogooué

Ndjolé.....	3
-------------	---

soit un total de 504 villages dont :

243 pour les Ba-Kota de l'Ivindo et

261 pour les Ba-Kota du sud.

La densité de peuplement de ces villages est toujours faible :

110 h/km² au nord,

83 h/km² au sud.

On remarque surtout une certaine atomisation de la population du sud par rapport à celle du nord plus conservatrice. Toutefois, ce sont toujours de pauvres villages composés de quelques lignages sans structures sociales spatialement très apparentes.

Cet aperçu rapide de la société kota va nous permettre de comprendre comment les migrations se sont effectuées, l'éparpillement de la population étant à l'origine dû à une organisation sociale segmentaire teintée d'un fort sentiment d'indépendance de chaque lignage, dû également au milieu forestier auxquels les Ba-Kota sont bien adaptés (ce sont essentiellement des chasseurs et des pêcheurs (1) pour lesquels il fallait beaucoup de terrain vierge), dû enfin aux guerres incessantes qu'ils ont soutenues clan par clan contre la marée envahissante des tribus pahouines dont le courant est a descendu l'Ivindo au XIX^e siècle.

(1) Ayant, bien sûr quelques plantations de bananes, manioc et légumes.

2. LES MIGRATIONS

2.1. MYTHES D'ORIGINE ET TRADITIONS HISTORIQUES

Contrairement à d'autres mythologies africaines maintenant bien connues, la mythologie kota n'est pas très riche, du moins en récits symboliques élaborés. Il n'y a pas à notre connaissance de mythe de création.

Les informateurs restent toujours très vagues au sujet de la création du monde et des hommes. Un être divin, jamais nommé ni prié aurait créé le monde tel que nous le voyons aujourd'hui avec une nature redoutable peuplée d'animaux, de monstres surnaturels et un premier homme, un premier chef de lignage appelé *Zambé*.

Zambé est l'être primordial qui est à l'origine de tous les comportements humains bons ou mauvais, sans qu'il soit « créateur » de quoi que ce soit. Il est le premier homme digne de ce nom, c'est-à-dire l'ancêtre premier, le géniteur de tous les rameaux kota. C'est lui qui a découvert les techniques de la survie puis de la vie dans la grande forêt, techniques de chasse, de pêche, de cueillette puis de culture, de construction, etc. ; enfin, c'est le grand Initiateur, dépositaire le plus anciennement connu des secrets rituels. Les hommes d'aujourd'hui se réfèrent constamment aux actions multiples de *Zambé* pour justifier, expliquer ou condamner ce qui se fait dans le monde des hommes vivants. Ainsi il n'y a pas une histoire de *Zambé*, un mythe unique et cohérent, mais plusieurs dizaines d'historiettes rituellement moralisatrices racontant dans le détail une des circonstances de la vie du héros. On y retrouve tous les grands thèmes de l'humanité traditionnelle : le fils prodigue, le père trop sévère et injuste, l'incestueux, l'orgueilleux, la femme adultère, la fille ne voulant pas se marier, etc. Ces contes font une grande part au merveilleux et au surnaturel, les limites entre le monde des morts et des esprits et celui des vivants n'étant pas très définies, pas plus que les frontières entre le monde humain et le monde de la nature (animaux qui parlent et agissent, végétaux ensorcelés, éléments naturels personnalisés). *Zambé* est d'abord le seul humain ; il trouvera des femmes par des procédés magiques de transformation de certains animaux ou végétaux (1).

L'origine des hommes actuels remonte à *Zambé*, l'ancêtre primordial, de deux façons différentes suivant les clans :

— *Zambé* créé tout seul dans une nature inhumaine, parvient à trouver d'abord une, puis plusieurs femmes dont il a des enfants qui par une relation incestueuse de demi-frère à demi-sœur iront fonder d'autres villages. Certains enfants ne voulant commettre l'inceste arrivent par des moyens magiques à trouver un partenaire, soit un animal mythique soit une plante ou un objet doué de qualités surnaturelles. La polyandrie est même pratiquée (la femme aux sept vagins qui doit trouver sept maris).

— *Zambé* est quelquefois évoqué comme un couple de jumeaux primordiaux : *Zambé-a-tanda*

(1) On ne peut ici entrer dans le détail. Nous traiterons de ces questions dans un ouvrage en préparation : « *Esquisse ethnologique d'un peuple du Gabon à travers ses contes : les Bakota* », dans lequel nous analyserons un nombre important de mythes, contes, proverbes et chants rituels pour y retrouver l'âme de la culture traditionnelle kota.

(Zambé d'en haut ou Zambé de l'amont de la rivière) et *Zambé-a-ntsé* (Zambé d'en bas ou Zambé de l'aval de la rivière) (1).

Ces deux frères, le plus souvent ennemis ou tout au moins rivaux, ont chacun des femmes puis de nombreux enfants qui se marient entre eux (de lignage à lignage) pour fonder progressivement tout le groupe kota. L'apparition des femmes est souvent très imprécise, leur création en tant qu'être humain n'étant pas plus évoquée que la création des animaux. La femme n'est alors que le réceptacle de la semence de l'homme, elle n'est qu'un intermédiaire. C'est seulement quand elle s'apercevra que son rôle est essentiel qu'elle prendra cette importance rituelle qui aujourd'hui encore est tout à fait sensible.

Le monde des hommes, s'il se retrouve en résumé dans la notion de *Zambé*, le héros civilisateur kota, n'est pas réduit à un seul être engendrant absolument tous les autres. La mythologie kota évoque toujours un *monde entièrement créé* avec des villages (assez peu mais dont le nombre correspond étrangement à l'environnement connu actuel), des activités courantes et des préoccupations morales et religieuses analogues aux croyances et comportements actuels. On constate, ainsi, des contradictions entre les différents clans, les uns se ralliant à la thèse de l'ancêtre géniteur unique (ou plutôt au *symbole* du géniteur unique), d'autres à celle d'une multitude de *Zambé* différents (représentés schématiquement par les deux *Zambé*, de l'amont et de l'aval), le héros n'étant en réalité qu'une représentation du premier ancêtre du clan retombé depuis longtemps dans l'oubli.

A l'étude de détail des textes kota, on a fortement l'impression que le conteur (qui, bien entendu a appris la trame de ses histoires) projette dans un passé mythique (2) toute la vie réelle et actuelle du groupe afin de la sublimer et finalement de pouvoir psychologiquement l'assumer

Le mythe n'est donc pas un élément de connaissance mais un *moyen d'expression*, une sorte de code secret servant à supporter certains actes religieux importants, et surtout une philosophie des comportements.

Je ne prendrai qu'un petit exemple, car il serait trop long de présenter ici ne serait-ce qu'un échantillonnage des contes traitant des palabres anciens, des batailles entre villages, des guerres tribales et même des migrations.

« COMMENT METSADJI-METSADJI RENCONTRA LES BLANCS ET CE QU'IL EN ADVINT »

[raconté par Mme MAMBOKOU Marie, dialecte ikota, Mékambo (3).]

« *Zambé* ayant déjà engendré de nombreux enfants engendra un garçon du nom de *Metsadji-Metsadji* (4) autrement dit le « galeux ».

Zambé l'ayant pris en aversion à cause de son mal, le chassa du village et de sa famille. Le malheureux enfant refusait toujours de partir voulant rester avec les siens, sachant bien que tout seul en brousse il mourrait. *Zambé* en eut assez et un jour l'attrapa, l'injuria et le battit méchamment (5).

(1) On pourrait penser à Zambé-du-ciel et Zambé-de-la-terre mais ces termes sont chargés d'un sens qu'ils n'ont pas en ikota. La « rivière » est par contre le symbole de la vie. L'eau se retrouve dans la plupart des rituels d'initiation (bains de purification et de régénération, onctions, évocation d'esprits aquatiques, *Mungunda*, le masque de la confrérie *Mungala* est un monstre mi-tortue, mi-oiseau).

(2) Je dis *passé* mythique car le conteur se réfère toujours à ce qui s'est passé *avant* le temps des hommes actuellement connus, mais la notion de temps reste très floue dans ces contes. On constate une rupture totale entre le temps du mythe et le temps de l'histoire. Il est même difficile d'établir une chronologie relative approximative des différentes aventures de *Zambé* pour un même conteur. En réalité, le temps ne compte pas.

(3) Archives Culturelles du Gabon (ORSTOM), fond PERROIS, Kota, n° 17. Nous donnons ici une version francisée et résumée.

(4) *Metsadji* = la gale ; *metsadji-metsadji* = celui qui a beaucoup de gale, le galeux.

(5) Action d'autant plus répréhensible que chez les Bakota on ne bat jamais les enfants.

L'enfant ulcéré demanda à sa mère de lui préparer une provision de manioc : « Mère, prépare-moi du manioc ; pile, pile la farine et donne-moi de quoi me nourrir pendant mon voyage car je m'en vais de ce village, chassé par mon père ! ».

Alors il partit loin, très loin. Il dormit en brousse sous les arbres, puis marcha toute la journée et ainsi de suite pendant plusieurs jours.

Un matin, en se réveillant, il trouva une pointe d'éléphant près de lui. Il la prit, l'amarra dans ses affaires en se disant que cela pourrait toujours servir et poursuivit sa route jusqu'à une grande rivière. Arrivé au bord de l'eau, il se trouva fatigué et se coucha sur le sable pour dormir. Soudain, il fut réveillé par un bruit venant de la rivière, un bruit cadencé de pagaies sur l'eau. Il vit alors que c'étaient des hommes blancs qui allaient sur la rivière dans une pirogue.

L'ayant vu sur la berge, les hommes blancs s'arrêtèrent de pagayer, s'approchèrent du bord et lui demandèrent :

« Enfant, que fais-tu là tout seul ?

— Ma famille m'a chassé du village, tous les hommes me chassent, alors je suis parti en brousse loin de tous, pour mourir !

Les hommes blancs reprirent :

— Pourquoi es-tu parti de chez toi la colère au cœur, pourquoi les tiens t'ont-ils chassé ?

Ne te laisse donc pas mourir mais reste plutôt avec nous !

Puis voyant la pointe d'éléphant dans les affaires de l'enfant :

— Qu'as-tu donc là dans tes affaires, en dessous ? Donne-le nous, nous te l'échangerons contre autre chose ».

Metsadji-Metsadji sortit alors la défense d'éléphant et la donna aux hommes blancs. Ceux-ci en échange lui donnèrent un savon pour guérir la gale. Aussitôt il s'en frotta le corps, frotta frotta, frotta si bien que toute sa peau redevint saine en un instant.

Il partit ensuite avec les blancs et devint riche. Alors il engagea des manœuvres qui l'aiderent à construire un beau village. Il prit beaucoup d'épouses et devint riche. Aussi ce nouveau village étant le plus propre, le plus riche et le plus actif du pays, toute la parenté de *Metsadji-Metsadji* vint résider à ses côtés, les oncles, les cousins, les frères petits et grands. Le jeune chef de village dit alors : « Allez donc chercher notre vieux père pour qu'il vienne me visiter dans ce village ».

Prévenu par la renommée grandissante de ce nouveau chef, *Zambé* accepta de venir voir *Metsadji-Metsadji*, sans se rappeler que c'était son propre fils, l'enfant qu'il avait chassé autrefois.

Zambé étant arrivé au village, le fils tua des cabris et des poules en signe de bienvenue et offrit même une de ses épouses pour la nuit. *Zambé*, très flatté et heureux de l'accueil de celui qu'il prenait pour un simple ami, accepta cet honneur et coucha avec la femme.

Plus tard, c'est *Metsadji-Metsadji* qui vint en visite chez son père. Celui-ci l'accueillit très bien et tua de nombreux cabris, poules et moutons en signe de réjouissance.

Alors, avant de repartir chez lui, *Metsadji-Metsadji* demanda la convocation du conseil des sages du clan. Tous les vieillards étant réunis il raconta sa longue histoire et se découvrit à son père.

Zambé écouta comme les autres et reconnut le fils qu'il avait autrefois chassé. Il en fut tout honteux d'autant plus que lors de sa visite au village de ce qu'il croyait être un simple ami, il avait forniqué avec l'une de ses propres belles-filles. *Zambé* dit alors :

« Reste au pays, mon fils, moi je dois disparaître et mourir puisque je me suis couvert de honte à ton égard ».

Metsadji-Metsadji, après que *Zambé* se fut retiré dans sa case et couché pour mourir, retourna dans son village avec l'approbation de tous les sages du clan ».

Il y a dans l'histoire de *Metsadji-Metsadji* une vision quelque peu idéalisée du contact de l'Europe et de l'Afrique, mais dans le fond la parabole, pour naïve qu'elle soit, n'est pas dépourvue de sens. La réalité objective de l'anecdote est que chacune des deux parties en présence profite de l'ignorance de l'autre et croit exploiter l'autre : le blanc en achetant à vil prix un objet très valorisé en Occident, le Bakota en acquérant un savon presque magique qui guérit la gale contre une marchandise somme toute assez facile à trouver dans le pays. Chacun est dupe de l'autre sans s'en rendre compte (du fait du décalage socio-économique entre les deux civilisations en présence) mais tout le monde est bien content de son affaire.

Le contact s'en trouve régularisé et n'a rien de traumatisant. Seules, la prise de conscience progressive du noir et les exigences toujours plus grandes du blanc rendront ce contact de plus en plus dramatique.

Ce conte montre que l'échange honorable entre les deux parties, basé sur une hétérogénéité fondamentale des deux mentalités et le respect de cette différence, aboutit en définitive à des résultats satisfaisants pour tous : le blanc a ses marchandises précieuses, le noir le prestige et la puissance parmi les siens. *Metsadji-Metsadji* dans son histoire, n'a qu'à se louer de sa rencontre avec les blancs : ils lui ont apporté la guérison, puis la richesse qui conduit à la puissance sociale.

Ce contact idéal, pacifique, basé sur un respect mutuel de l'homme en tant que personne, évoque pour nous la nature des premiers contacts des J. de BRAZZA, PECILE et CRAMPÉL avec les Shaké et les Bakota de la basse Mouniangui entre 1885 et 1890 (1) (respect mutuel en réalité inspiré chez les blancs par la crainte des guerriers nombreux, nerveux et malgré tout assez bien armés et chez les noirs par la peur de l'homme blanc souvent considéré comme un revenant).

Le conteur, malgré une réalité qu'on devine trop bien, a voulu dégager de cette situation inéluctable une philosophie qu'il exprime en quelques mots chantés.

L'homme blanc joue un rôle quasiment surnaturel puisqu'il bloque le destin inexorable de l'enfant condamné à mourir. En guérissant la gale de *Metsadji-Metsadji*, l'homme blanc l'arrache à la mort et même lui redonne les moyens de se faire une place de choix dans sa propre société, cela *sans intervenir directement*. Le blanc échange ce service contre quelques marchandises et contre un travail (souvent le payage). Il est vrai que le conteur ne tient pas compte des changements de caractère et de mentalité de l'homme noir revenant de chez les blancs. On peut échanger des services et des biens, non pas directement des comportements ni une mentalité. Cette constatation intrinsèque est assez vraie.

L'homme blanc est donc idéalement et d'abord un élément de progrès, non une promesse d'aviilissement et d'esclavage pour le noir. Les Bakota évoquent ainsi à travers l'expérience de l'enfant galeux et d'une manière mythique, une colonisation bien faite, un échange économique et peut-être même culturel dans le respect de l'intégrité de la personne humaine. Reste à savoir si cela était possible... Le conteur, en philosophe qui sait que rien ne sert de geindre après coup, ne le dit pas, il se contente d'essayer de l'assumer.

L'histoire de l'enfant galeux montre également que *Zambé*, tout ancêtre primordial qu'il est, peut se tromper et même être parfois malfaisant, plus malfaisant encore que les blancs auxquels les Bakota ont pourtant beaucoup de choses à reprocher. La solidarité humaine a joué entre l'enfant et les étrangers blancs alors qu'elle devait normalement s'exercer au sein de la famille de *Zambé*. On en arrive ainsi à la notion d'égalité absolue de tous les hommes dans le bien comme dans le mal.

La migration des clans kota est présentée dans les contes comme une nécessité vitale. L'individualisme marqué de chaque lignage déjà sensible à la fin du XIX^e siècle (J. de BRAZZA), pousse les groupes à se fractionner et à s'établir un peu à l'écart les uns des autres. Les villages kota sont très étendus eu égard à leur population en une succession de quartiers indépendants avec dans chacun d'eux, un « corps de garde ».(2).

L'acquisition des femmes et les différentes tractations matrimoniales sont à l'origine de la plupart des conflits de villages : mésentente des deux belles-familles au sujet de la dot, enlèvement de femmes, mauvais traitement réciproques des époux (brutalité, stérilité, sorcellerie, adultère). L'aboutissement habituel du palabre est la séparation, une des deux parties étant contrainte d'aller s'installer ailleurs, au moins dans le village voisin.

(1) Nous verrons plus loin, en deuxième partie, que ces explorateurs parlent des Bakota comme de gens paisibles et industriels. L'accueil des villages du nord-est de Lastoursville fut tout à fait pacifique.

(2) « Corps de garde » : case de réunion des hommes du lignage située à l'extrémité de la cour du village. En cas de bataille, servait de fortin défensif, après qu'on eut barricadé les ouvertures avec des rondins et des branchages. Chaque lignage a sa propre case de palabre.

La solution la plus courante, la plus commode et la plus sage dans un pays aux espaces immenses n'appartenant à personne, est toujours l'éloignement des fauteurs de troubles. Cela ne correspond pas à une mesure arbitraire ni à une vexation mais à une précaution élémentaire dans une société où l'on a le sang chaud et des réactions violentes. L'extension très grande des alliances de parenté permet à l'individu ou au lignage écarté de se retrouver d'emblée dans un autre milieu favorable. Quand on ne s'entend pas et que les palabres durent trop, il n'y a plus qu'une solution honorable, partir pour s'installer plus loin. Les bakota n'étant pas liés à des terres très localisées, tout au plus à un territoire tribal assez vaguement délimité (partie sud-est du bassin de l'Ivindo) n'éprouvent pas de difficultés à se déplacer ainsi tous les deux ou trois ans. La mobilité des groupes familiaux est un des caractères les plus constants de la mentalité kota.

Les péripéties historiques kota (guerres, résistance à l'envahisseur Bakwélé et à la pénétration européenne) sont ainsi toutes liées à un déplacement géographique dans l'espace, d'où l'étude privilégiée des migrations.

*
* *
*

Peut-on dire qu'il y a un passage progressif (même artificiel) du mythe à l'histoire comme, par exemple chez les Faṅ du Nord-Gabon où les généalogies démarrent à *Meberé* (Dieu créateur) et *Nzame* (héros primordial) pour aboutir de génération en génération aux hommes actuels ? Non.

L'ensemble des personnages mythiques kota *Zambé*, ses épouses, ses fils et filles, est placé à l'origine de la lignée des vivants mais pas directement dans un sens généalogique. Il semble qu'il y ait une rupture nette entre le monde du mythe et le monde réel de la parenté, les généalogies kota étant très courtes (5 à 6 générations) et ne prétendant pas remonter jusqu'aux héros anciens.

Le mythe kota est une philosophie, une sorte de roman moral à épisodes multiples alors que l'histoire est un simple récit de migrations. Le mythe a certainement beaucoup plus d'importance et la preuve en est qu'il est toujours exprimé et transmis dans une forme littéraire élaborée et constante (la trame des contes, chants rituels et proverbes) qui s'oppose radicalement à l'aspect informel des récits historiques.

La préoccupation historique n'est pas ressentie en tant que telle par les Bakota. La conservation des souvenirs anecdotiques non liés au corpus légendaire du mythe principal de *Zambé* n'est absolument pas institutionnalisée. Les dépositaires de cette tradition non directement utilitaire dans une société segmentaire à structure familiale de petite envergure ne sont que des vieillards sans autre qualification spéciale que leur intelligence et leur mémoire.

Pour négligée qu'elle soit, même dans le milieu kota, l'histoire doit-elle être ignorée et condamnée ? Ne peut-elle constituer pour nous, spécialistes de sciences humaines, un centre d'intérêt valable et un moyen d'approche intéressant ? Je pense même que la consignation par écrit de ces traditions est un devoir envers les sociétés traditionnelles que le contact avec l'Occident a transformé d'une manière souvent discutable, et en outre que l'étude détaillée de tout ce qui peut encore être recueilli à bon escient à leur sujet nous apporte une vision plus vraie et surtout plus dynamique de leur aspect particulier.

2.2. LES GRANDES MIGRATIONS (XVIII^e-XIX^e SIÈCLES)

Reprenant les principes de la méthode ethno-historique de H. DESCHAMPS qui consiste en un premier temps à fournir essentiellement les résultats bruts de l'enquête de terrain (DESCHAMPS, 1962), j'expo-

rai ici le détail des réponses de mes informateurs, village par village (ceux-ci ayant été choisis suivant leur importance et leur représentativité) et clan par clan quand cela est nécessaire (1).

Ces longues explications sur le trajet de la migration de chaque village et de chaque grand clan (le village correspondant à l'origine avec le clan lui-même, la diversité clanique des agglomérations n'apparaissant qu'assez tard) sont en effet un des éléments déterminants de la réflexion historique en Afrique Noire (*les notes des premiers voyageurs étant en réalité les formes premières de l'actuelle enquête de terrain*). Ce « document » historique qui s'apparente assez aux *chroniques* médiévales européennes avec ses récits de batailles, de fuites devant l'envahisseur, d'épidémies, de famines, de rivalités au moment de la passation des pouvoirs du chef, de fondations de villages, etc., mérite donc d'être présenté et analysé en tant que tel (2).

Les conclusions synthétiques et générales viendront ensuite et seront présentées sous forme de carte.

J'étudierai successivement les traditions des Bakota de l'Ivindo et de l'Ogooué-Lassio ; des Mahongwé-Shamaye de la Liboumba-Mouniangui ; des Shaké-Ndambomo de l'Ogooué et du bas Ivindo ; enfin des Obamba du Haut-Ogooué et de la Sébé. Les données complémentaires concernant les Mindassa-Bawumbu seront extraites des ouvrages et articles de référence, n'ayant pas moi-même enquêté dans ces tribus qui sont, il faut bien le dire, un peu en marge des véritables Bakota du Gabon.

2.2.1. Bakota de l'Ivindo

A. MAKOKOU

Les Bakota de l'Ivindo (3) sont actuellement répandus dans toute la région de l'Ogooué-Ivindo, de Mékambo à Makokou et Booué.

En comptant avec eux les Bakota de Lastoursville qui leur sont étroitement apparentés, ils sont 14 000 environ (recensement de 1961). Ils viennent tous du Haut-Ivindo, encore appelé Aïna, d'où ils sont partis à la fin du XVIII^e siècle sous la poussée des Bakwélé, eux-mêmes bousculés par le courant oriental des Pahouins (Faŋ Maké). L'étude détaillée des traditions orales montre que les migrations ont suivi des trajets complexes faits d'allers et de retours au gré des obstacles naturels ou humains rencontrés (fleuves infranchissables, zone marécageuse, tribu hostile, etc.). Quoi qu'il en soit les Bakota

(1) Ayant eu moi-même beaucoup plus de temps que H. DESCHAMPS, j'ai pu approfondir et affiner l'enquête historique de terrain jusqu'au niveau du village et du clan. La comparaison et la confrontation des différents points de vue des informateurs sont des étapes déterminantes de la critique historique en Afrique traditionnelle. D'où la nécessité de procéder en deux temps : interview particulière de chaque informateur ou groupe d'informateur (après sélection préalable car les « historiographes », gardiens de la tradition, sont assez rares) ; puis discussion générale à titre de vérification, mais sans caractère de preuve. C'est donc une enquête à deux points de vue : point de vue des intéressés sur leurs propres déplacements et point de vue des autres (étrangers, alliés ou ennemis) sur les mêmes migrations. Ces deux optiques concordent quelquefois mais pas toujours et ce décalage est souvent significatif.

Je n'ai évidemment pas relevé le détail des déplacements des quelques deux cents clans bakota. Toutefois, la diversité des chemins parcourus reflète assez bien la complexité réelle de la carte de l'ensemble des migrations.

(2) Les récits bakota ne présentent pas la cohérence quasi littéraire des chants épico-historiques des Faŋ du Woleu-Ntem. Les éléments proprement historiques, s'ils ne remontent pas si loin dans le temps (5 ou 6 générations au plus pour 15 chez les Faŋ) n'en sont pas moins intéressants et significatifs.

(3) Ce sont les « vrais » Bakota, ceux qui se nomment eux-mêmes Bakota et que les autres tribus appellent souvent « Kota-Kota » pour les différencier des Bakota au sens large (grand groupe ethnique qui rassemble une bonne dizaine de tribus différentes).

se sont répandus jusque sur le Moyen-Ogooué. Les grands voyageurs, MARCHE, COMPIEGNE, P. du CHAILLU, P. de BRAZZA les ont rencontrés beaucoup plus à l'ouest qu'ils ne sont aujourd'hui. On parlait alors des « Ocota » de l'Ogooué (1). Il y a donc eu dans les cinquante dernières années du XIX^e siècle un déplacement massif vers l'est. Les récits de mes informateurs expliquent pourquoi.

1. Villages Mayela (10 km à l'est de Makokou, sur la piste de Mékambo)

Les Bakota de Makokou sont partis de leur pays d'origine, le Haut-Ivindo, à cause de la guerre de Pupu. Pupu, ce sont les Bakwélé, féroces guerriers qui mangeaient les Bakota. Plus loin, au nord, étaient les Pahouins dont ils ont seulement entendu parler. Tous les Kota (Bakota, Mahongwé, Shamaye, Shaké, Ndambomo et Kota du Sud) auraient été ensemble autrefois au nord de l'Ivindo, la guerre de Pupu ayant provoqué l'éclatement en tribus différentes (2).

Le trajet approximatif du déplacement est jalonné d'un certain nombre de traversées de fleuves et de rivières dont les principaux sont : les affluents droits du Haut-Ivindo (Nouah et Singwé-Nsyé des cartes), la Djaddié en remontant, la Liboumba en descendant, l'Ivindo en descendant en en aval de Makokou puis en remontant, enfin l'embouchure de la Liboumba. On constate à la fin de la migration un recul d'une bonne cinquantaine de kilomètres comme si le village avait dû fuir un danger. Cette fuite correspond à l'époque de la révolte des Osyéba sévèrement réprimée par les militaires du capitaine CURAULT (mars-avril 1906), à la suite de laquelle les différentes tribus de la région durent arrêter définitivement leurs déplacements.

La liste des villages successivement fondés nous restitue la trame de l'histoire des clans de Mayéla. Le plus ancien village connu est Djibéwala, sur l'Ivindo en amont de l'ancien poste militaire de Mvadhî. Le grand chef bakota ANANGAPEY commandait alors. La descente de l'Ivindo s'effectua ensuite à petites étapes : villages Mbéla, Bendjwanba, Kwatua. Sur la Djaddié en remontant vers l'est : villages Zokota et Youmbi (chef MVUMUTU fils d'ANANGAPEY). Survint alors la guerre Mékumba (3) qui repoussa les clans de Mayéla sur l'Ivindo, au village Mvata. MEKUMBA fut tué peu après par les Faŋ Maké ou Boshéba (4) au cours de la bataille de Lunjya sur les bords de l'Ivindo en aval de Makokou.

Cela se passait un peu avant le passage de J. de BRAZZA surnommé Izozo (5), donc vers 1880, au temps du village Mepemba que commandait le chef BOMWEY.

Le village suivant, Mwézézé, est juste à l'embouchure de la Liboumba (Abumbwé en ikota) ; on a ensuite Ebosamba près de l'emplacement actuel du village Loa-Loa, 5 km en aval de Makokou sur l'Ivindo, Mba, Langaka, Mbélamayong et Buyabé (vers 1904-1905) (6).

(1) Le terme « Ocota » serait un mot myéné, dialecte employé par les populations du Bas-Ogooué. cf. WALKER, 1960.

(2) Thèse peu admissible dans le laps de temps considéré — un siècle — vu la diversité actuelle des dialectes même si les modes de vie sont d'évidence apparentés.

(3) Chaque guerre porte un nom propre, en général celui du chef ennemi ou de sa tribu (Pupu désigne la tribu des Bakwélé ; Mékumba, un chef de guerre Bakwélé).

(4) Boshéba est le nom ikota des Faŋ Maké ou Osyéba du Bas-Ivindo.

(5) Peut-être J. de BRAZZA, frère de Pierre SAVORGNAN de BRAZZA qui explora le pays bakota en 1885-1886, bien que son itinéraire passe nettement plus à l'est de l'Ivindo. Il n'est pas exclu non plus qu'il y ait eu une confusion de noms et que le blanc qu'ils disent avoir vu vers 1885-1895 soit, en réalité Paul CRAMPÉL qui lui est vraiment passé dans la région, juste en aval de l'actuel Makokou. Notons enfin que la renommée de Pierre Savorgnan de BRAZZA est telle dans l'est du Gabon qu'il est très souvent « le premier blanc » à avoir touché le village alors que c'est de toute évidence impossible. L'analyse des notes journalières de ces explorateurs est alors très utile pour faire la part de la vérité et de l'affabulation. C'est là que la confrontation des archives écrites et de la tradition orale est la plus fructueuse.

(6) Au moment de la reconnaissance du Moyen-Ivindo par les militaires commandés par le lieutenant BRULE.

C'est à cette époque seulement que les Bakota ont eu des contacts inter-ethniques à conséquences matrimoniales. Auparavant ils se mariaient entre Bakota exclusivement. La guerre des Osyéba dans laquelle sont intervenus les militaires français obligea alors les Bakota de Mayéla à repartir vers le nord, en remontant le fleuve par la rive gauche. Ce sont les quatre villages Bandaka, le dernier étant fondé sur la basse Liboumba. Les militaires et l'administration décidèrent alors de délimiter exactement les zones bakota et fañ afin d'éviter les rixes entre clans et tribus rivaux. Les Fañ resteront sur la rive droite du fleuve, les Bakota sur la rive gauche.

Les ennemis traditionnels des Bakota sont les Bakwélé, les Boshéba et les Shaké, les premiers étant au nord de Makokou, les autres au sud, vers Booué. Les tribus alliées sont les Mahongwé et les Bu-Shamaye. La principale conséquence de toutes ces guerres et déplacements a été l'éclatement du groupe tribal et la dispersion des clans.

2. *Village Monbenda* (27 km à l'est de Makokou, sur la piste de Mékambo)

Comme leurs voisins de Mayéla, les Bakota de Monbenda viennent du Haut-Ivindo (rivières Singwé et Nouah). Ils ont, par contre, dès le début de leur déplacement, remonté un des affluents gauches du fleuve, l'Iyézé, en direction de l'est. Ils ont ensuite traversé la Djaddié en repartant vers le sud et redescendu la Liboumba, vers l'ouest, jusqu'à Makokou et l'Ivindo. Ce groupe ne s'est donc jamais installé sur le Bas-Ivindo comme celui de Mayéla. La seule guerre qu'ils aient eue à subir est la guerre de Pupu contre les Mézambé et les Ndzem (1) sur le Haut-Ivindo.

Les Mahongwé, Bu-Shamaye et Shaké seraient venus ensemble avec eux, les uns et les autres ayant pris des routes différentes (Mahongwé vers la Liboumba, Bu-Shamaye vers la Mouniangui, Shaké vers le Bas-Ivindo). Pratiquement la migration Haut-Ivindo/Liboumba se déroula en moins de cinquante ans dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Les villages successivement fondés sont : Ibéka (rivière Akonyé, affluent de la Liboumba) ; Ndjiba (rivière Mbodyé, affluent de la Liboumba) à l'époque du passage de BRAZZA (2) ; Matézé, Konga (rivière Mabango, affluent de la Djaddié) ; Ilonboyazoku (= « la piste de l'éléphant ») et Baza (rivière Manbodyé, affluent de Liboumba) ; Masaha (rivière Banyon, affluent de la Djaddié) ; Nzam (rivière Méhambi, affluent de la Liboumba) ; Mafuka (rivière Masoku-Masoku, affluent de la Liboumba) ; Ngombélé (rivière Bazébazai, affluent de la Liboumba) ; Mambabey (rivière Bazombé, affluent de la Liboumba) ; Ndja-1 (rivière Méhambi) ; Ndja-2 (rivière Mbokamongo, affluent de l'Ivindo) ; enfin Monbenda à 27 km de Makokou.

3. *Village Zazo* (55 km à l'est de Makokou, sur la piste de Mékambo)

Clan Wéba

Le périple de ce groupe ressemble à celui du clan précédent : parti du Haut-Ivindo (rivières Nouah et Singwé), il remonta la Djaddié puis redescendit la Liboumba jusqu'à l'ancien poste militaire de Kemboma (à environ 90 km à l'est de l'actuel Makokou, sur la Liboumba). Les villages successivement fondés sont : Enkolamayon (sur la Liboumba) à l'époque du passage du premier blanc ; Malèzi, Loba,

(1) Les Mézambé sont les Bakwélé. Les informateurs parlent aussi des Bulu et des Butu (tribu Bakwélé).

(2) BRAZZA a aussi été surnommé « *Mekouala* » (= la chicotte) ce qui paraît étonnant quand on connaît les méthodes particulièrement diplomatiques et habiles qu'il employait avec les populations visitées. Cela corrobore ce que je suggérais plus haut sur la probabilité d'une assimilation abusive du premier blanc avec P. de BRAZZA. L'épopée de la découverte et de l'exploration du bassin de l'Ogooué puis la création de l'AEF sont d'ailleurs, en brousse, exclusivement attachées au nom de BRAZZA, ce qui n'est pas tout à fait exact pour la région qui nous occupe. BRAZZA est devenu une véritable entité mythique pourvue de facultés extraordinaires. Rien d'étonnant donc à ce qu'il ait visité personnellement la plupart des villages bakota du bassin de l'Ivindo grâce à un don particulier d'ubiquité. N'oublions pas non plus que les premiers blancs à s'aventurer dans les villages de l'intérieur ont été considérés comme des revenants sortis du royaume des morts et respectés comme tels (le blanc étant la couleur des morts).

Malembé (sur la Liboumba); Mahèba (rivière Akiya, affluent de la Djaddié); Zazo, sur la Liboumba, un peu en aval de Kemboma. La guerre de Pupu fut la guerre des Boshéba et non des Bakwélé. Les Shaké, Mahongwé et Bakota se sont rencontrés à Buyoma sur la Liboumba, à la fin du XIX^e siècle. Auparavant, les informateurs ne savent pas si ces tribus vivaient ensemble.

Juste avant 1914 eut lieu au village Zazo un incident qui entraîna de pénibles mesures de sécurité de la part de l'Administration : un shaké nommé BEBANGOYE gérant d'une boutique de brousse de la S.H.O., fut châtré et massacré par un bakota dont il avait enlevé la femme. La guerre se ralluma aussitôt mais les militaires prirent les devants et venant de Booué confisquèrent toutes les armes à feu et rétablirent l'ordre assez vite. C'est en 1917-1920 qu'a commencé la récolte obligatoire du caoutchouc sauvage (latex). Des sévices de toutes sortes (bastonnade, rapt et viol des femmes, ingestion de latex, etc.) accompagnèrent cette activité forcée qui révoltait particulièrement les Bakota tant à cause des difficultés et des dangers de la cueillette (chercher puis grimper aux arbres) que la minceur ridicule du gain proposé. Les villageois ont alors déserté les villages installés sur les pistes et se sont réfugiés, loin en forêt, dans les campements provisoires de chasse. Ces troubles ont duré longtemps avec quelques périodes de recrudescence, cela jusqu'en 1945 après le deuxième « effort de guerre ».

4. *Village Masaha* (56 km à l'est de Makokou, sur la piste de Mékambo)

Là encore la tradition raconte que les Bakota sont venus du Haut-Ivindo, qu'ils ont descendu l'Ivindo, remonté l'Iyézi et redescendu, en deux groupes, la Djaddié et la Liboumba. C'est sur cette dernière rivière qu'ils ont rencontré les Mahongwé, vers le poste militaire de Kemboma. La migration s'est faite sous la poussée des Sangha-Sangha (autre nom des Bakwélé) qui étaient eux-mêmes attaqués par les Fañ et les Nzem. Les villages successivement fondés furent : Métubé, Mandatumba, Masaha-Mengonda, Masaha, Zumba, Kokokuli, Asabalandi et Masaha tous sur la Djaddié, d'amont en aval.

5. *Village Ville-Bakota* (Embébézalé) (1 km au N-E de Mékambo, sur la Djaddié)

Clan Buñoï

Après avoir descendu le Haut-Ivindo, les Bakota ont occupé les affluents de la rive gauche, principalement Djaddié et Liboumba. Le pays d'origine de tous les Ba-Kota se trouve entre le Ntem et l'Aïna (Haut-Ivindo, frontière nord du Gabon), quelque part vers le poste actuel de Minvoul. Au cours de ces déplacements, les Bakota n'ont pas vu les Mahongwé-Shamaye. Ce n'est qu'après, au moment du regroupement des villages sur la piste de Kemboma, qu'il y a eu des contacts suivis entre les deux tribus (1).

(1) Le peu d'ancienneté des rapports connus entre Bakota et Mahongwé est un problème : la similitude des coutumes (confréries traditionnelles, initiation des adolescents) ne fait aucun doute bien que, par contre, les différences dialectales — vocabulaire et accent — soient tout à fait nettes. Ces deux éléments contradictoires n'aident pas beaucoup à résoudre la question.

Il semble probable que ces deux tribus (avec les Shaké et les Shamaye) sont sorties d'une souche commune puis ont été séparées pendant un siècle ou deux avant de se retrouver dans le courant du XIX^e siècle, les dialectes ayant évolué séparément d'une façon divergente (tout en gardant strictement la même syntaxe).

Le fait que les Mahongwé-Shamaye soient arrivés, selon les traditions, de la région du mont Ngouadi et de la boucle de l'Ogooué (bas Ivindo) incite à penser qu'ils ont quitté le pays kota d'origine bien avant leurs frères de la tribu Kota-Kota qui ne se sont mis en marche qu'au XIX^e siècle sous la poussée des Bakwélé. Les Mahongwé seraient partis à la suite de querelles inter-claniques et tribales ayant pour motif un refus d'assimilation aux Bakota qui, beaucoup plus nombreux qu'eux (14 000 contre 3 000, soit une proportion de 4 pour 1), ont encore tendance aujourd'hui à les considérer plus comme un clan kota que comme une tribu particulière.

Ainsi les petites tribus (Mahongwé 3 000 individus, Shaké 2 600, Ndambomo 1 200, Shamaye 1 100) auraient, un peu avant le gros contingent des Bakota (mais après le départ des Mindassa occupant initialement la Mounianguï), émigré vers le sud et occupé la rive gauche du bas Ivindo avant de repartir vers le NE au moment de l'arrivée des Kota-Kota. Ce premier déplacement pourrait être contemporain du départ des Ba-Kota du sud de la moyenne vallée de la Sangha.

La guerre de Pupu s'est faite contre les Faŋ Ntumu d'une part, les Bakwélé d'autre part. Les escarmouches avec ces derniers ont duré jusqu'à 1914. La liste des villages successivement fondés est la suivante : Etilili (entre le Djouah et la Djaddié), Zokumwangodyaka, Zokwasémé, Zangoy, Engonda et Embébézalé, tous sur la Djaddié d'amont en aval.

Les Bakota ont vu les premiers blancs vers 1900 à peu près (1). C'était une expédition de portugais (? - l'informateur veut peut-être parler, avec une erreur de date, des *italiens* BRAZZA et PECILE). Les Français sont venus plus tard (1905-1908) par l'Ogooué et l'Ivindo, vers le village Loa-Loa (Makokou) qui fut le premier village kota-kota contacté (souvenir très exact, cf. deuxième partie, II, 2 — création du poste de Makokou —). Après avoir palabré avec le grand chef ANANGAPEY, les blancs ont pu par la suite remonter la Djaddié en pirogue jusque vers le poste de Mékambo actuel.

Vers 1910, une colonne militaire française est venue rétablir l'ordre après l'assassinat d'un traitant galoa, gérant d'une boutique de la S.H.O. (cf. deuxième partie, II, 2). Un peu plus tard, entre 1912 et 1915, l'adjudant-chef GONDWE (surnom donné par les Bakota) a fondé le poste de Mékambo puis organisé la cueillette du caoutchouc (en réalité, les chantiers de cueillette n'ont été organisés qu'en 1917, cinq ans après la création du poste). Cela plaisait si peu aux Bakota et Mahongwé que la plupart se sont enfuis dans les campements de brousse. Cela recommença en 1940-1941 sous l'administration du « commandant » LAMOTTE.

B. BOUÉ

1. *Village Laboka* (15 km de Lalara, route Libreville-Booué)

Les Bakota de la route de Booué-Libreville sont installés dans cette zone depuis la dernière guerre. Auparavant, ils étaient dans la région comprise entre le mont Ngouadi et l'Ogooué. La migration se serait faite en trois courants, le premier descendant l'Ivindo, le second allant directement par Mékambo jusqu'au mont Ngouadi et le troisième atteignant Lastoursville par l'Assawé (Lassio).

Le grand-père de l'informateur serait né sur le haut Assawé près du mont Ngouadi, entre 1850 et 1870 ; son père dans la haute vallée de l'Assawé également ; lui-même, paraissant 50-60 ans est né au village Mandombo, dans la même région. Ce n'est qu'après la « guerre de Pagès » (1917-1920) que les Bakota ont rejoint les environs du poste de Booué, pour repartir peu après dans la direction de Makokou à la suite d'un palabre de femmes. En 1945, le village de Laboka fut installé sur la nouvelle piste ouverte par l'administrateur MONTCOUCUT.

La liste des villages fondés depuis la fin du XIX^e siècle est la suivante : Masika, riv. Abondjé (haut Assawé) ; Bandanda, riv. Ehozabéta ; Métudu, riv. Béhozi-Béhozi ; Izanga, riv. Mahindji ; Malala, Mbéza et Ingala, riv. Masoku-Masoku ; Etsésazoku, riv. Bosibé ; Mazendji, riv. Bambéhé-Ambéhé ; Ndumu et Imono, riv. Masoku-Masoku ; Banyangwé-Banyangwé, riv. Inगतwa, affl. Lubé, affl. Assawé ; Ikoku, riv. Ndété ; Mandombo, riv. Langwé ; Ngalé, riv. Malenga-Ndéka-Oma ; Ikoku, riv. Kanangunga ; retour à Ngalé, puis à Ikoku, riv. Ndété ; Laboka, route de Libreville, près du carrefour de Lalara.

(1) M. DUNDAVATA, mon informateur kota, un vieillard de 65 à 70 ans, me parle aussi d'IZOZO (BRAZZA) sans pouvoir me le situer par rapport à l'arrivée des autres blancs. Lui-même serait né l'année du passage des premiers blancs — 1886, ce qui lui ferait 80 ans au moment de l'enquête, ou bien 1900, ce qui lui ferait 66 ans — (à remarquer qu'il est très difficile de donner un âge aux vieillards gabonais, rappelons seulement que les centenaires ne sont pas extrêmement rares ; Mgr. André Raponda WALKER est décédé à l'âge de 98 ans).

2. Village Djidji-plaine (près du carrefour de Koumameyong, route Booué-Libreville)

Djidji est un gros village installé sur une colline aux pentes abruptes. Il se divise en un quartier haut et un quartier bas. On y trouve réunis sous l'autorité d'un vieux chef de canton, des Bakota, des Shaké et des Ndambomo.

Le père de l'informateur serait né vers 1840 sur la haute Djidji, près du mont Ngouadi. Après avoir participé aux guerres *Mékumba* et *Mukamba* contre les Bakwélé (Mézambé) vers 1860, il émigre vers l'Ogooué (Mōba) et meurt en 1922 au village Makéku-Mangondo. L'informateur lui-même, âgé d'environ 65/70 ans est né au village Bengondè, sur la basse Djidji. Les Bakota ne se sont rapprochés des Shaké que vers 1914, sur les ordres de l'administration. Les villages fondés sont : Ibengué, riv. haute Djidji (1840) ; Kuwonga, sources de la Djidji ; Ikoku, riv. Labé, affl. Assawé ; Zazokungwaka, riv. Sinamyandu, affl. Djidji (nouvelles du passage de Sav. de BRAZZA) ; Bengondè, riv. Djidji (1900-1905) ; Zoku-na-moy 1 et 2, riv. Mōba (Ogooué) où les Bakota furent regroupés avec les Shaké et les Ndambomo ; Méhanhu, riv. Ogooué ; Makéku-Mangondo, riv. Ogooué ; Djidji actuel, un peu à l'écart du fleuve (50 km).

3. Villages Nsya (3 km de Booué)

Comme partout dans la région de Booué, on trouve réunis ici des Bakota, des Shaké et des Makina, ces derniers étant apparentés aux Faŋ. Les Bakota du clan Méhanza ont descendu l'Invido directement. Le père de notre informateur est né dans un village du moyen fleuve en face du poste de Makokou qui à l'époque n'était encore qu'un village du nom de Mbèmbèsila (dialecte makina). Lui-même, âgé aujourd'hui d'environ 50 ans, est né sur la Djidji. Le village a été ensuite déplacé vers l'ouest, sur la Mvoug, avant d'être installé près de l'Ogooué.

4. Village Djandja (15 km de Booué, sur l'Ogooué, en amont)

Les Bakota de Djandja viennent du haut Ivindo d'où ils sont partis au XIX^e siècle sous la pression des envahisseurs Bakwélé puis à l'instigation des blancs qui leur ont dit de venir s'installer près du poste de Booué.

Le plus ancien village connu est Mékuma sur l'Ihindwé (Ivindo). Toujours sur le fleuve en descendant, on a eu successivement Izanga-Mbungu, Zama-Kumu, Viya, Mambéa (village du grand guerrier MVUMUTU qui organisa la résistance aux blancs), Zadyé, Esokaboa, Ebanda. A la confluence de l'Ivindo et de l'Ogooué se trouvait Ndubè puis vers Booué, toujours en aval : Kankan, Likoku, Liyaga, Mbadi, Zoamayong, Mbèla, Mèlare, Bomatsini, Ngwémakwé, Kundu, Ndjolé, Belèm puis Djandja.

5. Village Lolo 1 (40 km de Booué, route de Libreville)

M. YONGOY Barthélémy (65/70 ans) est un informateur très intéressant puisqu'il fait remonter ses souvenirs et ses connaissances historico-généalogiques jusqu'à son arrière grand-père qui a dû naître entre 1820 et 1830 au village Mudendjé, riv. Longo, affl. du Haut-Ivindo, non loin de la rivière Iyézi. Il n'a pas été possible d'identifier ce cours d'eau, l'Iyézi, avec certitude. Il coule au N-W du Djouah, en amont de Mvadhî, c'est un affluent gauche de l'Ivindo. Aucun des informateurs interrogés n'a été capable de dire comment on l'appelait aujourd'hui. J. de BRAZZA le mentionne également sans pouvoir le situer ; le capitaine LUCAS (1907) pense qu'il s'agit du Djouah. Mon hypothèse est plutôt que l'Iyézi des traditions est l'Yé, encore appelé Karangoua, un affluent du Haut-Ivindo prenant sa source à la latitude de Souanké, frontière nord du Congo. Cette incertitude est d'autant plus dommage que cette vallée est probablement la région d'origine des Bakota (XVII^e-XVIII^e siècles) ; il serait toutefois inexact de parler « d'habitat primitif » puisqu'on ne sait rien des migrations antérieures au XIX^e siècle.

Le grand-père de M. YONGOY est né dans la même région, au village Ikwaka-la-Mékandjé (riv. Longo) vers 1850, avant le grand départ vers le sud. Son père au village Zingazinga sur la Mounianguï, non loin du mont Ngouadi. C'est pendant sa jeunesse que J. de BRAZZA est passé au village Ibemba situé sur la Mounianguï (donc 1885). Lui-même est né vers 1900-1905 au village Konga, riv. Djidji. Les autres villages furent : Mandongo, Bengondé (époque de la « guerre de Pagès », ce dernier étant basé à Booué ; les chefs rebelles étaient : MVUMUTU — kota —, KIBA — ndambomo —, NGURUMU — oshéba —, NGWAMÉDUMBÉ — oshéba de l'Ofoué — et MBÉNANGOYE — shaké — (1), Zangembongo, Mbosamba et Masoku, tous situés sur la Djidji d'amont en aval.

Sur l'Ogooué (Mōba) : Zoku-na-Moy 1 et 2, Buyabé, Zoku-na-Moy 3 à l'embouchure de la Lolo, Embandangoye 1, 2 et 3, Isoko 1 à 4, Lolo (riv. Ngwala) près de l'Ogooué puis Lolo actuel un peu plus loin. Les Bakota se répartissent en deux fractions, les Bakota Mukula (région de Makokou) et les Kota-Kota (région de Lastoursville).

6. *Village Lindzé* (3 km de Booué, sur l'Ogooué en amont)

Les Bakota résidant aujourd'hui près de Booué viennent de la Mounianguï. Ils ont, avec les Shaké, suivi la rive gauche de l'Ivindo pour rejoindre la haute Djidji puis l'Ogooué et Booué. Les villages successivement fondés furent : Nola (riv. Abumbwé — Liboumba —), Ngolè, Zimbamèbo, Méhaku (riv. Djidji) du temps de la guerre *Méyoko* (guerre inter-tribale entre Ba-Kota), Djandja, Mangomba, Zamalo, Lindzé 1 à 4 (en descendant la Djidji puis l'Ogooué).

C. LASTOURSVILLE

1. *Village Koumouayabé* (en face de Lastoursville, sur l'Ogooué)

La rive droite de l'Ogooué, à la hauteur de Lastoursville, est peuplée de Bakota venus du N-E par la Lassio autrefois appelée Assawé. Cette fraction de la tribu (environ 2 700 individus) fait encore partie des Bakota patrilinéaires de l'Ivindo (Kota-Kota). Elle occupe deux pistes, l'une vers le nord qui va à Makokou par le canton Bouéni, l'autre à l'est vers la Sébé et Okondja.

La tradition historique est assez bien conservée pour que le souvenir du séjour dans le haut Ivindo soit encore vivant. Ces Bakota venus du haut Ihindwé (nom ikota de l'Ivindo, le nom fañ étan Aïna) ont descendu le fleuve, traversé l'Abumbwé (Liboumba), la Muḡandji (Mounianguï) pour arriver dans la zone du mont Nouadi, aux sources de l'Assawé (Lassio). Dans un deuxième temps le groupe a descendu l'Assawé jusqu'à la Mōba (Ogooué).

Le déplacement vers le sud s'est fait sous la poussée des Bakwélé ou Mézambé, eux-mêmes en guerre avec les Bodjalé (?), tribu des confins du Dja (Nzem ?). La guerre s'est faite en plusieurs fois, chaque épisode portant un nom particulier : Mékamba, Mukamba, Padji, Mayana (ce nom correspond en général au nom du guerrier ennemi le plus féroce ou le plus valeureux). Les chefs kota les plus célèbres furent BÉBANGOYE — shaké —, TSIBA — ndambomo —, MVUMUTU — kota — (période 1905-1915). Ils furent les organisateurs de la résistance aux européens.

(1) L'informateur condense tous les événements relatifs à la résistance des autochtones dans ce qu'il appelle « la guerre de Pagès ». Le sergent PAGÈS, basé à Kemboma et non à Booué n'interviendra qu'en 1917 et ne sera donc pas opposé aux chefs rebelles dont M. YONGOY mentionne les noms. MVUMUTU, KIBA et NGWAMÉDUMBÉ s'illustreront entre 1900 et 1912, surtout contre le capitaine CURAULT.

2. *Village Ndambé* (piste à pied Lastoursville-Okondja dite « des Bakota », à mi-chemin des deux postes soit deux jours de marche de l'un comme de l'autre)

Ndambé (également orthographié *Dambi* sur les cartes) est situé sur l'Awolo, affluent droit de la Sébé. Ce village est peuplé de Shaké et Bakota. On retrouve d'ailleurs ce mélange des deux tribus dans les villages voisins Likokodjiba, Baladibwa, Bopasso, Bondzumba (sur la Ouolo I, affluent de l'Ogooué).

En ce qui concerne les Bakota, la tradition raconte qu'ils viennent du bassin de la Mouniangui et de la région comprise entre Makokou et Mékambo (riv. Aboyi — Libouyi des cartes —). Les souvenirs ne remontent donc pas plus loin que le séjour sur le moyen Ivindo. Par contre le séjour dans la région du mont Ngouadi, situé à 50 km au nord de Ndambé est bien connu (1).

La liste des villages successivement fondés remonte d'ailleurs à cette période : villages Ezingazinga (riv. Assawé), Ibongwasiya (riv. Lobi-Lobi, affl. Awolo, un jour de marche au nord de Ndambé), Ika-gaka mwatadi (riv. Bédimbomo), Kwaza, Buyangondé, Masoko, Zokwalalipoko (riv. Lobi-Lobi), Baposo et Indéa (sur l'Awolo en descendant, Mbèlé (riv. Ayomi-Luami, vers Okondja) entre 1910 et 1914, Métienga (riv. Awolo), Malembwé (riv. Malembwé, affl. Awolo), Mokotsi et Baposo (riv. Awolo) ; enfin Ndambé (2). On voit qu'à partir de 1915-1920, les Bakota de la Lassio qui s'étaient aventurés jusque vers Okondja se sont brusquement réfugiés dans leurs vieux villages sur l'Awolo où ils étaient plus difficilement accessibles aux autorités administratives. Leurs ennemis traditionnels sont les Obamba, les Shaké (palabres de femme) et les Ossyéba qu'ils ont rencontrés vers Makokou.

3. *Village Lebinga* (face à Okondja, sur l'autre rive de la Sébé)

Clan Méhanza

Ce clan est venu de la région du mont Ngouadi. Etabli vers Okondja en 1920, il y est resté jusqu'à ce jour. Les anciens villages sont : Kukanamoto (riv. Awolo, affl. Ayomi, affl. Ogooué), Ebokapenda (riv. Awolo en aval), Ibongumwangoye (riv. Bambala), Mbanda (riv. Ayomi), Ngozo (riv. Ayomi), Lébinga (riv. Sébé, 1922). Le clan Méhanza s'est battu avec les Oshamaye pour des femmes et avec les Bawumbu pour les terrains de chasse.

4. *Village Molondo* (près d'Okondja, rive gauche de la Sébé)

Plusieurs clans composent ce village : Bokyon, Bongwalé, Mézambé, Ibéha, Bosando et Isélé. Ces différentes familles n'ont pas toujours été ensemble et on peut distinguer plusieurs origines distinctes.

Le clan Bongwalé se trouvait sur le bas Ivindo vers Booué, après qu'il eût descendu le fleuve. Les villages successivement fondés furent : Ibaté (riv. Djidji ou Dilo), Ibemba (riv. Longo, affl. Assawé,

(1) Les points cardinaux kota (dialecte de Lastoursville) sont les suivants :

buya bwa iya = le jour se lève = est,

buya bwa tua = le jour tombe = ouest,

buya bwa yi imbembé = le jour vient à l'épaule (soleil au zénith — midi —) = sud.

Aucune locution pour le nord. Remarquons qu'on se dirige surtout grâce aux rivières, pour la simple raison qu'en forêt le soleil est souvent invisible, qu'il soit caché par les grands arbres ou noyé dans un ciel nuageux. En sous-bois on n'y voit clair que de 8 h à 16 h par beau temps.

(2) La signification littérale de ces noms de villages est la suivante :

Ezingazinga = énorme, encombrant ; Ibongwasiya = la poudre rouge au genou (le « siya » est la peinture végétale rituelle de toutes les initiations) ; Ika-gaka mwatadi = la colonne vertébrale du serpent ; Buyagondé = le soleil et la lune ; Zokwalalipoko = l'éléphant piétine les trous d'eau des poissons ; Indéa = l'igname ; Métienga = les manches de sagaie.

affl. Mōba — Ogooué —), Isey (riv. Djidji), Ikamakongo (riv. Djidji) sous l'égide du chef MASOKU puis Ibélé, Matakané et Ibaté sur la Djidji en amont vers le mont Ngouadi, sous le commandement des chefs MÉTÉDI, MBULA, ÉKONGO et BOPENDA. Après la grande dispersion des années 1920-1925, époque de famine et de malheur, le clan se retrouve à Yengélé (riv. Abaye), enfin à Molondo sur la Sébé. Leurs ennemis traditionnels sont les Mézambé (Bakwélé) qui menèrent la « guerre de Pupu » ; les Osandu (clan Bosandu ?), autre groupe des Bakota du bas Ivindo ; les Obamba et les Mbété (Okumba — Obamba du Congo —) auxquels ils durent disputer la place sur la Sébé. Leurs alliés sont les Oshamaye du nord d'Okondja.

Les autres clans du village Molondo viennent aussi de la boucle de l'Ogooué (région de Booué). Leur trajet est un peu différent de celui des Bongwalé : partis de l'Ogooué, ils ont remonté la Djidji ou Dilo jusqu'au mont Ngouadi puis ont été regroupés par l'administration vers Okondja. La tradition dit qu'à l'origine les Bakota habitaient près de la « rivière de sel » (*zoa matsemba*) (1).

Les anciens villages sont : Dyunga sur la Djidji, non loin de Booué ; Dumwabawu (riv. Djédjé, affl. Djidji) vers 1924 ; Ndengua (riv. Djadjé, en amont) ; Ngouadi, au pied du mont Ngouadi ; Mèpwipwi (riv. Mèpwipwi) ; Maluma-1 (riv. Loli) et Maluma-2 (riv. Mabangu) où ils rencontrent les Obamba ; en 1930, à la suite d'un palabre avec le « commandant », les clans refluent vers les anciens emplacements de la haute Djidji (du temps de l'administrateur BESSAC). C'est A. EVEN qui les fera revenir vers Okondja un peu tard (tournées de 1932 et 1933). Cette branche des Bakota a été en contact avec les blancs très tard, certainement pas avant 1920, perdue qu'elle était dans les confins inaccessibles du mont Ngouadi.

En résumé on peut distinguer deux courants kota : les *Bakota de l'Ivindo* qui sont venus du haut Ivindo et des confins du Dja, se sont heurtés aux Ossyéba après avoir été bousculés par les Bakwélé au cours de la guerre de Pupu et sont allés se réfugier dans les vallées affluentes gauches de l'Ivindo (en essayant quelques groupes plus chanceux sur le moyen Ogooué — Ndjolé, Lalara, Djidji, Ovan —) ; et les *Bakota de l'Ogooué-Lassio* ou de Ngouadi qui, après avoir descendu l'Ivindo jusqu'à Makokou, ont continué au sud en évitant le fleuve pour se retrouver d'abord sur la basse Djidji puis au mont Ngouadi et finalement sur l'Awolo et la Sébé.

On constate aujourd'hui, entre les deux groupes, des différences dialectales assez nettes, l'ikota du nord étant un peu plus chuintant que celui du sud. Les échanges socio-culturels entre les deux frac-

(1) Cette affirmation de la tradition pose un problème : la « rivière de sel » est-elle un lac ou une mer (*zoa* étant aussi bien une rivière que la mer, c'est plus généralement une masse d'eau), un fleuve aux eaux saumâtres ou encore un marécage ? Il est déjà exclu qu'il s'agisse de l'Atlantique puisqu'aucune tradition ne situe l'origine des Ba-Kota vers l'ouest. Or il n'y a aucune étendue d'eau *salée* importante vers l'est. L'examen des archives a toutefois montré qu'il y avait autrefois ce que les autochtones appelaient la « route du sel » aboutissant à la « rivière de sel », la Lébaï-Nghié (Lébangou, affl. Likouala) ; au pays des Mboko : cette route du sel était une voie commerciale traditionnelle par laquelle circulait le *sel noir* (d'origine végétale) qui était fabriqué et vendu par les Mboko. Ceux-ci obtenaient le sel en traitant les eaux saumâtres des marécages de la haute Lébangou (J. de BRAZZA, 1885). La « rivière de sel » des Bakota de la Sébé est peut-être cette même rivière.

Une autre expression intéressante est : *intsélé mwa zoa* (= l'aval de la rivière). Elle est employée chez les Mahongwé de Mékambo pour exprimer l'origine de toute chose (ce qui est le contraire de notre conception « logique » qui veut que l'origine de la rivière soit vers la source donc en amont). L'origine des choses serait donc *aquatique*. Cela est à rapprocher des remarques d'ANDERSSON (1953) sur la confrérie *Mungala* qui aurait été à l'origine une célébration des génies de l'eau. A rapprocher aussi de tous les rituels d'initiation qui comportent un bain rituel.

Cette convergence de toutes les traditions kota au sujet d'une origine « aquatique » suggère que le pays des Ba-Kota devait autrefois se trouver auprès d'un grand fleuve ou d'un lac, en tout cas une masse d'eau très importante pour que le souvenir en ait subsisté dans l'inconscient collectif du groupe sous forme de traditions et de rites. On peut alors penser à la Sangha, l'Oubangui ou même le Congo car aucune des rivières gabonaises (même l'Ivindo) n'est assez importante pour susciter un tel comportement sauf le bas Ogooué où les Ba-Kota ne sont jamais allés.

ions se font par le canton Bouéni de Makokou où aboutissent les pistes venant de Lastoursville et Okondja (1).

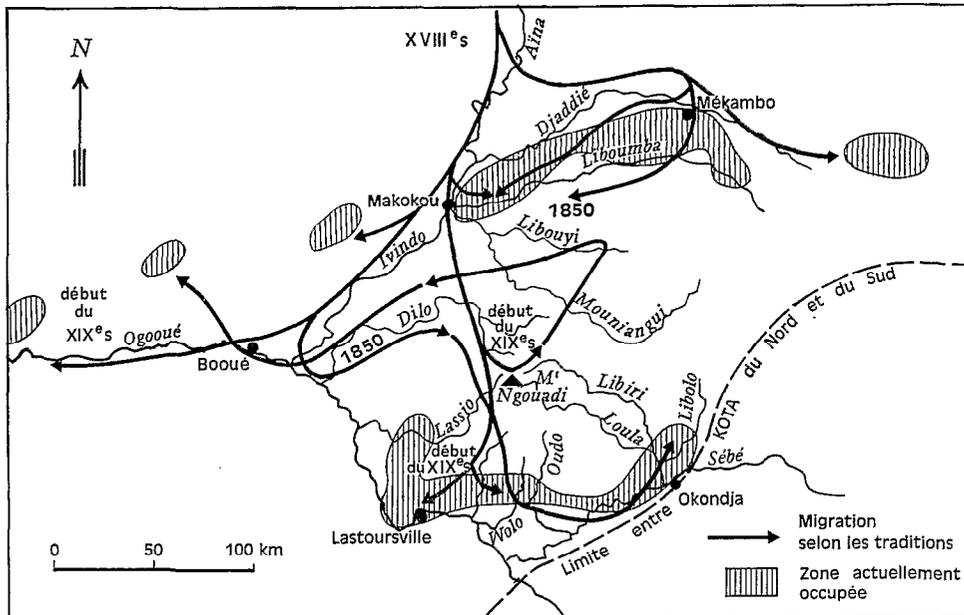


FIG. 2. — Migrations des Bakota.

2.2.2. Les Mahongwé de Mékambo

Les Mahongwé au nombre de 3 000 environ peuplent deux cantons des environs de Mékambo, le canton Demi-Pays sur la Liboumba et le canton de Sassamango, à mi-chemin de Makokou vers l'ouest (anciens Mahongwé de Kemboma ramenés sur la route carrossable). C'est une tribu assez peu connue, restée longtemps à l'écart par suite de son hostilité opiniâtre à la pénétration administrative française.

J'avais été très étonné, lors de mes premiers contacts avec les Mahongwé, de les entendre me mentionner une origine *méridionale* alors que les Bakota voisins affirmaient tous venir du nord. Le mystère s'est éclairci un peu plus tard quand j'ai fait le bilan global des informations recueillies : ce déplacement vers le N-N-E est en réalité une *seconde* migration, la première, beaucoup plus ancienne ayant suivi le trajet classique N-N-E/S-S-W, le long de l'Iwindo jusqu'aux confins du mont Ngouadi.

1. Village Katamoba (20 km de Mékambo, piste du Congo)

Clan Molanda

Les Mahongwé viennent du bas Iwindo et de la boucle de l'Ogooué (Booué). A cette époque, ils vivaient avec les Shaké (affirmation curieuse car de nos jours les Mahongwé et Shaké ne se comprennent

(1) L'exploitation de l'or de Lastoursville était faite ces dernières années essentiellement par des Bakota, ceux du nord venant retrouver leurs frères du sud. Il y avait là des occasions de mariages et de grandes fêtes rituelles, circoncision et danses diverses (Mungala, Lisimbu, Manjala, etc.).

absolument plus). Ils ont ensuite occupé les vallées de la Mouniangui et de la Liboumba. Les Shaké, eux, sont restés vers Booué, près des chutes de l'Ogooué. Les Mahongwé, sur la Liboumba, ont rencontré les Bakota Bokodi et les Bakota Mandungwé (1) de la région de Makokou-Mékambo.

Les Bakwélé, au N-E, étaient entre l'Iyézi et la Djaddié. La séparation des différentes tribus kota s'est faite au moment de la « guerre de Pupu » (milieu du XIX^e siècle). Les Bakota ont suivi l'Ivindo tandis que les Mahongwé sont allés directement au sud du Demi-Pays actuel, entre la Mouniangui et la Liboumba (un peu au nord du mont Ngouadi).

Les plus anciens villages du clan Molanda étaient situés au sud de la région shamaye actuelle (piste du Bouéni). Les villages connus sont les suivants : Ilinga (riv. Mongolé, à l'emplacement actuel de Mélongo au bout de la piste du Demi-Pays), Edibabwété (riv. Mongolé), Ekutsé (riv. Mandubè, emplacement actuel d'Etiéla, km 45), Masamolé (riv. Bwélélé); après la traversée de la Liboumba (village Madjondo), ce sont Ibamba (riv. Singamyala, emplacement actuel de Ngonja), Ihoko (riv. Ihu), Eluma (riv. Mémédiba) puis Katamoba qui a été déplacé trois fois avant d'être installé sur la Loué, à l'emplacement actuel.

La tribu la plus anciennement fréquentée, en dehors des Bushamaye et des Shaké a été celle des Bungomo autrement appelés Bakélé ou Bakalé. Les Bakota n'ont vraiment été connus qu'après le passage des blancs.

2. Village Mékuma (35 km de Mékambo, piste du Congo)

Les traditions connues remontent à l'époque où les Mahongwé occupaient le bas Ivindo, près de l'Ogooué. Les Shaké étaient leurs voisins, et sont restés vers Booué alors que les Mahongwé ont remonté l'Ivindo pour s'enfoncer dans les vallées affluentes gauches du fleuve (surtout Liboumba et Djaddié). Les Bakota les ont suivis un peu plus tard et se sont établis entre eux et les Faŋ. Il est probable qu'avant ces épisodes qui datent de la seconde moitié du XIX^e siècle, les Mahongwé, Shaké et Bakota avaient descendu l'Ivindo pour fuir la guerre de Pupu menée par les Bakwélé, les Faŋ et les Bulu. Les Bakwélé et les Faŋ envahirent toute la rive droite de l'Ivindo, ces derniers, plus connus sous le nom d'Ossyéba, allant jusqu'à Booué où ils furent arrêtés par les Okanda. Ils n'avaient plus qu'à fuir dans des régions plus calmes comme par exemple les vallées plus ou moins marécageuses des rivières orientales (cette fuite n'atteste pas un manque de courage ou de qualités guerrières mais plutôt une certaine sagesse politique, les Mahongwé répugnant à se battre vraiment; ils montreront pourtant entre 1912 et 1925 qu'ils peuvent être redoutables). Les Mahongwé de Mékuma ont mené en outre une autre guerre contre les Bakwélé, la guerre de *Médji*, entre 1890 et 1900, après le passage du premier blanc (J. de BRAZZA ou P. CRAMPÉL) mais avant l'occupation coloniale.

La liste des différents villages fondés au cours de la migration la plus récente est la suivante : Djangabondjé (riv. Bébatsé, vers la Djaddié), Gunangu (riv. Molubwé, affl. Djaddié), Mbambu (riv. Bongoko, affl. Djaddié), Bokay-luélulé (riv. Biyaé, affl. Djaddié), Zokudélанда (riv. Isingwé, affl. Djaddié), Ngombé (riv. Katsékatsé, affl. Djaddié), Yumbi (riv. Basowé, affl. Djaddié), Yubangoy (riv. Bokokwé, affl. Liboumba), Kodimwahembézoku (riv. Mébanguku, affl. Liboumba), Mbodyé (riv. Mundubè, affl. Liboumba, vers Etiéla actuel), Ikula (riv. Banganga, affl. Liboumba), Kumwanyabé (riv. Mwazirilolo, affl. Liboumba), Botsendjé (riv. Abondjé, affl. Liboumba), Elimwa (riv. Imbiné, affl. Louayé), Kulukulu (riv. Django, affl. Liboumba), Kambiné-1 (riv. Masoku, affl. Liboumba, époque de BRAZZA),

(1) Les Bakota de la région de Batoala (à mi-chemin entre Makokou et Mékambo) se répartissent en deux fractions : les « Bakota de la montagne » qui vivaient sur les pentes du mont Mbengoué (Pic de Fer) et comptaient de nombreux forgerons et les « Bakota de la Rivière » qui habitaient les rives de la Djaddié.

Kambiné-2 (riv. Mbembédibè, affl. Liboumba), Méhambi-1 (riv. Mbey, affl. Liboumba, guerre de Médji, 1890-1900), Méhambi-2 (riv. Ekakayé, affl. Liboumba), Modjubu (riv. Méyawé, affl. Liboumba), Mendjèdjèmiyasiyo (riv. Bendjètsé, affl. Liboumba), Mékuma actuel.

Les chefs de guerre célèbres furent : IHAKWÉ, MADIKA, ZÈ et MBU (période 1912-1920).

On voit que le trajet suivi par ce clan, les Bunyembé, est un peu différent de celui des autres groupes Mahongwé qui ont fait le détour par le mont Ngouadi avant d'arriver à Mékambo par le sud. Ici, les Bunyembé, après être partis de Booué ont monté l'Ivindo par le N-E avant de remonter la Djaddié pour arriver à Mékambo par l'ouest. Cela montre que les migrations sont avant tout un déplacement du groupe familial (clan ou lignage) qui est indépendant du reste de la tribu. Chacun part de son côté sans précisément se soucier de ses compatriotes. Il semble que les contacts trop étroits avec les autres groupes de la tribu soient évités tout autant que les contacts avec les étrangers, afin d'éviter les palabres et les rixes inévitables dans cette société qui magnifie particulièrement l'indépendance du lignage et dans une certaine mesure de l'individu (1).

La « guerre du caoutchouc » des années 1917-1925 provoque l'abandon de très nombreux villages et la fuite de leurs habitants dans la brousse, vers la frontière du Moyen-Congo. Les fugitifs retrouvèrent là-bas, entre la frontière et Kellé, quelques groupes de Mahongwé s'étant déjà installés à la suite de la guerre de Pupu.

3. Village Ntolo (km 42, piste du Congo)

A l'origine, les Mahongwé étaient séparés des autres tribus. Apparentés aux Bushamaye, ils ont été par la suite alliés aux Bakota avec lesquels ils ont des rapports matrimoniaux privilégiés. Leur zone d'origine est le bas Ivindo où ils demeuraient il y a un siècle. Ils ont ensuite remonté l'Ivindo jusqu'à la latitude du Makokou actuel puis la Liboumba et la Louyé jusque vers le canton Demi-Pays de Mékambo.

La liste des anciens villages est la suivante : Dyambé (riv. Louayé) — époque du grand-père de l'informateur, celui-ci étant déjà âgé d'environ 70 ans —, Ipengangoy et Eléla (riv. Louayé), Yenjé (riv. Ima), Bésopolo (riv. Mwomba, affl. Ima), Zangaméhendjé (riv. Molowé, affl. Liboumba), Bokoba-1 (riv. Mwalé, affl. Louayé), Bokoba-2 (riv. Liboumba), Ibèla (riv. Liboumba), Zombo (riv. Boowé, affl. Liboumba), Ntolo actuel.

La cause principale de ces déplacements sont les guerres inter-tribales et en particulier la « guerre de Pupu », menée par les Bakwélé qui cherchaient à capturer des esclaves pour les vendre aux tribus de l'Ogooué (Ossyéba). Le premier blanc fut Izozo. Il vint avec une grande troupe de porteurs un peu avant 1900 (?).

4. Village Etiéla (45 km de Mékambo, piste du Demi-Pays)

Les Mahongwé viennent de la boucle de l'Ogooué, région de Booué. Après avoir remonté la Djidji jusqu'au mont Ngouadi, ils ont occupé les vallées de la Lodyé, Louayé et Abumbwé (Liboumba) en laissant l'Assawé (Lassio) où résidaient d'autres tribus kota. Le mont Ngouadi s'appelait « ngouadi-na-malongo », c'est-à-dire « Ngouadi de toutes les tribus ». C'était un lieu de rassemblement, le cœur du pays des Bakota du nord (2). Les peuples apparentés et alliés sont d'une part les Bushamaye, d'autre part les Bakota de l'Ivindo, les Shaké (qu'ils ne comprennent plus) et les Ndambomo.

(1) L'individu est étroitement solidaire du groupe mais s'il décide de s'en affranchir, celui-ci ne réagira pas par des sanctions. La seule réaction est une exclusion de fait, un indifférence apparente qui en réalité recouvre une patiente attente de l'enfant prodigue.

(2) Cette information montre clairement que cette région, aujourd'hui vide d'hommes, a été au XVIII^e siècle une zone de peuplement très animée.

La liste des villages successivement fondés (1) est la suivante : Bwazoku (2) (riv. Dubè, affl. Louayé — la Louayé étant à 4 h de marche au sud de Mbey, ultime halte du Demi-Pays) ; Ipoko-mwa-Mendembè (riv. Mukuduma, affl. Lolo, affl. Louayé) ; Poyi (riv. Séba) ; Elungwé-ya-Bozima (riv. Mésoméso) ; Mékuta (riv. Ndunduku) ; Ikakolamézambé (riv. Bazombé) ; Ngonambéla-1 (riv. Mbizabaka, affl. Lolo, affl. Louayé) ; Ngonambéla-2 (riv. Lolo, village où est né l'informateur M. NTSÉÏ, vers 1885) ; Mbèza (riv. Bakudu, époque d'IZOZO, l'informateur ayant 12/15 ans, \pm 1900) ; Mandombo (riv. Mengambu) ; Ihazo (riv. Mbéhadyéka) ; Mépunda-makondo (riv. Ngama) ; Koho-wa-Dwandji (riv. Bépopoko) ; Bwangangoye (riv. Méhambi) ; Ikulu (riv. Mbololo) ; Yakihutéké (riv. Epélonga) ; Etuba-ya-hélo (riv. Ndunduku, affl. Mukuduma) ; Mbodyé-ya-zoa (riv. Ndombo) ; Mbodyé-ya-mbanda (riv. Ndunduku) ; Mbodyé-ya-ikozila-ihenu (riv. Ndunduku) ; Ngozo (riv. Mukuduma) ; Etiéla-ya-nkonga (très grand village) ; Etiéla-ya-pélélé ; Etiéla-ya-ngoy-na-boyi (riv. Louayé, débarcadère de Mbey) ; Mangondi puis Etiéla actuel.

IZOZO a été le premier blanc. Il est venu au temps du village Mbèza, soit vers \pm 1900 à peu près, arrivant de la vallée de la Sébé pour continuer vers le N-E (vallée de la Likouala ?). Vu les dates établies (3), il semble difficile d'admettre qu'il s'agisse de J. de BRAZZA qui a mené son expédition en 1885. A moins qu'il n'y ait eu un phénomène de transposition historique ou une erreur dans l'évaluation de l'âge de l'informateur qui aurait 99 ans si son affirmation d'avoir vu IZOZO à 13 ans est juste.

Le second blanc fut surnommé *Mwendé-na-mwendé* (= celui qui marche beaucoup), c'était un commerçant de la S.H.O., également venu de la Sébé avec des marchandises de traite. Après l'installation des boutiques de village dans certaines régions de l'intérieur, il y a eu des palabres consécutifs au comportement des traitants. Cela a amené l'administration à réagir militairement ; l'officier qui commandait les tirailleurs fut surnommé *Kwakudu*. C'est à cette époque que les Mahongwé ont vu des fusils à cartouche pour la première fois, avant ils n'avaient que des fusils à pierre.

5. Village Mbey (km 62, piste du Demi-Pays)

Les Mahongwé ont suivi la Lodyé puis la Mouniangui et la Liboumba. Arrivés à l'Ivindo, ils l'ont remonté pour reprendre peu après un de ses affluents gauches, la Djaddié. Les Bushamaye viennent de la région plus méridionale du mont Ngouadi. Ils ont retrouvé les Mahongwé au sud du Demi-Pays et occupé les abords de la Mouniangui. Après l'abandon du poste militaire de Kemboma sur la Liboumba,

(1) On ne reste pas très longtemps dans chaque village, de deux à dix ans au plus, trois ou quatre ans en moyenne. Soit pour Etiéla (27 villages connus), une migration connue avec exactitude sur un siècle environ.

(2) Signification littérale des noms de village (dialecte mahongwé) : Bwazoku = les plamiers poussent aussi gros qu'un éléphant ; Ipoko-mwa-mendembè = le tronc aux chauves-souris ; Poyi = sorte d'arbre ; Elungwé-ya-bozima = la maison de la maladie du sommeil ; Mékuta = noisetier ; Ikakolamézambé = le pont des gens cruels (Mézambé, surnom des Bakwélé, signifie « féroce » ou « anthropophage ») ; Ngonambéla = l'herbe dont l'aigle fait son nid ; Mbèza = la séparation, l'intervalle entre deux villages ; Mandombo = la boue, le poto-poto ; Ihazo = le nid de l'oiseau ; Mépunda makondo = les troncs de bananier ; Koho-wa-dwandji = l'arbre de Dwandji (un lieu-dit) ; Bwangangoye = la course de la panthère ; Ikulu = la bosse du dos ; Yakihutéké = venez et passez ; Etuba-ya-hélo = la piste de brousse ; Mbodyé-ya-zoa = les roseaux de la rivière ; Mbodyé-ya-mbanda = les roseaux et l'arbre à piment mbanda (cf. rite du piment dans *Satsi*, la circoncision [PERROIS L. « La circoncision Bakota (Gabon) »]) ; Mbodyé-ya-ikozila-ihenu = les roseaux et le tronc de l'atantier ; Ngozo = en haut sur la colline ; Etiéla = tronc lisse planté dans l'eau ; Etiéla-ya-pélélé = Etiéla très plat ; Etiéla-ya-ngoy-na-boyi = Etiéla de la panthère et du miel ; Mangondi = les crapules.

(3) Les dates sont établies par l'évaluation de l'âge de l'informateur interrogé. Ici, c'est un vieillard qui paraît avoir entre 85 et 90 ans (peut-être bien un centenaire ?). Je considère aussi le nombre de villages fondés — ici 17 — en prenant une durée moyenne d'établissement de 5 ans.

les Bushamaye sont allés s'installer sur la piste du canton Bouéni. Les Shaké et Ndambomo sont, eux, originaires de l'Ogooué. Les Bakota ont également remonté l'Ivindo, certainement en fin de migration ; quant aux Bakwélé, ils sont installés sur la haute Djaddié et plus au nord.

La liste des anciens villages des Mahongwé de Mbey est la suivante : Mwandamangoye (riv. Malo, affl. Lodyé) ; Mbéla (riv. Masosi, affl. Lodyé) ; Engwengwé (riv. Lodyé) ; Ehonta (riv. Mongolé, affl. Lodyé), Luamba (riv. Méwawa) ; Zangaongoza (riv. Lodyé, époque de BRAZZA, 1885 ?) ; puis remontée de la Lodyé : Ayakandambanga (riv. Bambono, affl. Lodyé) ; Indunga-étaba (riv. Ebendjé, affl. Lodyé) ; Nkuta et Mbey (riv. Ebendjé) ; Pétialongo (riv. Lodyé, époque de la « guerre du caoutchouc », 1917-1920) ; Mbey actuel créé en 1935-1940 au moment de l'ouverture de la piste militaire du Demi-Pays.

On connaît encore quelques noms de guerriers célèbres : LOMBALIBADI (après la guerre de Pupu), MVUMUTU (kota), TSIBA (ndambomo). Les guerres anciennes dont on parle encore sont surtout relatives à l'invasion des Bakwélé anthropophages, poussés par les « arabes » (« guerre de Pupu », entre 1840 et 1860).

6. *Village Matoté* (64 km de Mékambo, route de Makokou)

Les Mahongwé de Matoté, canton Sassamango, se disent avoir été seuls à l'origine. Ils ont eu ensuite des contacts avec les Bushamaye, les Shaké et les Bakota sous la pression des Blancs. Leur région d'origine connue se trouve au S-E, vers la Lodyé.

Les anciens villages fondés furent : Masaha (riv. Mwaŋa, affl. Lodyé) ; Ebamba (riv. Lodyé) ; Zongabolo (riv. Ituwé) ; Loamba (riv. Lodyé) ; Matoté 1 à 4. Les premiers rapports avec les Blancs eurent lieu au village Masaha avec IZOZO (fig. 3 et 4).

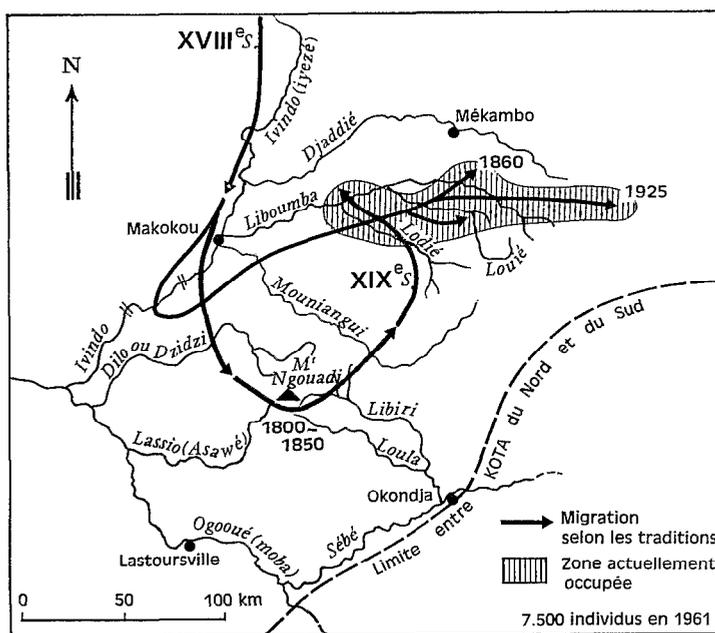


FIG. 3. — Migrations des Mahongwé.

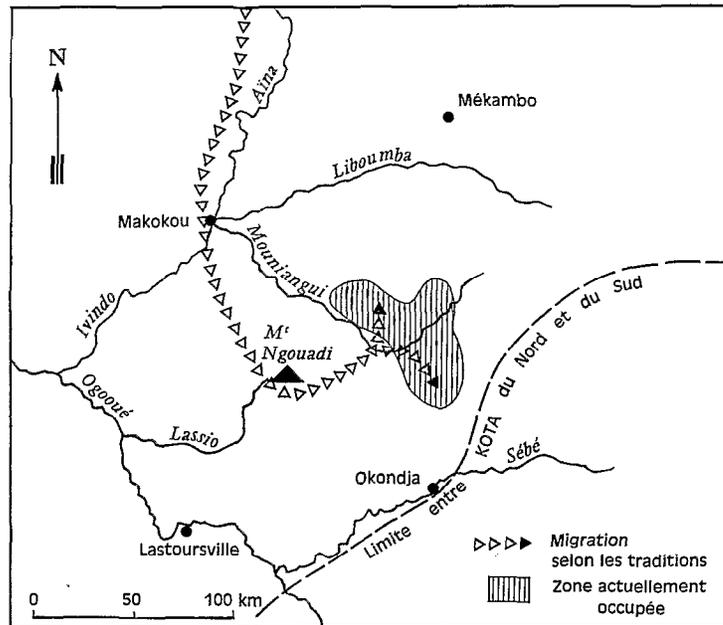


FIG. 4. — Migrations des Shamaye.

2.2.3. Les Bungom de Mékambo

Les Bungom sont étroitement liés à toutes les tribus kota. Ils portent chaque fois un nom différent mais ressortissent tous de la grande tribu des Bakélé qu'on trouve un peu partout au Gabon. Leurs migrations et leur histoire, comme souvent leurs coutumes et même leur dialecte, se confondent en général avec les déplacements de la tribu à laquelle ils sont associés. Ainsi les Bungom de Mékambo sont-ils solidaires à la fois des Bakota et des Mahongwé. Ils peuvent être d'ailleurs considérés comme faisant partie du grand groupe kota bien qu'ils aient été sur place au Gabon bien avant les Ba-Kota ; ces derniers les ont surtout assimilés sauf dans le bas Ogooué où les Bakélé ont gardé leur originalité particulière.

1. Village Bouyon-Paris (2,5 km de Mékambo, piste du Congo)

Les Bungom du village Bouyon sont originaires de la boucle de l'Ogooué. Ils font partie de la grande tribu des Bakélé qu'on retrouve à Libreville, Franceville, Lambaréné, Ndjolé, Mimongo, etc. Certains sont même allés au Congo. On les appelle aussi Mbahouins-na-Bungom, surtout vers Booué. Les premiers contacts avec les tribus kota eurent lieu avec les Bakota, puis ensuite les Mahongwé. Ils se marient volontiers avec tous les Ba-Kota quels qu'ils soient (du nord ou du sud).

Les anciens villages successivement fondés furent : Mwandangoy (entre la Liboumba et la Louayé, ils connaissaient déjà les Bakota et les Mahongwé, 1860-1880 ?) ; Zokungana (riv. Liboumba) ; Mbodyé (riv. Liboumba, village où est né l'informateur âgé d'à peu près 75/80 ans, soit vers 1885 ?) ; après la traversée de la Liboumba vers le nord : village Taté (riv. Liboumba) où ils auraient vu BRAZZA ; Bemba (riv. Liboumba) ; Pumpamélouka (riv. Liboumba où ils ont vu le premier blanc commerçant) ;

descente progressive de la Liboumba, villages Damdam, Membey, Eluma-1, puis quatre autres Eluma plus près de la Loué; enfin Bouyon, près du poste de Mékambo, résidence du chef de canton.

La guerre connue ailleurs sous le nom de « Pupu » est appelée en bungom « guerre de Membenga ». Cela se passait sur l'Ivindo. Les chefs de guerre connus étaient IMBOMBA, ZOBO, MAYAZA et ZÈ. Les Bakwélé et les Pahouins poussés par les « Bélé-Bélé » ou Haoussa du Cameroun et du Tchad se sont battus dans la vallée de l'Ivindo, surtout entre le Djouah et la Djaddié. Les guerres à l'intérieur du groupe kota ont eu lieu à propos de femmes, cela ne durait jamais très longtemps.

Le premier blanc commerçant se surnommait NGONGOSANZA. Les militaires sont venus ensuite après qu'il y ait eu quelques pillages de boutiques de traite, c'était avant la guerre de 1914. C'est en 1916-1917 que commença la campagne du caoutchouc qui occasionna des troubles dans tout le pays. Il y avait à cette époque six postes militaires : Makokou, Kemboma, Mvadhî, Mékambo et Madzingo. Les tirailleurs étaient surtout de l'A.O.F. (Sara, Banda, Sénégalais et Bambara) [Les souvenirs de ce vieux chef de canton sont particulièrement bien placés dans le temps, peut-être parce qu'il est un ancien combattant lui-même et qu'il a été lié de très près à l'administration locale].

2. Village Mbeza (11 km de Mékambo, piste du Congo)

Les Bungom ou Bakélé de Mbéza étaient autrefois au nord de la Djaddié et bien plus en amont. Encore auparavant ils étaient sur l'Ogooué d'où ils sont venus en remontant l'Ivindo puis la Djaddié. C'est sous la poussée des Bakwélé qu'ils ont redescendu la Djaddié et se sont réfugiés près de Mékambo.

Les anciens villages sont les suivants : Opètsé (riv. Mbyaya, près de la Djaddié); Ngombé (riv. Okungu); Okalwélwé (riv. Djaddié); Mbélamata (riv. Djaddié, en amont de Mékambo); Makwengwé (riv. Djaddié, contacts avec le premier blanc); Woso (riv. Lasalé); Pazienzoku (riv. Ilo); Matéa 1 et 2 (riv. Mulè et Lombé), retour vers Mékambo; Ayaza-épépé, 1 et 2 (riv. Djaddié et Mahendjédi); enfin Mbéza.

La guerre de Pupu a eu lieu avec les Bakwélé puis une autre petite guerre intérieure, la « guerre de Mbénu ». Les grands guerriers étaient : ILUNGWENGOY, MAYAZA (tué par les blancs), MASIBI, MAHÉZIMANGOY, ZIKWÈ. Les Bungom avaient des pygmées Bakola comme esclaves, ils faisaient la chasse en brousse. Le premier blanc venu au village a été appelé YANGA-YANGE qui est une déformation du mot mahongwé *nyanga-nyanga* signifiant « quelqu'un qui va vite, vite, vite... » (= les blancs sont toujours pressés).

[cf. les hypothèses d'AVELOT sur les migrations Ba-Kalé (in : *L'Anthropologie*, 24, 1913, pp. 200 à 240) : il semble que les déplacements aient été bien appréciés, seules les dates proposées sont vraiment sujettes à caution puisqu'en 1700 aucun explorateur ne les avait contactés et que la tradition orale ne remonte jamais précisément au-delà d'un siècle et demi.]

2.2.4. Les Shaké

A. LES SHAKÉ DE MAKOKOU

Les Shaké forment un groupe à part dans l'ensemble kota surtout du fait que les autres ne comprennent pas leur dialecte. Ils vivent assez repliés sur eux-mêmes, ayant plus de contacts avec les Makina ou Ossyéba qu'avec les Ba-Kota proprement dits. Les traditions d'origine sont bien conservées, peut-être parce que les Shaké ne sont entrés en contact avec les envahisseurs Faṅ et le colonisateur européen qu'assez tard. La tribu (du moins la grande majorité des clans shaké, certains établis sur l'Ogooué ayant vu les blancs dès leur arrivée) a vécu longtemps isolée dans la région de la Mouniangui avant d'être

contrainte à venir s'installer sur l'Ivindo et l'Ogooué où elle fut alors plus accessible. Cet isolement a renforcé leur particularisme linguistique qui s'oppose à la relative unité du groupe linguistique kota, les Mahongwé, Shamaye, Bakota, Bungom et même Obamba du nord étant pratiquement en contact constant durant le XIX^e siècle, et se comprenant à peu près.

1. *Village Ibenga* (29 km, route Makokou-Mékambo)

Il y a peu de villages shaké sur ce tronçon de route, principalement deux, Lambaréné et Ibenga. Les Shaké ont quitté autrefois la région de l'Iyézi, sur le haut Ivindo puis ont traversé ou suivi successivement la Djaddié, Lodyé, Liboumba, Léboyi et Mouniangui jusqu'à Makokou. Certains autres sont allés plus loin encore jusqu'au fleuve Mōba (Ogooué) vers Booué.

Les anciens villages fondés furent : Mboma (riv. Lodyé, époque du premier blanc venu dans la région, palabre à propos de marchandises volées — 1900 ? —); Ranèni (riv. Mounah, affl. Liboumba); Mandombo et Indombo (riv. Mounah); Mékosa et Mengomba (riv. Djyama); Dyasono (riv. Mulangwé); Oyabi (riv. Aboyi — Léboyi des cartes —); Manaka (riv. Mékutsi); Mayoko (riv. Mulangwé); sur l'Aboyi, d'aval en amont : Butapa, Ndambè, Ngonda, Métombè, Bambola; Ikoku (riv. Mulangwé); Ibenga (riv. Mouniangui); Lambaréné (riv. Mouniangui); Ibenga-I (riv. Abumbwé ou Liboumba); Ibenga actuel sur la route.

Les Shaké ont subi également la guerre de « Pupu » quand ils étaient sur le haut Ivindo. Ils mentionnent en outre la « guerre Mbènè » survenue entre les Shaké et les Bakota à propos de femmes enlevées de force. La seule tribu qui soit considérée comme alliée est celle des Makina (Ossyéba). Toutes les autres, Bakota y compris, sont ennemies.

2. *Village Oussa* (3 km de Lalara, route Libreville-Booué)

Les Shaké de Oussa sont originaires de la haute vallée de l'Assawé, de la région du mont Ngouadi entre Makokou et Lastoursville. A cette époque, les Shaké et les Bakota se connaissaient déjà. La migration a suivi le trajet Lassio-Lodyé-Mouniangui-Djidji-Ogooué-Okano, du moins dans sa deuxième phase, la première ayant été constituée par la descente de l'Ivindo.

Les anciens villages sont : Pumba (riv. Lodyé); Zokwaluza (riv. Mouniangui); Zazo (riv. Djidji); ngangwé-na-mwana (riv. Mongobè — Ogooué —); Oussa (riv. Okano).

Les guerres étaient fréquentes : « guerre de Domba » (entre deux frères), « guerre de Kunda-hondo » (= « la pâte de manioc », querelle à propos d'un plat léché par un chien), « guerre de Méyoko » (histoire de femmes), « guerres d'Ihambwa » et « guerre de Kiba » (histoires de femmes). La guerre de Pupu serait plutôt une guerre des Bakota. Les guerriers célèbres furent : TSIBA, BÉNANGOY, ÉBUWA, MÉKUMBA et ANANGAPEÏ. Les tribus ennemies : les Mbàn (Faṅ) et les Mésongwé (Mahongwé). Aucune n'est véritablement alliée, les Bakota et Ndambomo seuls sont admis comme interlocuteurs occasionnels.

B. LES SHAKÉ DE BOOUÉ

Les Shaké de Booué ont des traditions plus anciennes et détaillées ; c'est en réalité le dernier noyau shaké authentique avec encore quelques villages importants et bien vivants. Situés sur la route Booué-Libreville depuis 1945, ils étaient auparavant sur les bords de l'Ogooué, où ils avaient abouti après être partis de la haute vallée de la Djidji et de la moyenne Mouniangui.

1. *Village Laboka* (15 km de Lalara, route Libreville-Booué)

Les Shaké sont originaires de l'Ivindo. Ils se sont installés ensuite successivement sur la Mouniangui, la Djidji, la Lasso et l'Ogooué. Mon informateur, d'environ 55 ans, a un grand-père qui est né à Nkunéné (riv. Bézozi, affl. Muṅandji — Mouniangui des cartes —) ; son père est né à Ihukomwakangu (riv. Labangwé, affl. Mouniangui) et a vécu dans les villages : Métunga (riv. Djidji), Bungondo (riv. Mwangalamwabolo, affl. Djidji), Plaba (riv. Basanga-Basanga, affl. Djidji). L'informateur lui-même est né à Lengolabaṅa (riv. Ndubè, affl. Mouniangui — 1910/1915 —) puis a vécu à : Zaza (riv. Bangwasuké, affl. Djidji), Ibemba (même riv.), Masoku (riv. Toka, affl. Djidji), Ngombé (riv. Madiba-Pumu, affl. Ndubé, affl. Assawé, affl. Ogooué), Makékuma-ngandu (riv. Myandabwa), Laboka (route Libreville-Booué, emplacement actuel), vers 1945.

2. *Village Yèn* (24 km de Lalara, route Libreville-Booué)

Les gens de Yèn viennent de l'Ogooué. Auparavant ils étaient sur la Djidji et l'Ivindo. Les informateurs mentionnent le massif de Boka-Boka (près de Mékambo) comme une de leurs étapes.

Vers 1885, les Shaké de Yèn étaient à Mamombukwé (riv. Myandé, affl. Djidji). Ils descendent la Djidji sur la rive gauche : villages Ngonda, Kombo (1910), Mbénoké-Malabé (guerre de Pagès — 1917 —), Mélaki, Nyangwé-na-mwana (riv. Ogooué) puis Yèn, 1939. M. NZEWE Théodore, mon informateur, a été mis le premier en pays faṅ alors qu'il n'y avait alors aucun Bakota dans la région (1939). Le premier travail consista à réaliser des plantations vivrières (manioc, taro, bananes diverses). La route ne fut ouverte qu'en 1944. Le village actuel de Djidji était le poste militaire d'Eyaméyong. Djidji ne fut créé shaké qu'en 1952. Avant, les Shaké étaient le long de l'Ogooué, entre Lastoursville et Booué. Les derniers déplacements furent donc purement administratifs.

3. *Village Djandja* (sur l'Ogooué, près de Booué)

Les Shaké sont originaires de la Mouniangui, région appelée « pays Mangandé » (= « pays des collines »). Les différentes vallées traversées furent : Djaddié, Lolé (affl. Mouniangui), Léboyi (affl. Mouniangui), Ndubè et Kandé (affl. Mouniangui), lac Djalimunguémungué (marécage), lac Djalémumbé, Djidji, Laboka (affl. Djidji), Misambé, Djungwé, Mingomyé, Mingambyé, Mōba (Ogooué).

Les différents villages fondés furent : Ibamba (riv. Dolé), Sonwé (riv. Dolé), Bakèlè (riv. Ndjubyé), Bemba-Ozima (riv. Kandé), Lihumbwé (riv. Kandé), Mboku (riv. Mésambé), Bukogo (riv. Mwasambwépé), Ndama-bato (riv. Djidji), Ndjazé (riv. Mangomango), Ligo (riv. Mwasambwépé), Ndjimbé-ahéma (riv. Bisangwé), Kemboma (riv. ṅadawé), Usey (riv. Bisangwé), Zanzo (riv. Mingomyé), Mbozo (riv. Nyakwabalé), Bendaba (riv. Boséwé), Magendji (riv. Nyadjiké), Liyora (riv. Mingambyé), Indembwé (riv. Djidji), Mbéla-masasa (riv. Lélané), Djandja (riv. Ogooué).

La grande migration nord-sud est due aux guerres incessantes avec les Bakwélé, les Obamba de Sété, les Bakota de Mbandé (ceux de Makokou) et les Oshamaye. On se souvient aussi d'une guerre intestine entre clans shaké appelée « Mbèlé ». Les guerriers shaké les plus connus furent : YUSÈ, LUBWANGOYE, BUSANGOYE, DUBÈ, IBUNDÈ, NGAZANA. Seule la jonction récente (début du XX^e siècle) avec les Makina-Ossyéba qui se fit sous la pression et le contrôle des blancs, se déroula d'une manière pacifique. Le premier blanc aurait été un « capitaine » au début du siècle [capitaine FABIANI en 1908]. BRAZZA était connu seulement par ouï-dire, les Shaké de Djandja étant restés à cette époque assez loin de l'Ogooué.

4. *Village Lindzé* (3 km de Booué)

Origine : haute vallée de l'Ivindo, puis région du mont Ngouadi, haute Djidji et Ogooué. Anciens villages fondés : Samya (où est né le père de l'informateur, sources de la Djidji, 1900-1910), Zazo, Téman

(riv. Mangambyé), Dikambi (riv. Délané, affl. Djidji), Yukulisal (riv. Ndjélé, affl. Djidji), Mésaso (riv. Délané), Mbégué (riv. Délané), Bibakodya (riv. Nyongué), Bibakodya-2 (riv. Ogooué, sous la pression des blancs), Lindzé (riv. Ogooué).

Les anciens de Lindzé n'ont pas vu BRAZZA, mais seulement deux blancs, vers les années 1900-1910, qu'ils avaient surnommé KWAKURA et IBENGA (le méchant et le gros). Puis les militaires sont venus pour ramasser les fusils après qu'il y ait eu des pillages de boutiques de traite. C'est à cette époque qu'il y a eu la « révolte des Ossyéba », dans le bas Ivindo et sur l'Ogooué jusqu'à l'Ofoué, bientôt suivie d'une répression brutale [1906]. Le calme rétabli, les commerçants européens purent s'établir à Booué qui devint le pôle d'attraction de toute la région de l'Ivindo.

5. *Village Tsombial - Bas-Fond* (faubourg de Booué, sur l'Ogooué)

Les plus anciennes traditions de Tsombial font venir les Shaké des sources de la Djidji. Après avoir descendu cette rivière, ils s'installèrent sur les rives de l'Ogooué, mais en amont de l'embouchure de l'Ivindo. Il semble que ce groupe soit un des premiers à avoir atteint l'Ogooué.

Une précision intéressante de mon informateur est la liste des villages de l'embouchure de la Djidji (ou Dilo) à celle de l'Ivindo : Djidji (kota), Béhokya (kota), Makékumanganzi (shaké), Békwa (shaké), Mayabi (kota), Nyangwé-na-mwana (shaké), Lengondjogo (shaké), Mékawin (shaké), Mangomba 1 et 2 (shaké). En ce qui concerne ces Bakota, il s'agit des Bakota de Lastoursville, avant-garde de la grande migration vers le S-W. Les Shaké sont venus ensuite vers Booué, se séparant quand même nettement de ceux qu'ils considèrent ici comme leurs alliés, non comme leurs parents.

6. *Village Djidji* (48 km de Booué, vers Libreville ; résidence du Chef de canton shaké)

L'informateur principal, M. BAMOUASSI Etienne, est né en ± 1897. Autrefois les Shaké étaient sur le haut Ivindo ; ils durent en partir à la suite d'une guerre avec une tribu féroce, ayant de grands couteaux et mangeant les hommes. Ils partirent alors vers la région de Mékambo, puis ensuite vers l'Ogooué et Booué. A Mékambo, ils s'établirent sur les pentes du mont Mbengwé, puis ensuite plus au sud, près du mont Ngouadi. Ils connaissaient déjà les Bakota mais peu les autres (Mahongwé, Ndambomo).

Au mont Ngouadi, il y avait toutes les tribus kota qui furent ensuite dispersées à cause de la guerre « zibo » (une antilope) dans les conditions suivantes : un certain TSIBA, guerrier et chasseur ndambomo, vit une antilope zibo près d'un village des environs du mont Ngouadi où étaient rassemblés tous les clans kota ; il prévint aussitôt tout le monde et on se mit en chasse ; malheureusement ce fut un chasseur shaké qui tua l'animal ; de retour au village du chasseur, on procéda à la répartition de la viande, comme cela se fait traditionnellement ; TSIBA protesta qu'il voulait toute la viande parce que c'était lui qui l'avait débusquée et signalée aux autres ; les Shaké ne furent pas de cet avis et se mirent à discuter violemment ; finalement on en vint aux mains, ce fut une véritable bataille rangée ; depuis ce temps, pour éviter le retour de tels événements, chaque tribu s'éloigna des autres et chacune se délimita un territoire précis.

Les anciens villages fondés furent respectivement, depuis le séjour dans la région de Ngouadi : Ngungunéné ; Bokolo (riv. Djidji, 1895-1900) ; Djyazi ; Mbéla ; Kemboma (riv. Bakemgué, affl. Djidji, époque du premier blanc, puis de l'installation de la S.H.O. et des militaires [1908]) ; Bosey (riv. Laboka) ; Zaza (riv. Mèlom) ; Bundèkè (riv. Mingambyè) ; Nyangwé-na-mwana (riv. Ogooué) vers 1914. Ce village subsista très longtemps, sous le même nom en se déplaçant assez peu le long de l'Ogooué, vers Booué. Ce n'est qu'en 1952 que fut créé le Djidji actuel (riv. Fièn, affl. Nkè, affl. Ogooué, route de Libreville).

Les blancs établirent trois postes sur l'Ogooué pour maintenir l'ordre : Booué, Bikoala (embouchure de l'Ivindo) et Ndolo (près de la Djidji). Il y avait ensuite Lastoursville, plus en amont. Les guerriers célèbres de cette époque héroïque de résistance furent surtout KIBA (ndambomo) vers 1908-1910 et NGUMBURU

(ossyéba) qui tous les deux se distinguèrent contre les blancs. Les guerres anciennes portaient un nom, on se souvient de quelques-uns : Nkodando (Ndambomo contre Shaké), Dongo (Shaké contre Ndambomo), Esimangoye (Ndambomo contre Shaké) et de nouveau Esimangoye (Baduma contre Shaké) (1).

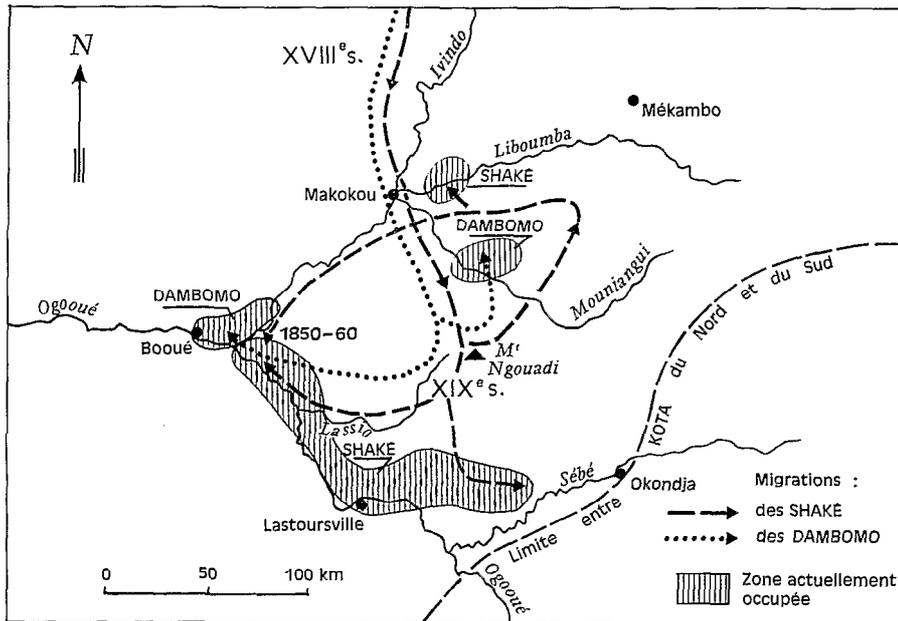


FIG. 5. — Migrations des Shaké et Ndambomo.

Toutes ces guerres eurent lieu après le premier passage de BRAZZA sur l'Ogooué, entre 1880 et 1910. Il n'y eut pas de guerre contre les Bakwélé ni les Pahouins. Ce sont les Okandé qui se battirent contre les Ossyéba ou Makina.

En résumé, les Shaké ont émigré en trois étapes : haut Ivindo-Mouniangui-mont Ngouadi ; mont Ngouadi-riv. Djidji-riv. Ogooué ; Ogooué-route de Libreville au-delà de Booué. Repoussés dès le départ par le contrecoup de l'avance Bakwélé et faq, ils ne se trouvèrent cependant jamais en contact avec eux et s'isolèrent en s'enfonçant dans l'arrière-pays de l'Ivindo. Il est symptomatique de constater que la séparation du mont Ngouadi se fit à l'instigation des Shaké qui voulurent fuir les palabres alors qu'ils avaient apparemment raison. On retrouve là leur esprit fier, quelque peu orgueilleux ; pour ne pas céder, ils se retirèrent plus loin pour éviter les rixes incessantes. Sur l'Ogooué, les Shaké seront pourtant plus agressifs à l'égard des blancs.

(1) Les noms des guerres anciennes sont toujours soit des noms de guerriers s'y étant illustrés, soit des noms d'objets, d'animaux ou de femme, prétexte de la bataille.

2.2.5. Les autres tribus apparentées : Ndambomo et Makina

A. LES NDAMBOMO DE BOOUÉ

Les Ndambomo forment une petite tribu liée à la fois aux Shaké et aux Shamaye. Ils sont peu nombreux mais comme les Mahongwé semblent être très conservateurs de leurs coutumes ancestrales. Leurs villages sont aujourd'hui répartis entre les environs de Booué et la route du canton Bouéni, près de Makokou.

1. *Village Laboka* (15 km de Booué, route de Libreville)

Les Ndambomo viennent de la vallée de l'Ivindo. Ils ont longtemps occupé la région est de Makokou, les rives de la Léboyi, affluent droit de la Mouniangui, où ils étaient entre 1850 et 1875 à peu près. Le plus ancien village connu est Matuhin (riv. Léboyi). Le père de l'informateur, celui-ci étant un vieillard de 80 ans, est né à Mbéza (riv. Léboyi), vers 1875-1880. Le passage de BRAZZA est ensuite attesté. L'informateur lui-même est né à Bongonda (riv. Mouniangui) vers \pm 1890, au moment du passage d'IZOZO qui pour lui est une autre personne que le grand BRAZZA. Les villages postérieurement fondés furent : Ibemba (riv. Laboka, affl. Djidji) ; Malaba (riv. Bangwasuku) ; Ehazo-Ambéla (riv. Basoku, affl. Djidji, guerre de Pagès, 1917) ; Mangomba (riv. Labangwé, affl. Djidji) ; Ngombé (riv. Mangumapumu, affl. Langwé, affl. Assawé) ; Laboka (créé vers 1945). Le surnom IZOZO signifie « feuille qui fait du bruit, donc qui fait peur » ; il s'agit peut-être de J. de BRAZZA ou de P. CRAMPÉL.

2. *Village Matoala* (37 km de Lalara, route Booué-Libreville)

Autrefois les Ndambomo étaient seuls bien qu'ils connussent déjà les Bakota. Il semble que leur première migration qui les conduisit du haut Ivindo à la Léboyi soit contemporaine des premiers déplacements des Mahongwé et des Shamaye. Après être restés assez longtemps sur la Léboyi, les Ndambomo descendirent la rive droite de la Mouniangui pour rejoindre ensuite la Djidji et l'Ogooué. Ce n'est que récemment que les autorités administratives les firent aller jusqu'à l'Okano (1945).

Le plus ancien village connu est Ilaba (riv. Léboyi) où est né le grand-père de l'informateur (période 1850-1860). Vers 1880, village Ihokomwakangwé (riv. Léboyi) ; vers 1910, Madziba (riv. Mouniangui) ; puis successivement : Nkokwé (riv. Madjiba, affl. Mouniangui), Zingazinga (riv. Bangwasuké, affl. Mouniangui), Mbemba (riv. Mouniangui), Malala (riv. Akoma, affl. Mouniangui), Ilendji (riv. Bangwasuké, affl. Mouniangui, période de la guerre de Pagès, 1917), Ngolo (riv. Lakona, affl. Mouniangui), Babwézi (riv. Mahumu, affl. Mouniangui), Mambodyè (riv. Lakona, affl. Mouniangui, période d'intense famine, 1920-1925) ; Kombéla (riv. Djidji), Nyamélodí (riv. Langwé, affl. Ogooué, les Ndambomo se joignent aux Bakota et Shaké), Bansjyakomba (riv. Nyando, affl. Ogooué), Mbondo (riv. Bézabéléba, affl. Okano), Matoala actuel.

3. *Village Masoku* (6 km de Booué, route de Libreville)

Les Ndambomo n'ont pas connu la guerre de Pupu avec les Mézambé (Bakwélé) ; ils n'ont rencontré ni les Faŋ ni les Boshéba (Ossyéba) avant d'arriver à Booué. On se demande donc ce qui les a fait partir du haut Ivindo, peut-être seulement le souci de trouver de nouveaux terrains de chasse plus au sud. Comme les autres, les gens de Masoku ont résidé autrefois sur la Léboyi, puis la Djidji et l'Ogooué. Arrivés là, ils sont repartis vers le nord, sur la Mvoung, puis revenus récemment sur la Milè, un petit affluent de l'Ogooué.

Vers 1900, le clan Sakwata était installé à Buzè (riv. Mulangu, affl. Mouniangui). Les villages suivants furent : Masiya (riv. Mouniangui), Yabéna (basse Djidji), Mina, Kèkèlè, Masasa, Kèkèlè-2, Kamudindana puis sept autres Kèkèlè successifs en descendant la Djidji jusqu'à l'Ogooué.

Deux guerriers sont restés dans la mémoire : BIAJ, un chef makina qui obligea les Ndambomo à effectuer leur déplacement sur la Mvounge ; TSIBA, un de leurs plus vaillants guerriers qui s'illustra contre un traitant blanc de la S.H.O. surnommé LONGWÉZI (= celui qui ne dort jamais). Les Ndambomo sont surtout en bonne intelligence avec les Shaké, les Bakota, Mahongwé et Shamaye étant simplement des parents.

4. Village Ntous (4 km de Booué, route de Libreville)

Le clan Bozi s'est beaucoup déplacé depuis la fin du XIX^e siècle, époque à laquelle il résidait sur la Louayé, près de la Liboumba. Le père de l'informateur, mort vieux en 1943, serait né vers 1860-1870 au village Nkukunèn (riv. Louayé). C'est également dans ce village qu'on entendit parler de Savorgnan de BRAZZA (1875-1880). Les villages fondés ensuite furent : Yéla (1) (riv. Lodyé) ; Imbamba (riv. Lolé, à l'extrémité actuelle de la route du canton Bouéni) ; Mélondo (riv. Lodyé) ; Kaolamakango (riv. Lébaye) ; Mbanga (riv. Lébaye) époque d'Izozo ; Mangombé (riv. Ndubè) ; Mbonétsème (riv. Lébaye) ; Mélondo (riv. Ndubè, affl. Lolé, affl. Mouniangui) ; Mangombé (riv. Ndubè) ; Ndolo (riv. Mouniangui) ; Zaza (riv. Mouniangui en descendant) ; Muzey et Ihindo, Eléla (riv. Myanga, affl. Mouniangui) ; Ngométumba (riv. Madiba, affl. Mouniangui) ; Ekumwazoku (riv. Madiba) ; Itézi-na-Zondo (riv. Madiba) ; Zaza-djya-adjya-bambu (riv. Djidji, à mi-vallée) ; Makubu (riv. Mékaméka, affl. Djidji) ; Masoku (riv. Marambi) ; Mpoma (riv. Léku, affl. Djidji) ; Kambamésoumi (riv. Bésengwé, affl. Djidji) ; Kokay (riv. Nyalésoku, affl. Djidji) ; Ntous (même riv.) ; Ikoku (riv. Djingo, époque du blanc surnommé KWAKUL — vers 1905/1910 — ; les Ndambomo avaient encore des figures de reliquaire à cette époque) ; Bwakésé (riv. Djingo, affl. Djidji) ; Isoko (riv. Djingo) ; Bumbala (riv. Djingo) ; Emina (riv. Djidji) ; Mbéla (riv. Djidji) ; Bakongulu (Ogooué) ; Ntous (riv. Mazihu, affl. Ogooué, 1940) ; Ntous actuel (se prononce plutôt « ndwa »).

B. LES MAKINA (OSSYÉBA) DE BOOUÉ

Il y a lieu de parler ici des Makina (encore appelés Ossyéba ou Bichiwa) puisque à Booué, ils sont étroitement liés aux Shaké des bords de l'Ogooué, au contraire des Fañ Makina ou Nzaman de Makokou qui vivent entièrement séparés des Bakota.

(1) Signification littérale des noms de villages en dialecte ndambomo :

Nkukunèn = grand diable ; Yéla = méchanceté ; Imbamba = nous sommes fatigués ; Mélondo = arbre au bois amer ; Kaola makongo = les manches de sagaies sont maigres ; Mbanga = le ravin ; Mangombé = un endroit touffus ; Mbonétsémé = le candidat à la circoncision appuyé contre l'arbre rituel ; Ndolo = exprès ; Zaza = arbre épineux ; Muzey = le sable ; Ihindo = l'Ivindo ; Eléla = espoir ; Ngométumba = la fin du pays (limites du territoire) ; Ekumwazoku = le vieux village de l'éléphant ; Itézi-na-zondo = l'enclume et le marteau ; Zaza-djya-adjya-bambu = le gorille mange les fruits de l'arbre épineux zaza ; Makubu = plante aquatique ; Masoku = espèce d'arbre ; Mpoma = endroit déjà débroussé par d'autres et où vous vous installez sans autorisation ; Kambamésoumi = les derniers membres vivants d'un clan ; Kokay = endroit où on doit couper beaucoup de feuilles ; Ndwa = mangue sauvage ; Ikoku = la pierre ; Bwakésé = le chien errant ; Isoko = la chute d'eau (cascade) ; Bumbala = arbre dont le fruit éclate ; Emina = avaler ; Mbéla = l'aigle ; Bakongulu = les collines.

Chaque nom de village est une remarque faite au moment de la fondation, sur l'emplacement lui-même (touffus, débroussé, pays de collines, fond de vallée, ravin, cascade, etc.), sur les plantes trouvées là (différentes espèces d'arbres, d'herbes, de fruits, etc.), sur les dispositions psychologiques des gens (fatigués, refusant d'aller plus loin, pleins d'espoir), ou sur les circonstances du choix du lieu (gorille surpris, chien errant, emplacement rituel de circoncision, etc.).

Les Makina sont les descendants directs des redoutables Ossyéba qui s'illustrèrent particulièrement à la fin du XIX^e siècle entre les Portes de l'Okanda et Lastoursville (d'abord appelé Madiville) contre toutes les missions d'exploration, au point qu'on les a cru longtemps beaucoup plus nombreux qu'ils n'étaient en réalité. Ce sont avant tout des guerriers offensifs qui ont cherché querelle à tous leurs voisins (pour se procurer des prisonniers qu'ils vendaient comme esclaves) avant d'être pratiquement pacifiés après la répression de la « révolte des Ossyéba » en 1906. Actuellement il ne reste que très peu de vrais Makina, c'est-à-dire de descendants de ces Ossyéba de Booué, les autres et en particulier ceux de la Mvoung et de Makokou se sont mélangés avec les Fañ Nzaman.

1. *Village Lindzé* (3 km de Booué)

Les Bichiwa viennent de la rive droite du haut Ivindo. Ils sont partis de ces régions à la suite des guerres incessantes qu'ils devaient mener contre les Fañ [Nzaman et Betsi] et les Bakwélé encore que se soient eux qui l'emportassent constamment [version des Makina qui sont rarement modestes]. Ils descendirent alors l'Ivindo en avant des autres (Fañ, Bakota, Mahongwé, Shaké) et trouvèrent un pays vide d'hommes. Ils furent les premiers sur la Djidji et occupèrent ensuite la boucle de l'Ogooué où ils eurent des contacts avec les blancs du côté de Lopé puis à Booué. Ils se heurtèrent avec les Okandé, les gens du fleuve, qui auraient bien voulu garder le contrôle du passage des rapides du moyen Ogooué. Les Bichiwa firent écran et empêchèrent les tribus kota d'atteindre l'Ogooué, cela jusqu'au début du XX^e siècle. C'étaient surtout de terribles chasseurs d'esclaves qui faisaient des razzias régulières dans l'arrière pays kota pour fournir les trafiquants négriers du bas Ogooué. On comprend que les idées pacificatrices de BRAZZA n'aient pas pu leur convenir d'emblée et qu'ils restèrent longtemps les plus turbulents de l'Ivindo. Après 1906, impressionnés par le déploiement de forces de la répression du groupe de Mikongo sur l'Ofooué, ils se tinrent tranquilles, se fondant peu à peu avec les Nzaman, leurs parents les plus proches, tandis qu'un certain nombre d'irréductibles revenaient sur l'Ogooué pour s'allier aux Shaké tout en gardant une forte individualité. Ils durent cependant abandonner leur principale activité traditionnelle, la guerre, qui était devenue, à la fin du XIX^e siècle, une véritable chasse à l'homme, prélude indispensable à leur commerce d'esclaves.

Les rivières et villages qui jalonnent la migration sont les suivants : Lumbazoé (riv. Djidji, vers 1870 ?) ; Mébamingal (riv. Djidji en descendant) ; Tefélé (riv. Lélani) ; Mèdag (riv. Mélambi, premier passage de BRAZZA) ; Sanguigakware (riv. Bazwangué, affl. Ogooué) ; Madumya (riv. Bipwale, affl. Ogooué, vers 1905, guerre avec les blancs) ; Mabilaboa (riv. Myatumbé, affl. Ogooué) ; Mégyo 1 et 2 (riv. Mansom, affl. Ogooué) ; Nyangyé (riv. Makuyi, affl. Ogooué) ; Balèm 1 et 2 (riv. Ogooué — autre nom de Lindzé —).

Les quelques Ndambomo résidant avec les Bichiwa viennent de la Léboyi et de la Mouniangui. Plus tard ils s'installèrent avec les autres Ba-Kota au mont Ngouadi puis après la séparation descendirent la Djidji ou Dilo jusqu'au fleuve Ogooué où ils rencontrèrent les Ossyéba.

2. *Village Tsombial* (faubourg de Booué)

Parti du haut Ivindo comme les autres, le clan Binbuma a descendu la vallée par la rive droite en se rapprochant de la Mvoung qu'il traversa à la hauteur du poste actuel d'Ovan pour obliquer vers l'ouest et arriver dans les environs de Booué. La forêt était vide d'hommes, seuls les Okandé puis les Bakélé plus bas occupaient le fleuve Ogooué. Il devait y avoir également des Pygmées Bakola qui ne sont jamais mentionnés parce que rejetés de la communauté des « hommes ». Les Bichiwa étaient en tête de la migration vers le sud, les autres suivaient (Fañ Nzaman par la Mvoung, Bakota et apparentés par la rive gauche de l'Ivindo). Ils contrôlèrent la région longtemps en essaimant des villages dans les

basses vallées de la Djidji et de la Mvoug, bloquant le passage et surtout l'accès au fleuve jusqu'à ce que BRAZZA intervienne. La décadence complète des Ossyéba et leur disparition en tant que tribu organisée date des années 1906-1912.

Ce ne sont pas eux les véritables auteurs des figures d'ancêtres décorés de fils de cuivre (les « naja ») bien qu'on leur en ait attribué longtemps la paternité. Il semble probable qu'ils en aient seulement vendu quelques spécimens volés à des gens de l'intérieur au cours des razzias dont ils étaient coutumiers. Ils n'ont pas précisé évidemment d'où ils tenaient ces objets, d'autant que les acquéreurs n'étaient pas trop curieux à ce sujet (les premiers blancs à avoir acheté ces sculptures furent le Docteur Oscar LENZ et le mécanicien J. MICHAUD — 1876 et 1881 —). On sait maintenant, grâce à certaines observations de BRAZZA (cf. deuxième partie, 1-2) que les Ossyéba ou Bichiwa avaient un style particulier, intermédiaire entre les figures faŋ, tsogho et kota, qui ne peut être confondu avec les figures « naja » des Mahongwé de l'est. Beaucoup de lignages n'avaient même pas de figure sculptée, le reliquaire étant simplement coiffé d'une touffe de plumes.

Clan Sanguiyé

Le clan Sanguiyé est venu de l'Ivindo jusqu'à l'Ogooué par la Djidji (Dzili) où il se heurta à la fois aux Bakota et aux Shaké. Il retrouva ses compatriotes sur la basse Djidji et s'installa de l'autre côté de l'Ogooué avant de revenir près du poste de Booué. La grande activité des Bichiwa (appelés Oshéba par les Shaké) était la chasse aux esclaves. Les délinquants de la tribu (surtout les adultères, délit très fréquent parce que moralement peu gênant) étaient vendus comme les étrangers. Pour se procurer des hommes, les Bichiwa avaient plusieurs moyens : les acheter à leurs voisins (contre des neptunes ou colliers de cuivre, du petit bétail, du sel, etc.) ou les capturer à la guerre. Ils s'attaquaient surtout aux Shaké, Ndambomo et Bakota, les autres tribus étant trop éloignées (Obamba) ou trop belliqueuses (Okandé). Les prisonniers étaient alors vendus aux trafiquants Okandé de la région de Lopé qui les convoyaient jusqu'aux lacs du bas Ogooué où ils étaient pris en charge par les tribus de la côte qui se réservaient le monopole du commerce avec les négriers blancs.

2.2.6. Les Obamba du Haut-Ogooué

Il existe plusieurs noms pour les désigner suivant les époques et les régions. BRAZZA les nomme *Oumbété* (pl. Ambété). Aujourd'hui l'administration emploie le terme *Obamba* (pl. Bambamba) comme nom générique de toutes les populations kota du Haut-Ogooué. C'est cette appellation qui est la plus courante dans la région. Pourtant le véritable nom des Obamba est *Mbama* (pl. Ambama). Au Congo, où il y a beaucoup d'Obamba, cette tribu est désignée sous les noms de *Mbėti* ou *Mbété*, *Ambété* ou *Ambédé*, *Ambéré* ou *Ambiri*. Tous les informateurs soulignent cette abondance de noms différents qui ne désignent en réalité qu'un seul et même peuple.

Mgr ADAM distingue plusieurs « clans » (qui sont plutôt des « sous-tribus ») dans l'ensemble mbété : les principaux sont les clans Engutu, Ampini, Andjinigi et Asingami (1).

(1) Le même problème se pose pour les Faŋ du Woleu-Ntem divisés en méyɔŋ (sing. ayɔŋ). Les méyɔŋ sont, suivant le contexte : l'ensemble tribal, la tribu stricto-sensu (ex. Ntumu ou Nzaman) et le clan proprement dit (ex. Esokè).

Chez les Bakota de l'Ivindo, la « tribu » au sens large se dit *ilongo*, le « clan » *ikaka*.

Chez les Obamba du Haut-Ogooué, il n'y a pas de terme général pour tribu, le mot *-kaa* (pl. makaa) désignant suivant le contexte tel ou tel type de groupement social, de l'ethnie toute entière au groupement particulier.

Cf. Mgr. ADAM, « *Dialectes du Gabon — La famille des langues téké* », 1954, pp. 42-43.

Les Ngutu, métissés de Kota (Shamaye ?), sont venus de la région du plateau de Ngoutou, près de la Mouniangui. Les Ampini et les Asingami sont plus proches des Batéké. Les Embiri se trouvent sur la rive droite de la Sébé. Enfin certains Mbété s'appellent Andjinigi. Mgr ADAM rapporte que les Mbété se disent originaires de la région d'Abolo vers Etoumbi au Congo et qu'ils se sont déplacés sous la pression des Mbochi, peu avant l'arrivée des Français [vers 1850 à peu près]. En arrivant vers Okondja sur la moyenne Sébé, ils ont donné aux deux grandes rivières de la région le nom des rivières de leur pays d'origine : Lékoni et Lékori pour Lékona et Lékoli à Kellé.

Les Mbété, au cours de leur migration se seraient divisés en trois : les Ampini (clans Oyon, Omoy, Okuba, Eyuba) qui sont venus vers Okondja ; les Asingami plus à l'est, vers Oyabi ; enfin les Ngutu à l'ouest. Les premiers chassèrent les Mindumu devant eux et avancèrent jusqu'aux rives du fleuve Niari, très au sud. Le groupe de l'est est resté dans la région de la Sébé tandis que le groupe de l'ouest faisait un détour jusqu'à la confluence Ogooué-Sébé pour revenir ensuite vers Franceville.

Je n'ai pas moi-même retrouvé cette distinction en trois courants. L'enquête menée dans sept villages obamba de la région d'Okondja — Otala, Lékila, Osinga, Ayandja, Longa, Abolo et Engoumou — révèle deux courants de migration : d'une part les *Obamba de Ngwali*, d'autre part les *Obamba de Sété* (1).

Les premiers viendraient suivant une direction W-S-W, tandis que les seconds auraient suivi un itinéraire franchement S-W en descendant la Sébé. Nous allons reprendre le détail de ces déplacements village par village, le tracé synthétique de la migration étant indiqué sur le croquis cartographique (fig. 6).

A. LES OBAMBA DE SÈRÉ

1. *Village Otala* (entre Akiéni et Okondja, rivière Lékori)

Clan Ngoma

Les Obamba du clan Ngoma (Obamba de Séré) (2) sont venus au cours de ces cent dernières années de la région est d'Okondja, d'une zone située entre la Lékila et les sources de la Lékori. C'était au temps du chef OKARI NGOMPOLO.

Le plus ancien village connu est Aduoyi, sur la rivière Ledjébé (c'est-à-dire non loin de l'emplacement actuel d'Otala) où est mort le chef OKARI.

Le chef LENKULU lui succéda puis déplaça le village qui prit le nom de Nvugu-Esimbala (entre les rivières Lékoni et Lédjébé) (3).

Le chef OKUMA succéda ensuite à son oncle maternel (4). Les villages suivants sont : Ekumu (riv.

(1) Le nom de « Ngwali » désigne la montagne où la Lassio et la Lébiri prennent leur source. On l'appelle aussi « Ngouadi » chez les Bakota. Cela laisse supposer qu'un courant de migration obamba s'est approché assez de cette région pour en avoir pris le nom bien que le détail des déplacements dans cette zone ne soit plus connu aujourd'hui.

Les Obamba de Sété sont aussi connus sous le nom d'Obamba de *Séré* par suite d'un changement phonétique assez courant.

(2) A Otala les informateurs déclarent qu'ils sont *apparentés* aux Obamba de Séré (ceux de la Sébé et du Congo) et simplement *alliés* à ceux de Ngwali.

(3) La signification littérale des noms de village est la suivante :

Aduoyi = les insectes ; Ntségakélé = la « plaine » aux cailloux ; Ešié = fruit du genre des atangha ; Apigi = sorte de bambou ; Ongali = arbre fruitier ; Ntségé-akama = la « plaine » où l'on trouve l'arbre akama ; Okuma = arbre fournissant une sorte de coton ; Nstégé-adjanga = la « plaine » des lacs. On voit que les Obamba affectionnent particulièrement les « plaines » qui sont de vastes clairières herbeuses entourées de forêt dense, généralement non loin de la limite forêt-savane.

(4) La transmission du pouvoir des chefs de clan ou de lignage se fait d'oncle maternel à neveu utérin comme c'est l'habitude en milieu matrilineaire.

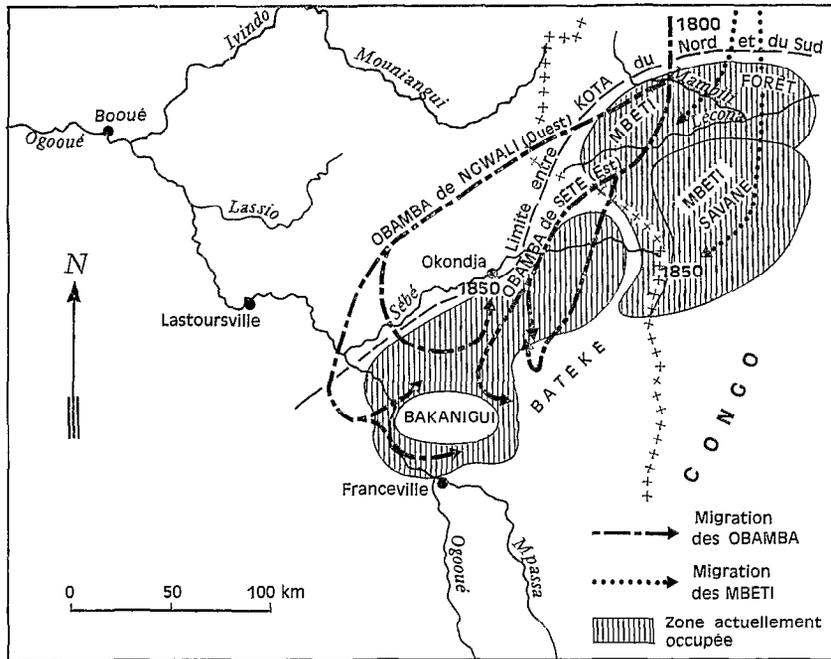


FIG. 6. — Migrations des Obamba ou Mbéti.

Lebba, affl. Lékori) à l'époque du premier voyage de BRAZZA en pays mbété, c'est-à-dire en 1878 (1) ; Ntségakélé (vers la chute Mvénévé — peut-être la chute Angouma sur la rivière Lékoné, non loin d'Andjogo —) ; Esié où est mort OKUMA auquel succéda NJOGO-NA-NDIBI (= « l'éléphant au grelot ») ; Apigi (riv. Lélé, affl. Lédjébé, entre 1890 et 1900) ; Otogo et Ongali en remontant la Lélé vers sa source ; Ntségé-akama dans la plaine Akama (riv. Lédjébé, vers 1914) ; Okasa (riv. Lebba, affl. Lékoré) où est mort le chef NJOGO auquel succéda OLURI ; Ntsu-latsama (riv. Okaka) ; Enduma (riv. Yali, affl. Lédjébé, époque du Chef de Subdivision BASCOUL [1924]) ; Okuma (riv. Lédjébé) et Ntségé-adjanga (riv. Andjaba [= l'eau rouge]) où est mort le chef OLURI auquel succéda LENKULU. Après la guerre de 1945 le village est encore légèrement déplacé puis finalement regroupé récemment avec les autres clans Otala et Otogo.

Clan otala

Le groupe se divise en deux sous-clans : Otala et Obala. Il vient de la région de Kellé (7 jours de marche), près de la rivière Lékona et de la plaine Onkuma d'où il est parti sous la pression des Mbochi. Les souvenirs les plus anciens en ce qui concerne l'emplacement des vieux villages remontent aux années 1850-1860, époque à laquelle les Obamba étaient sur la moyenne Sébé. Le village s'est toujours appelé Otala. Il était situé, successivement, au km 18 de l'actuelle piste Okondja-Franceville, puis au km 22,

(1) Tous les Obamba interviewés mentionnent le passage de BRAZZA mais reconnaissent que leurs ancêtres ne l'ont pas réellement vu. Ils en ont seulement entendu parler à cette époque. En effet, BRAZZA est allé plus à l'est, chez les Mbété de la Likona et de la Lébangou (1878). Toutefois la nouvelle de l'arrivée d'un homme blanc a envahi tout le Haut-Ogooué bien avant que le pays soit entièrement exploré.

au km 37 (1), puis sur la rivière Lélina, affluent de la Lékori ; puis sur la Lèdjébé et la Lékono, près de la chute Mvenvélé. C'était alors l'époque du premier voyage de BRAZZA (1878) (2).

Otala se trouva ensuite près de la Lèdjébé, dans la plaine Ongondja ; puis sur la rivière Lebba ; dans la plaine Ondimba (riv. Mbolo, affl. Lebba) ; de nouveau sur la Lebba près d'un arbre nommé Opini (vers 1910) ; puis sous un gros okoumé nommé Okango (riv. Mbolo, vers 1914) ; sous l'arbre Okasa (riv. Ampiemé, affl. Lékoni) emplacement où le clan est resté 9 ans après 1915. En 1924, sous l'administration de M. BASCOUL, Otala est sur la Lebba dans un lieu-dit nommé Léwalenzogo (= « l'endroit où naissent les éléphants ») (3).

C'est là que mourut le chef ALIŊI. L'informateur né vers 1910 avait alors une quinzaine d'années : le vieux patriarche (4) aurait pu avoir, à sa mort, entre 80 et 90 ans, ce qui le ferait naître vers 1840 pour être à l'âge d'homme vers 1860, époque à laquelle les Obamba étaient déjà sur la moyenne Sébé, presque à la fin de leur déplacement vers le Gabon.

A la mort d'ALIŊI, ses deux fils LUSU et ONTŠAGA se sont disputés et séparés, le premier fondant le village d'Obala (riv. Lebba) et le second le village d'Otala (riv. Lèdjébé) dans la plaine Okuma. ONTŠAGA étant mort, c'est OKWÈRÉ qui lui succéda à la tête du sous-clan Otala qui émigra alors vers la plaine Etšani pour finalement être regroupé avec les autres fractions du clan, les Otogo, Obala et Ngoma, en 1951. Le village s'est encore déplacé en 1966 pour venir à l'emplacement actuel (1968). Les traditions disent que les Obamba sont toujours restés dans la forêt ou les petites clairières herbeuses (*ntségé*) sans jamais tenter de s'établir dans la savane toute proche, domaine des Batéké.

2. Village Lékila (57 km au sud d'Okondja, riv. Lékori)

Clan Lébala

Les Obamba de Lékila viennent de la région d'Ambinda, au N-E de la Sébé, en allant vers Kellé, à environ cinq jours de marche, aux sources de la Lékila (affl. droit de la haute Sébé). La tradition indique aussi qu'avant d'occuper la région de Kellé, les Obamba seraient venus du N-N-W, des sources de l'Ivindo (5).

(1) C'est à cette époque qu'eut lieu une guerre avec les Obamba de la Sébé du village Okuba, près de Franceville. Le grand chef ALIŊI commandait le clan Otala. Ils massacrèrent les gens d'Okuba, alors que leurs voisins et alliés du village Lékila fuyaient en attendant que le danger soit passé.

(2) Les informateurs mentionnent aussi Emile GENTIL comme un des premiers blancs qu'ils auraient vu après BRAZZA.

(3) Cette appellation démontre bien qu'en forêt, les Ba-Kota ont utilisé les pistes d'éléphants soit comme route toute tracée soit même, comme ici, pour y construire des villages.

Cf. DESCHAMPS H. « *Traditions orales et Archives...* », 1962, p. 51.

(4) Le chef ALIŊI était bien sûr un des principaux dignitaires du culte des ancêtres (*mboy*) mais aussi, et c'est plus rare, un remarquable artiste, sculpteur des figurines de bois recouvertes de plaques de cuivre.

C'est certainement un des plus notables représentants de « l'école d'Otala », caractérisée par un sous-style très typique — visage en amande, allongé et traité en haut-relief par rapport au croissant de la coiffure.

(5) Ce n'est peut-être là qu'une déformation accidentelle de la tradition due au contact des Bakota et Shamaye qui, eux, viennent plus directement de l'Ivindo. D'ailleurs on ne sait rien de l'emplacement ancien des Obamba avant leur migration Kellé-Franceville : Vallées du Congo, de l'Oubangui ou simplement de la Sangha ? On peut supposer des contacts très anciens entre Ba-Kota du nord et du sud dans une région qui pourrait raisonnablement être la haute Sangha. Mais la tradition ne remonte pas jusque-là (d'où on peut supposer que cela se situerait avant le XVII^e siècle, la tradition historique remontant déjà jusqu'au XVIII^e).

Remarquons aussi que l'information vient du clan paternel du chef interrogé, clan qui dut être métissé de Bakota et Shamaye au moment de son arrivée au Gabon.

Le village du clan maternel de l'informateur se nommait Lébalé, du nom même du clan. Après avoir quitté la vallée de la Lékila, les Lébala arrivèrent sur la haute Sébé. Ils la traversèrent puis gravirent une montagne assez élevée (mont Andélé où la Sébé prend sa source ?). De là, ils ont gagné la Lékori (affl. Lékoni), puis la Luri (1), affluent gauche de la Sébé, en la remontant vers le sud. Presque tout le clan disparut avant même d'arriver sur la moyenne Lékori où réside actuellement l'informateur.

3. Village Ayandja (28 km à l'est d'Okondja, piste d'Ambinda)

Clan Otogo

Il y a deux sortes d'Obamba qui se différencient essentiellement par leur dialecte : les Obamba de Ngwali et ceux de Sété (ou Séré). A l'origine les Obamba étaient au Congo dans les vallées de la Likouala et de la Lékona, du côté de Kellé.

Le plus ancien village connu est Otogo, situé entre la haute Sébé et son affluent gauche, le Djoué, au pied des monts Andélé et Mbili (900 m environ), cela vers 1860 à peu près. Le village s'est ensuite appelé Ayandja quand le clan s'est installé sur le Djoué. Ensuite et successivement le village fut établi sur les rivières Lédumu (du temps de BRAZZA, 1878), Endjaba, puis dans la plaine Tségé-Empré ; puis Lévindjé, Ngésigi, Lékori, Lélougi, Lambugu, Lékala et enfin Okwélé, à l'emplacement actuel.

4. Village Osiga-2 (10 km à l'est d'Okondja, piste d'Ambinda)

Le village est divisé en trois clans principaux qui sont : Obolo, Okagi et Osinga (eux-mêmes divisés en sous-clans particuliers). Chacun de ces trois groupes a suivi un itinéraire différent avant de se joindre aux deux autres. Tous viennent de la région de Kellé sur la Likona. Ce sont des Obamba de Séré.

Clan Okagi

Les villages successivement fondés sont les suivants : Abolo (2) (riv. Lébori, affl. Sébé) ; Owungu (riv. Lékila, affl. Sébé) ; Nvugu-Endibi (riv. Sébé) ; Nvugu-Endi (riv. Ngakini) ; Nvugembélé (riv. Ngiémi, affl. Sébé) ; Djalésumbu (riv. Bibangoye, affl. Ngambaye, affl. Louri, affl. Sébé) ; c'est dans ce dernier village que les Okagi se sont joints aux Oboli.

(1) Luri : nom qui n'a pas été retrouvé sur les cartes de la région.

Je mentionne les noms de rivières qui m'ont été indiqués par les informateurs eux-mêmes, faisant à chaque fois que cela est possible, le rapprochement le plus plausible avec les noms rapportés sur les cartes les plus détaillées.

Les noms notés sur les cartes ne sont souvent que la traduction locale des termes « rivière » ou « étendue d'eau », mot qui a été pris pour le nom véritable du cours d'eau.

Ainsi la Dilo (transcription phonétique de l'expression « de l'eau » qui en sabir franco-gabonais devient « di lo ») se nomme en réalité Djidji ou Dzili ; la Lassio est aussi l'Assawé, etc. Certaines rivières traversant plusieurs tribus peuvent être appelées différemment suivant la personne à qui on le demande : l'Ogoué sera Mōba ou Mongobé pour un Shaké, Miwo pour un Fañ et Lébayi pour un Obamba.

(2) Les noms de ces villages ont chacun un sens très imagé. Le terme « nvugu » signifie « vieux village ». Voici la traduction littérale de ces noms :

Clan Okagi

Abolo = les dépouilles mortelles (village où il y a eu beaucoup de décès, épidémie) ; Nvugu-Endibi = (le village) aux grelots de chasse des chiens (village où il y avait beaucoup de chiens de chasse) ; Nvugu-Endi = (le village de la liane *endi*, caractérisation de l'environnement végétal du village) ; Nvugu-Embélé = (le village du) chef EMBELÉ ; Djalésumbu = le secret de la confrérie Lisimbu (village où cette association était très influente).

Clan Osinga

Nvuga-Mbunda = (village du) chef MBUNDA ; Nvugu-Mbili = (village de) l'arbre *mbili* ; Nvugé-Nkula = (village des) chimpanzés (gibier abondant) ; Nvugu-Léku = (village) des morts (à noter que c'est là que les Osinga se sont joints aux Oboli, certainement à cause de trop nombreux décès).

Clan Osinga

Successivement : villages Nvuga-Mbunda (riv. Enkasa, affl. Abojo, affl. Louri, affl. Sébé) ; Nvugo-Mbili (riv. Atoli, affl. Abojo) ; Nvugé-Nkula (riv. Kélé-Ampura) ; Nvugu-Léku (riv. Lélélé) où les Osinga se sont réunis avec les Oboli.

Clan Oboli

Successivement : villages Nvuga-Kélé (riv. Lévi, puis riv. Lèmvolé) ; Nvugu-Léku (riv. Lélélé, affl. Sébé) — jonction des Osinga avec les Oboli — ; Nvuga-Kélé (riv. Awali, époque où le premier commerçant blanc les a contactés — 1890/1900 —) ; Djalésumbu (riv. Bibangoye) — jonction des Okagi avec les Osinga/Oboli — ; Nvuga-Ba et Nvuge Ngambaye (riv. Ngambaye) ; Nvugé-Ntségé (riv. Lévi) ; Nvugé-Biri (riv. Okéri-Akélé, affl. Lévi) ; Nvugé-Nkula et Kélé-Ampura (riv. Kélé-Ampura, affl. Lévi) ; Nvugéli, km 12 sur la piste d'Ambinda ; enfin Osinga-2, à l'emplacement actuel, sur la même piste.

5. *Village Abolo* (28 km à l'est d'Okondja, piste d'Ambinda, tout près du village Ayandja)*Clans Ampini et Léboha*

Les Obamba du clan Ampini (1), installés vers Kélé au Congo, ont fuit les Mbochi qui les attaquaient, un peu avant les voyages de BRAZZA, entre 1850 et 1870.

Les villages successivement fondés sont les suivants : Nvogé-Ndjundu (riv. Sébé) ; Obunkali (riv. Sébé) — époque de BRAZZA, vers 1880 — ; Lamalama (riv. Lékila) ; Ngontsyé (riv. Antsini) ; Adjinanga (riv. Lékori) — début du XX^e siècle — ; Ankwono (riv. Lékila) ; Nvogwésuolo (riv. Lékoni) — ce qui représente depuis la Lékila un déplacement vers le sud de plus de 70 km à vol d'oiseau — ; Obala (riv. Lédjébé) à l'époque des premiers commerçants européens — 1900/1910 — ; Nvogo-Ndji (riv. Lédjébé) ; Nvogo-Lékoli (riv. Lékori) ; Avuma (riv. Louri) — déplacement vers le N-E, dans le sens inverse de la migration initiale — ; Wula (village « où toute la famille est décédée ») sur la riv. Louri ; enfin Abolo, à l'emplacement actuel sur la piste d'Ambinda.

B. OBAMBA DE NGWALI

1. *Village Longa-2* (45 km au nord d'Okondja, piste des Shamaye)*Clan Longa* (2)

Le clan Longa est originaire de la région de Kélé, près de la rivière Lékuna (Lékona). On les appelle Obamba ou Mbété. Ce sont des Obamba de Ngwali, certainement parents de ceux qu'on trouve sur la basse Sébé, au nord de Franceville, non loin de l'Ogooué. Leurs villages successifs sont les

Clan Oboli

Nvuga-Kélé = (village aux) rochers ; Nvugu-Léku = (village des) morts ; Djalésumbu = le secret de Lisimbu ; Nvugu-Embambaye = (le village) des revenants ; Nvugu-Ntségé = (village de) la plaine ; Nvugé-Biri = (village des) colatiers ; Nvugé-Nkula = (le village) des chimpanzés ; Kélé-Ampura = le rocher près de la rivière Ampura ; Nvugéli = (le village) aux guêpes ; [à noter également le nombre élevé des « villages des morts » qui signale la fréquence des épidémies dévastatrices (variolo, maladie du sommeil, malaria, etc.).]

(1) Mentionnés par Mgr. ADAM, *ibid*, 1954. Ampini signifierait : « les noirs » ou « ceux de la forêt ». Ils seraient de peau plus foncée que les autres Ba-Kota du sud et pourraient être rapprochés des Batéké.

En effet, dans leurs traditions, les Obamba Ampini disent qu'ils ont été « séparés des Batéké, ceux qui vivent sur les plateaux ». Les Ampini seraient restés dans la forêt tandis que les Batéké, leurs « alliés » (il était donc question de mariages entre eux) s'installaient dans les savanes du plateau.

(2) Le village compte aussi trois autres clans : Entsugu, Ndzima et Lengwo.

suivants : Obwo (riv. Djobolo) ; Owada (riv. Léban) ; Ahudjé (riv. Léban) ; Bondobondo (1) (riv. Akwa) ; Ayani, Sambo, Onga, Owombo (époque de la première piste d'Okondja), Ekuma, Abolo, Ombana, Otala (riv. Lémini), Okéméné (riv. Léban), Longa-2 (même rivière).

On constate une migration très courte, d'une soixantaine de kilomètres à peu près. On peut penser qu'il s'agit là soit d'une avant-garde du grand courant Obamba, avant-garde qui se serait installée dès qu'elle aurait trouvé un pays à l'abri des Mbochi et que les autres auraient dépassée pour aller coloniser des terrains plus méridionaux ; soit d'un déplacement tardif, bloqué là par les autres qui avaient déjà occupé les zones disponibles. Il est à noter que tous les Mbété ne sont pas partis de leur pays d'origine. Il en reste environ 25 000 entre Kellé et Ewo, tandis que les Mbochi sont, eux, installés vers Fort-Roussel. De toutes façons, le nombre des villages anciens mentionnés — 14 — correspond à ce que nous rapporte la tradition des clans du sud. Cela représente environ 80 à 100 ans de durée. Curieusement, les anciens villages mentionnés sont presque toujours ceux qui ont été fondés juste avant le premier passage de BRAZZA : cet événement semble être un repère historique très important dans la région, d'autant plus précieux qu'il permet de dater les événements immédiatement antérieurs ou postérieurs.

2. Village Engoumou (5 km d'Okondja, piste des Bakota)

Ce sont encore des Obamba de Ngwali. Les clans du village sont Mboma, Amboo, Mbongo, Lembabo, Añala, Djuono, Lépanga et Ekuwa. Les traditions les font venir de la zone du mont Ngouadi, montagne d'environ 1 000 m, dans la direction N-N-W, à une distance de 90 km à vol d'oiseau de leur emplacement actuel. Ils ne se souviennent pas de la région où ils étaient auparavant (haut Ivindo ou région de Kellé ?). La liste de leurs anciens villages est la suivante : Obanongo (riv. Mbomi, affl. Léyumi — Luomi des cartes —) ; Mondjendji (même rivière) ; Mbomo (Riv. Léyumi) ; Léfuta (riv. Sébé) ; Ebongotolo, Engoumou, Ekoka — en remontant la Sébé depuis l'Ogooué — ; Nyengélé, Mbondi, Akwaka, Kwabaté, Abwendji (riv. Lébaye (2)) ; Engoumou (riv. Enengu), emplacement actuel (3).

Les peuples ennemis des Obamba de Ngwali étaient les Bakota et les Shaké (prononcé « Satshyé ») ; les peuples alliés, les Oshamaye, les Bakota de la Mouniangui et les Mindassa. Le premier commerçant européen a été surnommé TONDA : il est venu à peu près au moment de la guerre de 1914. BRAZZA n'est jamais venu les visiter mais ils en ont bien sûr entendu parler.

En résumé on peut dire que les Obamba du Haut-Ogooué ont suivi deux directions de migration, à partir d'une même région d'origine, la zone de Kellé, où tous les clans que nous avons contactés semblent avoir été groupés au début du XIX^e siècle. De là les Obamba de Séré sont partis vers le S-W en passant par la haute Sébé et ses affluents tandis que les Obamba de Ngwali partaient dans une direction plutôt W-S-W pour laisser un certain nombre de petits groupes vers Franceville, en faisant un détour par la région du mont Ngouadi et la confluence Ogooué-Sébé. Les hypothèses sur les migrations antérieures

(1) Signification littérale de quelques noms de villages :

Bondobondo = piste d'un animal ; Owombo = la route ; Otala = lieu élevé d'où l'on voit loin ; Okéméné = le refus ou le doute.

(2) Les Obamba nomment l'Ogooué la « Lébayi » mais je ne pense pas qu'il s'agisse là de ce fleuve qui à ce moment de la migration se trouvait loin au S-W. C'est certainement une petite rivière portant simplement le nom du grand fleuve.

(3) Ces noms de village signifient littéralement :

Obanongo = la peau de panthère ; Mondjendji = la parole qui frappe (la « nouvelle ») ; Mbomo = le serpent boa ; Ekoka = un arbre ; Nyengélé = il tombe doucement ; Mbondi = mis pour *bwandé*, le chien de chasse ; Akwaka = celui qui tombe ; Kwébaté = il prend les autres (allusion à l'esclavage qui était florissant au XIX^e siècle, les tribus les plus fortes — dont les Obamba — faisant commerce des peuples les plus faibles).

ne peuvent être que très conjecturales car elles ne reposent sur aucun élément de tradition orale, du moins dans l'état actuel de la connaissance ethnographique des tribus de l'Afrique centrale. Seule la multiplication des études en profondeur pourra permettre de dépasser l'obstacle de la mémoire historique défaillante, en donnant la possibilité d'étudier le cheminement de certains éléments culturels privilégiés (dialectes, rituels, arts plastiques, système de parenté, etc.).

2.2.7. Les autres tribus du sud : Mindassa, Mindumu, Bawumbu

J'emprunte ici mes informations à E. ANDERSSON qui traite de cette question en détail dans son ouvrage fondamental « Contribution à l'Ethnographie des Kuta, I » (1953), n'ayant pas moi-même étendu l'enquête jusqu'à ces tribus qui débordent largement au Congo.

Traitant des migrations kuta en général, E. ANDERSSON pense qu'elles se sont faites en trois fois. Les Benga, branche cousine des Kuta, seraient venus avant tous les autres et auraient été arrêtés par

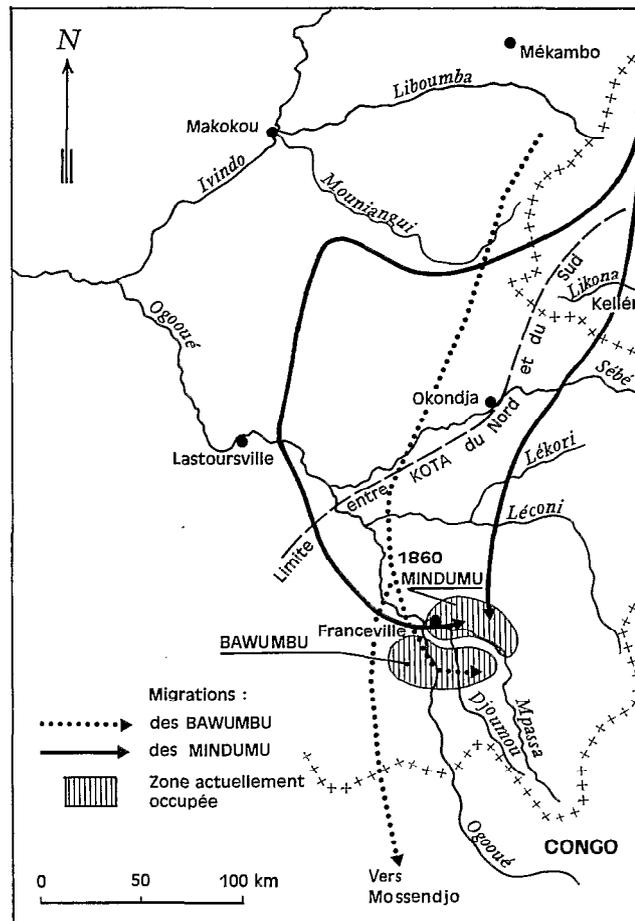


FIG. 7. — Migrations des Bawumbu et Mindumu.

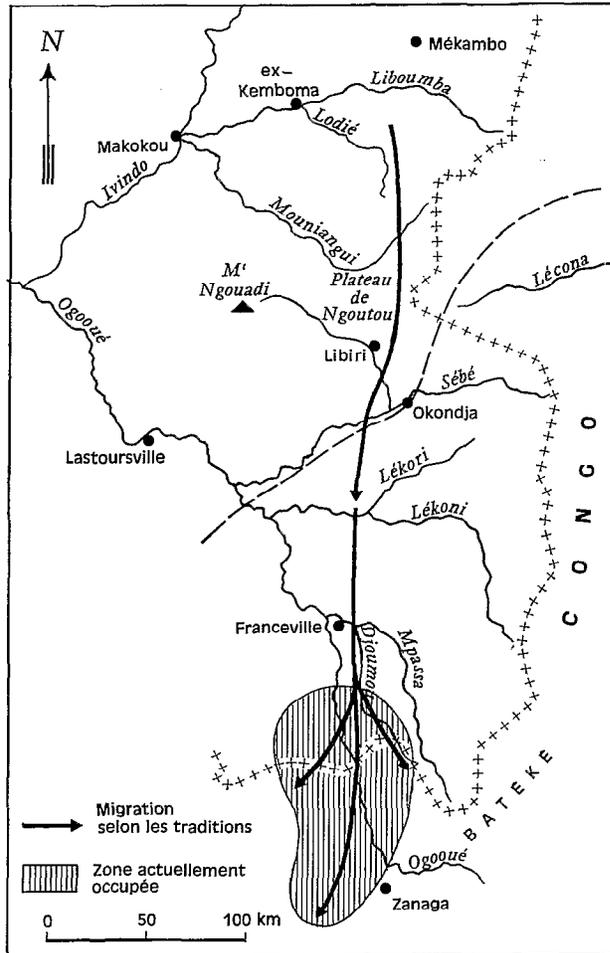


FIG. 8. — Migrations des Mindassa.

l'Atlantique du côté de la baie de Corisco, vers la fin du XVII^e siècle. A leur suite mais dans une direction N-S, du Cameroun méridional à l'Ogooué, seraient venus les Okota, Yalimbongo (clan kota ?), Chébo, Enenga : cela correspond à ce que m'ont dit tous les informateurs sur le déplacement initial vers la Mouniangui et la haute Djidji (mont Ngouadi), vers la fin du XVIII^e siècle. Enfin, après les autres, les Mindassa et Bawumbu d'une part, les Bambamba et Ambété d'autre part qui s'avancèrent jusqu'au Congo (régions de Zanaga et Mossendjo).

Reprenons ces données un peu plus en détail : les seuls éléments de tradition orale qu'ait recueilli E. ANDERSSON (du moins publié) sont les déclarations de ses deux principaux informateurs, l'un Obamba, l'autre Ndassa. Les Obamba de Sibiti habitaient autrefois le haut Ogooué du côté de Franceville ; les Mindassa sont venus de Lokoko, pays situé près de la rivière Labombé, une grande étendue d'eau loin au nord, dans la région des monts Selmé et Ngouadi (début du XIX^e siècle). D'autres tribus habitaient au même endroit : Ndassa, Mbamba, Songwa, Imwanda, Ndambomo, Ngomo, Ntumbili, Nzabi, Mbamwé, Wumbu, Ndumu, Osiba et Kandu (certains noms désignant plutôt des fractions de tribus ou des clans

importants). Selon une autre source d'information, les Ndassa viendraient de la région de Kemboma, ancien poste militaire situé sur la rivière Liboumba.

E. ANDERSSON pose alors le problème de l'identification géographique des noms mentionnés dans la tradition sans pouvoir le résoudre faute d'informations sur la région des Ba-Kota du nord (Labombé = ou ≠ Liboumba — région de Makokou et Mékambo — ou Labombé = Libombi — région de Franceville — ?; Lakokou = Makokou ?; localisation des monts Selmé et Ngouadi ?). Il est en effet très aléatoire d'identifier ainsi des noms inconnus si on ne peut pas procéder de proche en proche en se faisant préciser le tracé et la durée des déplacements. La seule certitude d'ANDERSSON est que les clans Obamba et Mindassa de la région de Sibiti et Zanaga, visités au cours de son enquête (1935), étaient il y a deux générations vers Franceville et antérieurement plus au nord ou au N-E.

Dans sa réflexion sur les origines et les migrations des Kuta, ANDERSSON conclut en avançant deux hypothèses, l'une sur l'emplacement ancien des Kuta, l'autre sur les raisons de cette migration. La grande importance sociale de la confrérie masculine de *Mungala* et son rituel initiatique où il est souvent question de l'eau (masque représentant un monstre plus ou moins aquatique — mi-tortue, mi-oiseau —; bain rituel préliminaire à l'enseignement; onction purificatrice, etc.) le poussent à rapprocher le nom de *Mungala* de celui de Mongala, une rivière affluente du Congo, située non loin de la Sangha. La confrérie aurait été fondée dans cette région où on retrouve encore aujourd'hui certains noms de clans contenant un radical *-kota*, rappelant peut-être une ancienne présence kota. Aucun élément de tradition orale ne vient encore étayer cette idée.

L'habitat d'origine des groupes kota serait les rives de la Sangha et de ses affluents Kadéï et Mambéré. Le départ massif de ces régions aurait été occasionné par les mouvements migratoires des Yangéré et des Baya du moyen Cameroun, eux-mêmes bousculés par les Fulbé d'OUSMAN-DAN-FODIO, au XVIII^e siècle. Le royaume de Sokoto et ses vassaux de l'Adamaoua avaient grand besoin d'esclaves qu'ils venaient chercher chez leurs voisins, les tribus de la forêt. Les Banda durent s'enfuir dans la grande forêt par les pistes d'éléphants; les Baya se retirèrent au loin, sur la haute Sangha où ils arrivèrent au début du XIX^e siècle; enfin les Pahouins furent poussés par contre coup et envahirent le Nord-Gabon.

Ainsi les Ba-Kota furent-ils pris dans le mouvement général, certains clans étant même assimilés sur place comme les Pandé actuels qui seraient des Kuta transformés au contact des Yangéré. On peut toutefois objecter que, bons navigateurs et très habiles à manier la pirogue, les Pandé diffèrent assez des Ba-Kota du Gabon-Congo qui préfèrent éviter les grands cours d'eau et leurs rapides.

CONCLUSION SUR LES MIGRATIONS ANCIENNES

L'examen détaillé des traditions orales des différentes tribus kota montre à l'évidence que si le mouvement d'ensemble est tout à fait cohérent du nord au sud, les déplacements particuliers se sont effectués au niveau du village et du clan dans un peu toutes les directions à l'intérieur du triangle formé par l'Ivindo au N-W, l'Ogooué et la Sébé au S-E, le centre le pays kota au XVIII^e siècle étant la haute Djidji et l'ensemble des collines comprenant le mont Ngouadi et un peu plus à l'est le plateau de Ngoutou.

Certaines tribus se sont trouvées plus ou moins dispersées comme les Bakota qui, descendant l'Ivindo, ont eu maille à partir avec des ennemis belliqueux comme les Bakwélé sur le Djouah, les Ossyéba sur la rive droite du fleuve, les Shaké sur la rive gauche et même les Faŋ. Il s'en est suivi un morcellement qu'on retrouve encore aujourd'hui (accentué par la pression de l'administration coloniale

— cf. deuxième partie —) avec des îlots de population à Makokou, Mékambo, Lalara, Lastoursville et même Ndjolé et Okondja.

D'autres tribus ont pu rester groupées, peut-être à cause de leur faible extension démographique — Mahongwé, Shamaye, Shaké —. Quant aux Obamba qui semblent être venus par une autre route, beaucoup plus à l'est, évitant ainsi les tribus hostiles du haut Ivindo (surtout les Pahouins et les Ossyéba), étant eux-mêmes assez belliqueux, ils forment une masse homogène de la Lékona au Congo à l'Ogooué au Gabon, tout en ayant clan par clan suivi des trajets différents.

Reprenons rapidement les conclusions partielles auxquelles nous sommes arrivés pour dresser une carte d'ensemble des migrations anciennes. L'origine de tous les groupes kota se situe au nord de leur habitat actuel, certainement vers la moyenne Sangha. Les Bakota ont émigré vers le sud et le sud-ouest par l'Ivindo sous la pression des guerriers kwélé, principaux animateurs de la guerre de « Pupu ». Les aléas des déplacements opérés par groupes lignagers ont réparti les Bakota en deux courants, l'un occupant les vallées affluentes gauches de l'Ivindo, l'autre allant par le fleuve et la Mouniangui jusqu'au Mont Ngouadi et ensuite à l'Ogooué. Il semble d'après les traditions que les Mahongwé et Shamaye aient émigré plus tôt des régions septentrionales et occupé avec certains Bakota et Shaké le moyen Ogooué, la Djidji et le Mont Ngouadi. Ce n'est qu'au XIX^e siècle, un peu avant la pénétration européenne que les Mahongwé ont quitté l'interfluve Ivindo-Ogooué, pour remonter plus au nord-est vers l'actuel Mékambo. Les Shaké, tribu un peu à part dans la masse kota, ont émigré en trois étapes à la même époque que les Mahongwé : Haut-Ivindo-Mouniangui-Mont Ngouadi ; Mont Ngouadi-Ogooué ; dispersion autour de Booué. Les Obamba, venant aussi de la Sangha, ont suivi un trajet un peu différent, plus oriental, en suivant probablement une partie de la Likouala avant de se fixer provisoirement sur la Likona, à la limite de la forêt et de la savane congolaise. Par la suite, ils se déplacèrent en deux courants distincts se chevauchant plus ou moins en allant vers l'ouest envahir le Haut-Ogooué jusqu'à Franceville.

En résumant à l'extrême, on peut tenir pour certain que la migration s'est faite en *deux grandes étapes* pour toutes les tribus concernées : une première de la Sangha (hypothèse d'ANDERSSON qui semble tout à fait plausible) à l'Ivindo pour aboutir dans la région interfluviale du mont Ngouadi ; une seconde, en ordre nettement plus dispersé, jusqu'aux emplacements du début du XX^e siècle (les modifications intervenues à partir de 1910 étant dues aux initiatives de l'administration occupante).

Le séjour des Ba-Kota au mont Ngouadi (les Obamba étant à cette époque vers le plateau de Ngoutou, un peu plus à l'est, certains mêmes encore sur la Likona) remonte à la première moitié du XVIII^e siècle, compte tenu du contenu de la tradition orale et des repères généalogiques. Le déplacement « originel » serait donc au moins antérieur d'un demi-siècle sinon plus (XVII^e siècle). Remonter plus haut dans le temps relève de la pure spéculation intellectuelle, les documents indispensables (tradition ou archives) manquant absolument pour les populations de l'intérieur. Seules peut-être l'analyse très poussée des dialectes locaux et leur comparaison systématique pourront-elles, dans l'avenir, nous éclairer sur les origines et les affinités de toutes ces tribus.

Les aptitudes particulières de chaque groupe a joué un grand rôle, les tribus relativement « pacifiques » comme les Bakota, Mahongwé, Shamaye, Shaké et Mboko (souvent numériquement peu importantes) se voyant réduites à s'enfuir de devant les cohortes actives des Fañ, Bakwélé, Ossyéba, Okanda et Batéké qui ont vite tenu les grands axes de circulation et contrôlé tous les échanges commerciaux (esclaves, cuivre, sel). La chasse aux esclaves et leur trafic, très développé aux XVIII^e et XIX^e siècles, se faisaient exclusivement par les seconds aux dépens des premiers, obligeant ceux-ci à se réfugier dans les zones difficiles d'accès comme les vallées marécageuses, inondables chaque année, des affluents gauches de l'Ivindo.

On voit ainsi que le *caractère* propre de chaque tribu, conditionné par son envergure sociologique et ses aptitudes particulières, a scellé tout à la fois son destin et son avenir (1).

La pacification qui a précédé la colonisation française du pays kota et l'arrêt des grandes migrations ont évidemment changé les données mais on peut se demander ce qu'il serait advenu de ces tribus — surtout les plus petites — si l'administration ne les avait pas définitivement figées dans un comportement pacifique. Certaines tenaient les moyens de communication (les grandes rivières : Ogooué, Ivindo, Sébé, Alima), tout le commerce déjà relativement développé (objets de traite : armes à feu, poudre, cuivre, tissus, perles de Venise et cauris, etc.) et surtout la force numérique nécessaire pour rançonner presque impunément les clans isolés en esclaves, hommes et femmes jeunes, provoquant ainsi à la longue une hémorragie démographique (sans compter le déséquilibre sociologique) qui eût fini par être fatale à toutes les tribus pacifiques de l'intérieur.

Il ne semble pas que les petites tribus kota aient pu à elles seules, dans leur isolement particulier et avec leur faiblesse guerrière structurelle (due surtout à l'atomisation des lignages), desserrer l'étau des grandes tribus conquérantes qui les avaient fait se réfugier dans les zones marécageuses de l'est du bassin de l'Ivindo. Les Obamba et Batéké au sud, d'une part, les Bandjabi et Mitsogho au S-W d'autre part ne les auraient pas laissés non plus se développer sans combat, ni bien sûr les Ossyéba, Bakwélé, Okanda et Faŋ. L'expansion naturelle et irrésistible des grandes et solides tribus du nord et sud Gabon condamnait donc la plupart des tribus kota, surtout celles de l'Ivindo à végéter chacune de leur côté, dans la forêt inondée de la région est de l'Ivindo, faute d'une relative unité politique et par voie de conséquence de bonnes qualités défensives (2).

A côté des migrations proprement dites qui constituent la trame même des souvenirs kota, la tradition contient pour chaque tribu, des éléments d'information concernant les modes de vie anciens, les coutumes, quelquefois les croyances. H. DESCAMPS (1962) en a déjà fait une synthèse assez complète eu égard à la mémoire souvent défaillante des informateurs gabonais qui dans un milieu de structure segmentaire ne sont pas portés à valoriser d'une manière quelconque le passé si ce n'est à travers la mythologie (3) et le culte des ancêtres, deux domaines qui échappent à l'histoire en tant que telle.

La vie moderne des Ba-Kota est dans le fond très semblable à celle que leurs prédécesseurs ont vécu avant eux, du moins à travers le souvenir qu'on leur a transmis. Le village et le lignage étaient les cadres principaux de la vie. Les chefs de clan et de lignage détenaient l'autorité, étaient officiants du culte des ancêtres *Bwété*, faisaient partie quelquefois comme dignitaires de confréries initiatiques

(1) Cf. CRAMPÉL P., « Au pays des M'Faŋ », 1890.

Paul CRAMPÉL notait en 1888, premières observations ethnographiques des Ba-Kota proprement dits, que les Bakota relativement *paisibles* de la Mouniangui étaient de bons artisans plus occupés de leurs travaux — vannerie, poterie, métallurgie, cultures vivrières, embryon de jardins maraichers, pêche et chasse — que de la guerre entre villages. Par contre, les Ossyéba lui paraissaient beaucoup plus pauvres et dépenaillés avec des villages sales, peu de plantations, occupés qu'ils étaient constamment à se battre et à piller leurs voisins.

BRAZZA avait déjà été étonné de constater en 1878 que les Mboko ne connaissaient même pas le fusil et qu'ils s'en désintéressaient.

(2) Il est à noter que les Bakota et Mahongwé, s'ils n'ont pas réagi devant l'invasion bakwélé et faŋ, se sont par contre opposés farouchement à la pénétration européenne (cf. deuxième partie : la pénétration européenne du pays kota) comme s'ils avaient eu le pressentiment que cette résistance armée n'avait pas le même caractère que les guerres tribales habituelles et que la présence des blancs allait modifier définitivement les données fondamentales de leur civilisation propre. Les Ba-Kota de l'Ivindo, cette fois-ci, se batront avant de finalement capituler et de sombrer dans une désintégration sociologique irrémédiable.

(3) La littérature orale kota, essentiellement centrée sur la mythologie, fera l'objet d'une autre étude actuellement en préparation.

s'étendant la plupart du temps à plusieurs clans mais toujours dans les limites du village qui était, semble-t-il plus vaste et important qu'aujourd'hui.

Le libéralisme coutumier des Ba-Kota, favorisant l'essor des personnalités, ennemi de toute centralisation des responsabilités et partant du pouvoir, qui est actuellement une des caractéristiques de ces peuples forestiers au surplus acculturés et déstructurés en grande partie comme ailleurs au Gabon, semble avoir existé de tout temps. Les grands villages de plusieurs centaines de cases n'ont jamais constitué des « chefferies » hiérarchisées, ils ont toujours été des « agglomérations », souvent fragiles de structure, quelquefois soudées par un besoin de protection mais toujours prêts à éclater sans conflit particulier.

Les chefs de guerre dont la mémoire est restée vivante dans la tradition, étaient au service du lignage et du clan mais n'en étaient jamais à l'origine les chefs réels. Le chef de guerre était le plus « méchant » ou le plus rusé des guerriers du village. Son autorité était limitée, ses avis contestés si bien que seules les embuscades et les attaques-surprise de nuit pouvaient parfois réussir. Les Ba-Kota n'ont jamais pu entreprendre de grandes opérations organisées ni dans la tactique défensive (ce qui explique que malgré une force militaire égale aux autres grandes tribus, ils aient dû souvent battre en retraite en particulier devant les Bakwélé et les Faŋ) ni dans la tactique offensive (contre les européens par exemple). Les guerriers kota aussi valeureux que les autres ignoraient absolument la discipline et la stratégie. Quelques chefs, KIBA, BÉNANGOY, MÉKUMBA, ANANGAPEÏ, MVUMUTU, LOMBALIBADI ont cependant révélé leur valeur, surtout au moment de la pénétration européenne, en appuyant leur autorité sur un certain prestige magique (beaucoup de chefs de guerre étant en même temps « nganga » — magicien —). Certaines troupes kota arriveront à grouper plus de 500 fusils.

La guerre était le moyen, dans quelques tribus surtout les Shaké et les Bichiwa, de se procurer des esclaves pour en faire le commerce avec les Okandé de l'Ogooué. *Nyéka*, l'esclave, était souvent un prisonnier de guerre ou quelquefois même un propre membre de la famille ayant commis un délit grave demandant réparation (vol, meurtre, adultère, sorcellerie). Les esclaves dont la tradition kota parle peu étaient bien traités, ne serait-ce qu'à cause de leur valeur marchande. Ils pouvaient parfois rester dans le lignage même de leur propriétaire : on leur achetait alors une épouse mais les enfants, surtout les filles, appartenaient de droit au maître. Les femmes esclaves achetées à l'extérieur, ravies ou acquises au titre de la dot étaient données aux guerriers célibataires. Cette coutume n'a pas laissé de traces notables sauf à proximité de l'Ogooué où on faisait véritablement la traite. Peut-être ce silence correspond-il au fait que c'étaient les Ba-Kota qui étaient raziés par les autres en particulier les Bichiwa et qu'ils étaient plutôt une réserve d'esclaves que trafiquants eux-mêmes.

L'examen même rapide de ce recueil de traditions historiques montre à l'évidence la mobilité, pour ne pas dire l'instabilité, de l'habitat kota. En dehors même du fait que les Ba-Kota, du XVIII^e au début du XX^e siècle, ont accompli une migration réelle de plusieurs centaines de kilomètres pour les raisons que l'on a vues, il faut considérer que ce sont des tribus prédisposées à se déplacer souvent. Les Ba-Kota ne sont pas liés à un terroir, ils ne font qu'utiliser les ressources de la forêt et de leurs plantations provisoires. Aujourd'hui que les tribus sont fixées dans des zones bien précises, la mobilité persiste. Deux raisons, liées l'une à l'autre expliquent le phénomène : la forêt bien qu'apparaissant comme un milieu riche en biens alimentaires est en réalité un milieu hostile et ingrat aux ressources cynégétiques et agricoles juste suffisantes. La mauvaise qualité des sols constamment ravins dès qu'on a débroussé et l'épaisseur des frondaisons peu propice au développement du petit gibier (antilope et phacochère) font qu'il faut renouveler les terrains de plantation et de chasse, laissant la forêt recouvrir les anciens emplacements quitte à ce qu'ils soient réoccupés une génération ou deux après par un autre lignage. Cette pression constante du milieu forestier sur le groupe fait que celui-ci se divise au maximum afin d'avoir toujours des terrains neufs, mais ne pouvant nourrir que quelques dizaines de personnes par suite d'une organisation du travail des plus sommaire et des limites même de la force des gens, des plantations trop

éloignées n'étant absolument pas rentables compte tenu du temps mis pour les atteindre. Très conscient des ressources régulières mais limitées de la forêt, les Ba-Kota installent leurs villages en fonction de leurs plantations et terrains de chasse et non l'inverse. Dès que les réserves de ceux-ci sont épuisées, on déplace le village à la recherche de nouvelles concessions. D'où un *semi-nomadisme* très caractéristique de toutes les tribus forestières de l'est du Gabon.

Il faut évoquer enfin la réaction kota à la pénétration européenne, réaction qu'il faudra mettre en parallèle avec le contenu des archives coloniales que nous étudierons dans le deuxième volet de cette étude. Le blanc est accueilli tout d'abord avec crainte parce que la tradition veut que les hommes à peau blanche soient des revenants, transfuges du pays des morts. Après cette peur initiale et devant les bonnes dispositions des premiers voyageurs, les tribus kota ne manifestent aucune véritable hostilité aux étrangers, tout au plus une certaine réserve comme si elles s'étaient douté des complications qu'allait apporter la présence des européens. Le premier blanc IZOZO, certainement Jacques de BRAZZA, a laissé partout un bon souvenir. BRAZZA, un meilleur encore : c'est l'homme blanc providentiel, celui qui règle les palabres et apaise les querelles ancestrales, celui qui a libéré la vallée de l'Ogooué de l'emprise des Okandé et des Ossyéba. Les premiers conflits (suivis de répressions militaires) surgissent avec les traitants commerciaux qui tentent d'exploiter la crédulité des autochtones. Devant les complications des comptes et les obligations qui découlaient souvent de dettes contractées, les Ba-Kota réagirent violemment en brûlant les boutiques et tuant les traitants. Par la suite, l'occupation administrative étant plus effective, les règlements compliqués et en particulier l'impôt de capitation, incompris de la majorité malgré les « tournées de prise de contact », suscitèrent des réactions d'hostilité ouverte puis de résistance passive après que des expéditions punitives eussent tôt fait de réduire les premières. L'inertie prodigieuse des Ba-Kota devant les directives de l'administration ne fut pas moins néfaste sur le plan général qu'une véritable rébellion. L'incompréhension réciproque des blancs et des Ba-Kota fut à l'origine de l'échec colonial dans la région de l'Ivindo et de la Sébé. Les Ba-Kota, par une atomisation et une dispersion plus accentuée qu'un siècle auparavant mais cette fois sous la pression asphyxiante de l'emprise européenne (aucune migration d'envergure permettant de trouver beaucoup plus loin des terres vierges n'étant désormais possible), rompirent l'équilibre instable qui était le leur et sombrèrent peu à peu, à partir de 1914, dans une lente mais inexorable décadence dont ils sont aujourd'hui très conscients.

DEUXIÈME PARTIE

LES ARCHIVES :
LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE DU PAYS KOTA (1866-1930)

AVERTISSEMENT

On se demandera peut-être pourquoi j'ai cru devoir me pencher sur la question de la colonisation du pays kota dans une chronique qui relate surtout l'histoire des migrations. La réponse est simple : la colonisation européenne en bloquant le gigantesque ballet des migrations en Afrique équatoriale, a obligé chaque tribu à se fixer définitivement et à se reconverter à des activités plus sédentaires et surtout plus « économiques » ; il allait donc de soi que j'esquisse, à partir des archives, les premières péripéties de l'impact colonial, si lourd de conséquences sur la vie tribale des Ba-Kota. Les dernières migrations kota se sont d'ailleurs produites en présence de l'administration occupante et à cause d'elle : il était donc aussi indispensable que je cherche à éclairer le point de vue des colonisateurs après avoir exposé celui des colonisés. J'ai arrêté mon étude à la période 1920-1930, date après laquelle toutes les tribus kota sont fixées dans leur habitat actuel, à peu de choses près.

L'historien, le philosophe ou l'homme politique pourront reprendre ces éléments et les présenter d'une toute autre façon. Dans cette deuxième partie, je n'ai voulu quant à moi qu'établir une succession de faits attestés dans la documentation écrite — venant bien souvent vérifier une tradition jugée parfois excessive ou partisane — et en faciliter la comparaison. En définitive, il s'est agi de contribuer à éclairer le présent par le passé dans le souci constant de l'établissement scientifique d'une authentique histoire gabonaise.

1. PREMIÈRES EXPLORATIONS (1866-1899)

L'intérêt de la France pour l'Afrique équatoriale s'éveilla quelque peu fortuitement à la suite de la mission de surveillance des côtes du golfe de Guinée qu'elle s'engagea à remplir, conjointement à l'Angleterre, afin de réprimer les abus de la traite des esclaves après 1830.

Les premiers contacts sont pris avec la tribu des Mpongwé habitant les rives de l'estuaire du Gabon qui fut d'abord considéré comme l'embouchure d'un grand fleuve pouvant permettre la pénétration de l'Afrique centrale. Un premier traité de concession de terrain à la France est négocié en 1839 par BOUET-WILLAUMETZ avec le chef mpongwé RAPONTCHOMBO dit « roi Denis » qui le premier permit l'établissement de maisons de commerce et d'un poste administratif sur les rives du Gabon moyennant de nombreux cadeaux et une rente annuelle de 800 F. Ces accords renouvelés par la suite en 1843 avec d'autres chefs moins importants mais tout aussi exigeants, permirent une extension progressive des possessions françaises et le développement d'une action commerciale et missionnaire à partir des années 1840-1850.

Dès cette époque, les hommes aventureux et entreprenants venus s'établir sous ce climat inhospitalier pensèrent à la pénétration de l'intérieur et s'y employèrent suivant leurs possibilités propres. Le but en était bien évidemment de découvrir de nouveaux marchés et de pouvoir traiter directement avec les tribus du haut pays en évitant les intermédiaires mpongwé et énénga qui jusqu'alors s'étaient réservé le monopole du commerce d'abord des esclaves, maintenant des marchandises européennes.

Ce fut en premier lieu l'exploration de la région de l'estuaire, du Como et du Remboué jusqu'aux Monts de Cristal au N-E et aux collines barrant l'accès à l'Ogooué au S-E ; puis la côte nord au-delà du cap Estérias, le pays des Benga (région de Coco-Beach, Bata et Rio Muni actuels). Les Benga avaient d'ailleurs été contactés par les voyageurs maritimes relâchant dans ces parages depuis le XVI^e siècle.

C'est Paul du CHAILLU qui lors de sa première expédition entendit parler ou rencontra le premier les Ossyéba dans la région des Monts de Cristal et du Rio Muni (1856). Il précisa que leur habitat principal devait se trouver plus loin vers l'est. En 1863-1864 le docteur GRIFFON du BELLAY et SERVAL sillonnent la région de l'estuaire, la Mondah et ses affluents. Ils visitent les Mpongwé, Benga, Fañ, Galoa et Eshira.

Ces contacts préliminaires sont en général de simples tournées d'exploration avec arrêt quotidien dans des villages différents, assez importants pour être susceptibles d'être ultérieurement le lieu d'implantation de postes administratifs de contrôle (dans la région côtière il s'agit de postes de douanes) ou de factoreries. Ce sont plus des reconnaissances géographiques et administratives qu'une véritable entreprise concertée de conquête idéologique des populations comme P. SAVORGNAN de BRAZZA le fera un peu plus tard dans la haute vallée de l'Ogooué et en pays Téké.

Plus intéressante, de notre point de vue, est la tentative de Robert Bruce WALKER, le père du regretté Mgr André Raponda WALKER, qui le premier arrivera à atteindre la moyenne vallée de l'Ogooué, en amont du poste actuel de Ndjolé, jusqu'à la confluence de l'Okano (vers Alembé) pour trouver de nouveaux débouchés à son commerce de traite (1866). Il pénètre ainsi successivement en pays eshira (embouchure de la Ngounié, « Pointe Fétiche »), bakélé (aussi appelés bakalais), Fañ betsi et okota près de l'Okano. Il serait ainsi le premier blanc à avoir connu les Bakota.

R. WALKER établit sa factorerie principale à Adanlinanlongo, sur la rive gauche de l'Ogooué, sur les terres du chef galoa N'COMBE (« roi Soleil »), non loin de l'actuel Lambaréné. Il représentait la maison britannique Hatton & Cookson. En 1873, WALKER pousse ses avantages plus loin encore, voulant atteindre les Okanda puis les Ossyéba et surtout les Aduma, renommés pour leurs aptitudes particulières au commerce. Les Okanda sont, eux, les meilleurs payeurs de tout le fleuve, d'une habileté surprenante dans les rapides. Ces deux tribus si actives pouvaient en effet être d'un grand secours comme intermédiaires des marchandises de la côte et de Lambaréné jusqu'à la haute vallée du fleuve. WALKER arriva jusqu'à Lopé au pays des Okanda, grand village servant de marché d'esclaves depuis de longues années, mais s'y trouva retenu sous des prétextes divers pendant six mois. Cette première expérience sera toutefois très utile aux deux voyageurs, de COMPIÈGNE et MARCHE, qui arrivés en 1872 au Gabon, se proposaient maintenant de remonter l'Ogooué au-delà du pays Ossyéba.

1.1. Marquis de Compiègne et Alfred Marche (1873-1874)

Le marquis de COMPIÈGNE avait été présenté à Alfred MARCHE par le naturaliste BOUVIER du Muséum qui s'occupera par la suite d'identifier tous les spécimens rapportés par l'expédition. A. MARCHE était déjà un voyageur africaniste, naturaliste, qui avait parcouru le Sénégal; COMPIÈGNE, personnalité haute en couleurs, avait exploré la Floride et le Nicaragua.

L'exploration du moyen Ogooué fut précédée d'un certain nombre de tournées préliminaires dans l'estuaire et le delta de l'Ogooué. Ce n'est qu'à la fin de 1873 que fut concrètement envisagée la remontée du fleuve au-delà de Sam-Quita et Lopé pour tenter le passage du pays ossyéba. COMPIÈGNE et MARCHE partirent de la factorerie de M. WALKER, Adanlinanlongo, le 10 janvier 1874. Dans les projets, le chef N'COMBÉ devait servir de guide jusqu'à Lopé. La concurrence était vive en cette matière car la présence des blancs devait assurer à leurs accompagnateurs un prestige et une impunité ouvrant toutes grandes les portes du commerce de la haute vallée. Le pauvre N'COMBÉ en mourut, empoisonné par des rivaux jaloux, quelques jours avant le départ. C'est RENOQUÉ, le chef aveugle, qui prendra la relève et conduira la mission : sa grande connaissance de l'Ogooué compensait en effet largement les inconvénients de son infirmité. RENOQUÉ fournit les pirogues et les payeurs, des Galoa et Enenga de la région de Lambaréné. CHICO, un mpongwé recruté à Libreville, sert d'interprète.

La première étape sera la Pointe Fétiche (embouchure de la Ngounié) et Sam-Quita. Le pays des « Okota » est atteint le 16 janvier 1874. Voyons ce qu'en dit le marquis de COMPIÈGNE (1) :

(1) COMPIÈGNE, marquis de, « L'Afrique équatoriale », tome 2, 1875, p. 83 sq.

« 16 janvier 1874

Vers cinq heures nous avons atteint la grande île de Kamba, sur laquelle sont construits les premiers villages okôta. Nous avons campé à côté de l'un de ces villages, auquel nous avons, dès notre arrivée, rendu visite. Les maisons sont faites en écorce d'arbre, l'herbe n'est pas arrachée autour, et tout, chez ces sauvages, est sale et misérable. Refoulés sur la rive gauche de l'Ogooué par les Osyéba qui les ont chassés de leurs villages et de leurs plantations de l'autre côté de l'eau, les Okôta souffrent beaucoup de la faim ; ils vivent presque exclusivement d'un assez gros fruit vert, un peu sucré et très pâteux (le fruit de « l'arbre à pains ») qui croît en abondance dans leurs forêts.

C'est du reste un vilain peuple que ces Okôta : les hommes sont petits et ils ont l'air faux et méchants, comme ils le sont en réalité ; les femmes sont non seulement affreuses, mais encore excessivement grimacières ; elles marchent toujours en se dandinant et en tendant l'estomac en avant, se maquillent horriblement avec du rouge, du jaune, et du bleu et se donnent de petits airs hideux.

Leur chasteté nous avait été beaucoup exagérée par les Gallois ; mais elles n'ont certainement pas de dévergondage des femmes appartenant aux autres tribus riveraines de l'Ogooué.

La traite des esclaves est à peu près le seul commerce que font les Okôta. Leur langue présente les similitudes les plus frappantes avec celle des Benga de Corisco » (1).

Le 17 janvier, les Okôta réclament un tribut de passage que COMPIÈGNE leur refuse avant d'avoir vu leur « roi ». Les voyageurs remarquent en navigant sur le fleuve une caverne à flanc de berge, juste en face de l'embouchure de l'Okano. Puis c'est le village du chef ÉDIBÉ, le « roi » des Okôta, installé sur une petite île, au sommet d'un mamelon. ÉDIBÉ fit apporter en signe de bienvenue un mouton, quatre poules et un régime de bananes, cadeau somptueux dans cette région déshéritée, mais qui engageait fort les deux explorateurs puisque tout cadeau reçu exige en retour une compensation supérieure. COMPIÈGNE donna au chef, en guise de remerciement, un brillant uniforme de chasseur d'Afrique (d'ailleurs un peu étroit...), un baril de poudre, une chemise de coton, des étoffes, du cuivre, du fer, des glaces portatives, des couteaux, des perles et trois bouteilles de rhum. ÉDIBÉ sembla tout à fait satisfait.

Au matin du 18 janvier, ÉDIBÉ ayant réfléchi pendant la nuit qu'il ne fallait vraiment pas se priver, demanda encore autre chose pour laisser partir la mission, en particulier de la poudre et du rhum. COMPIÈGNE se fâcha mais dut subir un bruyant palabre. Finalement, on s'entendit pour rajouter une pièce d'étoffe et une bouteille de rhum. RENOQUÉ, le chef galoa, qui connaissait mieux que tout autre ses compatriotes, ajouta un neptune de cuivre en guise de tribut personnel, pour arranger l'affaire. ÉDIBÉ, après avoir fait mine d'accepter, recommença à tempêter pour obtenir encore d'autres cadeaux. Les pirogues étaient chargées, M. MARCHE était même déjà à bord, prêt à donner le signal du départ. Il dut venir prêter main forte à son compagnon qui se trouvait seul à terre, en mauvaise posture. La menace des terribles chassepots fit reculer les Okôta et leur « roi » qui se cacha derrière un arbre pour abreuver les blancs de toutes les injures possibles, à défaut de pouvoir faire autre chose. Finalement l'expédition put repartir sans encombre, les armes restant pointées vers ce rivage quelque peu inhospitalier. Le groupe kota d'ÉDIBÉ et ses successeurs exercera longtemps ce « racket » systématique des voyageurs de l'Ogooué ; les autres Bakota ne pratiqueront jamais ces procédés, ils seront ou bien accueillants ou bien franchement hostiles.

(2) A. MARCHE note dans « Trois voyages dans l'Afrique occidentale », 1879 :

« Il n'y a qu'un an ou deux que les Okota sont établis sur les rives de l'Ogooué ; ils habitaient auparavant la rive droite du fleuve (donc plus au nord) où ils avaient de riches plantations mais les Ossyéba les en ont chassés ».

Le chef EDIBÉ était très exigeant car il avait déjà reçu des cadeaux de MM. WAEKER et SCHULTZ qui avaient visité la région en 1866 et 1873.

Les Aduma, comme les Obamba, conservent les reliques des morts (têtes de chefs célèbres) en mettant dessus une petite tête en bois sculpté (MARCHE fournit d'ailleurs un croquis où l'on voit nettement un couteau de jet *musélé* et une figure d'ancêtre de style Kota-Obamba, *mboy*-in : Le Tour du Monde, 1878, 2^e sem., p. 414-415).

Le 19 janvier, COMPIÈGNE et MARCHE passent chez les Yalimbongo, tribu apparentée aux Okôta, dont ils parlent la langue. Ce sont des gens mieux bâtis physiquement, plus paisibles et industriels, surtout plus accueillants [les Yalimbongo constituent certainement un *clan* kota et non une tribu différenciée]. L'expédition visita ensuite les Bakalais (Bakalé), les Okanda (Okandé) et les Ossyéba. L'embouchure de l'Ivindo fut atteinte le 10 mars 1874. Les indigènes (probablement des Shaké) signalèrent à M. MARCHE que le « Rembo Ivindo », le fleuve noir, venait d'une grande étendue d'eau située à l'est de l'Ogooué [il s'agissait certainement des vastes marécages du moyen Ivindo et de ses affluents].

Là, les deux explorateurs subirent une violente attaque des Ossyéba qui n'avaient pas cessé de les harceler depuis Lopé. Les Ossyéba voulaient à tout prix empêcher les blancs de contacter les Aduma, craignant de voir s'effondrer leur monopole du commerce des esclaves vers le bas Ogooué. Le retour vers Lopé, Sam-Quita et Adanlinanlongo se fit en catastrophe, surtout aux chutes de Booué, les Ossyéba ayant tendu des embuscades à chaque passage un peu difficile. Les convoyeurs okanda subirent de lourdes pertes, COMPIÈGNE lui-même faillit se noyer. C'est en assez piteux état que la mission redescendit jusqu'au bas Ogooué.

Le marquis de COMPIÈGNE se fera stupidement tuer quelques années plus tard au Caire, au cours d'un duel (1877). A. MARCHE, lui, en tant que naturaliste, proposera incontinent ses services à P. SAVORGNAN de BRAZZA qui venait d'arriver à Libreville en se proposant également de remonter le fleuve. MARCHE devra toutefois renoncer en 1876, pour « raisons de santé » (on verra plus loin que ce fut plutôt pour incompatibilité d'humeur avec son chef de mission, peut-être tout simplement à cause de leur différence d'âge — MARCHE avait 31 ans et BRAZZA 25 — et de l'expérience antérieure du naturaliste qui, connaissant bien l'Afrique et en particulier le moyen Ogooué, admettait difficilement d'être commandé par un néophyte).

1.2. Première mission de Brazza (1875-1878) (1)

Pierre SAVORGNAN de BRAZZA entreprit la pénétration du haut Ogooué à partir de novembre 1875. Là où MM. WALKER, LENZ, MARCHE et COMPIÈGNE avaient finalement été bloqués, chez les Okanda et les Ossyéba, BRAZZA voulait forcer le passage pour remonter jusque chez les Aduma et les peuples de la haute vallée pour trouver une voie commode de pénétration vers l'intérieur. C'est lui qui, le premier entrera en contact avec les Shaké (dans la région des chutes de Doumé), les Bakota (région de Boundji-Lastoursville-Sébé) et les Obamba (nord de Franceville).

On connaît la méthode de travail de BRAZZA, la « conquête pacifique » (politique qui ne sera d'ailleurs vraiment définie qu'*après* les deux premières missions de l'Ogooué), faite d'un contact permanent avec les indigènes, de longs palabres dans les villages, d'une connaissance vraiment étonnante des problèmes locaux (mœurs des différentes tribus, esclavage, commerce inter-tribal, relations inter-ethniques). Plus que tout autre avant lui, BRAZZA réussira à séduire les peuples qu'il a visités, par l'intérêt authentique qu'il leur portait. Loin de mépriser ou d'ignorer leurs croyances et leurs comportements comme grossiers et foncièrement immoraux (magie, sorcellerie, culte des esprits et dévotions funéraires, esclavage, libéralisme sexuel, etc.), il les considérait comme une *donnée* immédiatement insurmontable qu'il fallait mieux utiliser pour promouvoir une évolution progressive vers une humanité plus digne (il « brisait » les interdits ou les fétiches dans les règles, admettait qu'on fît de la divination avant de

(1) Cf. principalement : CHAVANNES, Ch. de, « Avec Brazza, 1883-1886 », Plon, Paris (1935), surtout l'introduction et le premier chapitre ; BRUNSCHWIG H., « Brazza explorateur, 1875-1879 », 1966, carnets de route et rapports officiels de Brazza se rapportant à sa première mission.

s'aventurer dans les rapides, s'enquérât toujours des coutumes locales avant d'agir). BRAZZA chercha toujours à contacter personnellement les chefs de village et de clan, à leur parler, à les écouter, à rechercher leur amitié à la fois par des cadeaux et des raisonnements sur les conséquences bénéfiques de sa venue, ce qui n'allait pas de soi d'emblée. Sa personnalité particulière et son don exceptionnel pour la diplomatie traditionnelle firent que ce procédé réussit remarquablement dans la plupart des cas. Nul doute que sans ces qualités et dénué qu'il était de toutes forces militaires (au contraire de STANLEY au Congo), il eût échoué comme ses devanciers. Il devra d'ailleurs lui-même capituler et battre précipitamment en retraite sur l'Alima où les Bapfourous se refuseront à tout contact pour ensuite le mitrailler sur la rivière (1878).

L'expédition de 1875-1878 comprenait quatre blancs (P. de BRAZZA, docteur N. BALLAY, quartier-maître HAMON et le naturaliste A. MARCHE, recruté à Libreville), treize laptots sénégalais, un domestique et trois interprètes (deux Pahouins parlant mpongwé et CHICO, un gabonais mpongwé ayant déjà accompagné MM. MARCHE et COMPIÈGNE chez les Okanda). Elle fut à pied d'œuvre à Lambaréné le 13 novembre 1875 (1).

C'est le 22 janvier 1876 que BRAZZA rejoint A. MARCHE en pays Okota (certainement chez le chef ÉDIBÉ, déjà connu de MARCHE). Comme pour les autres expéditions, cette étape fut pleine d'imprévu, la mentalité de ce groupe étant vraiment déplorable : les Okota s'entendirent, la nuit, avec les payeurs bakélé de la mission pour que ceux-ci puissent s'enfuir avec les principaux bagages et les marchandises de réserve ; MARCHE et BRAZZA s'en aperçurent heureusement et faisant feu sur les fuyards, firent chavirer l'embarcation, décourageant les autres bakélé de partir aussi. La première impression fut donc, pour BRAZZA, assez mauvaise en ce qui concerne les Okota !

A partir de Lopé, BRAZZA visita les Ossyéba de la zone de Booué pour apaiser d'une part le souvenir laissé par MARCHE et COMPIÈGNE qui, en 1874 avaient tué un certain nombre de guerriers au cours de l'engagement du 10 mars, d'autre part pour régulariser quelque peu les relations entre Ossyéba et Okanda, les premiers empêchant les seconds de remonter le fleuve pour aller commercer avec les Aduma.

A Lopé, BRAZZA rencontra le docteur Oscar LENZ (travaillant pour le compte de la « Société Africaine d'Allemagne ») qui, chargé d'une exploration de l'Ogooué, avait été également bloqué en pays okanda. Les payeurs okanda refusaient de partir prétextant « que leurs fétiches annonçaient une guerre prochaine avec les Faŋs Ossyéba, peuple guerrier qui avait depuis longtemps intercepté tout commerce entre les Okanda et les Adouma » (2).

BRAZZA arriva à se concilier un des chefs ossyéba, un nommé MAMIACA du village Micock des environs de Booué qui se proposa finalement, avec son neveu ZABOURÉ (NZÉ-ABOGHÉ), pour le conduire par voie de terre jusqu'au pays des Adouma (fin mai 1876).

« Nous arrivâmes le 6 juin au soir au village Chaké de Giabouré où nous fûmes bien accueillis. ZABOURÉ trouva un indigène qui, avec quelques-uns de ses compagnons et sous la direction du sénégalais qui me restait, se chargea de porter des vivres aux deux malades laissés avec nos caisses sur les bords de l'Ogooué et de les ramener avec eux » (p. 152).

Malgré la canne de l'explorateur donnée en guise de passeport (prouvant l'appartenance du porteur à l'équipe du blanc), la colonne fut bloquée en aval du village de Giaconda. BRAZZA lui-même

(1) La fondation du poste de Lambaréné se situe entre 1875 et 1880. Auparavant, on relâchait à la factorerie d'Adanlinanlongo (ou Adanlinanongo) où était représentée la maison Hatton & Cookson. Les gérants successifs en furent WALKER, le fondateur, et SINCLAIR à partir de 1875. Ce village se trouvait sur la rive gauche non loin de l'actuel hôpital du regretté docteur SCHWEITZER.

(2) Cf. BRUNSWIG H., « Brazza explorateur », 1966, p. 150 sq.

fut obligé de revenir en arrière, quand épuisé par ce premier périple et terrassé par la fièvre, il tombe malade et doit s'arrêter dans un village pour se reposer. Finalement les laptots de BRAZZA furent secourus par le docteur LENZ, parti sur les traces de la mission française pour profiter du bon-vouloir momentané des Ossyéba et franchir ainsi la zone dangereuse.

Le 25 juin 1876, BRAZZA pousse une reconnaissance en amont sur l'Ogooué, de concert avec le docteur LENZ. Ils atteignent la chute de Doumé, limite S-E du pays Aduma (29 juin).

« Le docteur LENZ me quitta pour continuer l'exploration de l'Ogooué. Il n'alla pas bien loin (trois journées de pirogue) car, épuisé par trois ans de fatigue (il revenait d'une exploration du Congo occidental), je le vis revenir le 11 juillet, à bout de forces, et retourna définitivement en Europe. Il n'avait pu pousser son exploration au-delà du confluent de la rivière Sébé » (p. 153).

BRAZZA envoya par la suite A. MARCHE en reconnaissance pour « visiter la partie du fleuve qui s'étend entre la rivière Lékélé et la rivière Sébé » [le point extrême de l'exploration de MARCHE se situa un peu en aval de l'actuel bac de Franceville — 23 septembre 1876 — en pays mindumu]. A son retour, A. MARCHE se brouilla plus ou moins avec BRAZZA et refusa de s'occuper à des tâches autres que celles pour lesquelles il était spécialement venu, c'est-à-dire la collecte d'échantillons de sciences naturelles. BRAZZA fut donc obligé d'aller chercher HAMON qui assurait, à l'époque, le transport de l'intendance à partir de Lopé. Le docteur BALLAY fut chargé du commandement de l'équipe de pointe, avec une base avancée au village de Nghémé en pays aduma (novembre 1876).

Ce n'est qu'en mars 1877 que BRAZZA et HAMON, accompagnés de deux cents payeurs aduma (des esclaves rachetés) et okanda, purent se remettre en route vers Nghémé, non sans que le féticheur MBUENGA ait distribué à tous les hommes les « fétiches de voyage ». La traversée des chutes de Booué se fit, comme toujours, à dos d'homme sur presque un kilomètre. Ce fut ensuite l'embouchure de l'Ivindo qui « semblait encore à ses basses eaux, tandis que l'Ogooué, au-delà de son confluent, était presque à plein ». BRAZZA, après MARCHE et COMPIÈGNE, remarque la couleur très sombre de ses eaux. On ne lui confirme pas toutefois que la rivière viendrait d'un lac situé en amont, mais par contre qu'il existerait à une demi-journée de pirogue en amont, une chute infranchissable autrement qu'à pied (chutes de Mingouli puis de Kongué). « Un renseignement donné par les Oshéba placerait le cours supérieur de la rivière Ivindo non loin de la rivière Sébé [ce qui se révélera faux].

« Le 23 (mars 1877) nous passons devant la rivière Guilo (Dilo ou Djidji) dont les eaux ont une couleur identique à celles de l'Ivindo ; elle est peu large, vingt à trente mètres, les Adouma disent que c'est une des embouchures de l'Ivindo » [BRAZZA en doute avec raison, cette rivière venant en réalité de la région des collines du pays kota, Mont Ngouadi].

BRAZZA traverse des villages Shaké (village Dyaconda) et résout des palabres causés par l'esprit chasseur de ces Ba-Kota qui allaient même jusqu'à ravir des femmes aux Ossyéba (c'est d'ailleurs à la suite de telles exactions que les Ossyéba bloquèrent complètement le passage de l'Ogooué vers Booué). Le 31 mars, BRAZZA est de retour à Doumé où il retrouve BALLAY. Pendant tout ce temps, ce dernier avait déménagé le quartier général de Nghémé à Doumé puis effectué deux reconnaissances, au nord chez les Obamba et au sud chez les Bawandji ; il alla également sur le fleuve jusqu'à la rivière N'Coni et prit de nombreux contacts avec les chefs locaux. C'est ainsi qu'il apprit l'existence des chutes de Poubara d'un chef obamba nommé SIBOSI.

La situation ne s'était pas arrangée entre MARCHE et BRAZZA. Le 11 mai 1877, MARCHE demanda à rentrer en France « prétextant que sa situation mal définie... ne lui permettait pas de rester ». Il partit donc, laissant BRAZZA assez amer d'avoir entièrement subventionné ses travaux de sciences naturelles (sur ses crédits d'expédition et ses ressources personnelles) pour être si peu payé de retour. Le quartier général fut bientôt établi à Mashogo, sur l'Ogooué, un peu en amont du confluent de la Passa, non loin des chutes de Poubara (août). La première partie de l'expédition était terminée, le haut Ogooué était atteint. Il restait cependant à trouver le passage vers le Congo et l'Afrique centrale, la vallée de l'Ogooué finissant en cul de sac.

BRAZZA poussa alors une longue reconnaissance vers le pays téké en traversant une zone umbété (obamba) et bakanigué (bakanigui). L'accueil fut assez bienveillant bien que les chefs jugeassent toujours les présents insuffisants eu égard à la réputation de grande libéralité du chef blanc. Chacune des tribus traversée freinait au maximum l'avance de l'expédition voulant garder pour elle seule le bénéfice de la prospérité commerciale que BRAZZA promettait. La guerre entre les Umbété et les Batéké bloqua tout le monde au début de l'hivernage, on dut penser à organiser une base-relais en attendant que les hostilités cessent. Le campement fut établi à la limite des territoires de plusieurs tribus pour échapper à l'emprise de l'une ou de l'autre. Du coup, les différents chefs ennemis venaient conférer dans ce terrain neutre et demandaient l'arbitrage de BRAZZA. Le docteur BALLAY, passé également maître en l'art de régler les palabres, était appelé « Ndanchi », c'est-à-dire « Bon Dieu » !

Ce fut ensuite la pénétration du pays des Batéké, puis des Bapfourous où l'expédition se trouva bloquée par l'attitude résolument hostile de ces derniers qui refusèrent le passage de l'Alima (juillet 1878). Devant l'épuisement de tous et ce nouvel obstacle, BRAZZA décida le retour. Toutefois il voulut tenter seul avec quelques laptots une dernière reconnaissance vers le nord, tandis que HAMON reviendrait à Libreville et que BALLAY l'attendrait à la rivière Passa, au camp de Mashogo.

Le 22 juillet 1878, BRAZZA part vers le nord depuis la rivière Léboï-Ngouco. D'un pays de savanes herbeuses, il passe dans une zone de forêt. Le 31 juillet il atteint la Licona à travers le pays des Obamba (Mbété-savane puis Mbété-forêt, peut-être Mboko). La Lébango (la « rivière de sel ») est atteinte le 11 août. Les tribus de la région étaient encore souvent raziées par les Anghié, peuplade guerrière du versant congolais, très habiles à manier la pirogue (Bobika ou Kouyou ?).

Devant l'imminence des grandes pluies de fin septembre et octobre, BRAZZA décida de stopper son avance vers le nord et de revenir en arrière, vers l'Ogooué. Il arriva à Mashogo le 9 septembre où il retrouve BALLAY et HAMON. L'expédition redescendit alors une dernière fois le fleuve en visitant successivement tous les peuples rencontrés à l'aller, BRAZZA donnant son au-revoir à tous les chefs qu'il comptait bien retrouver au cours d'un autre voyage. Arrivés en octobre à Lambaréné chez M. SINCLAIR, BRAZZA, BALLAY et HAMON débarquent à Libreville le 6 novembre 1878. Il y avait exactement trois ans qu'ils étaient partis du Gabon (Libreville).

Quel est le bilan de la première mission BRAZZA en ce qui concerne la pénétration du pays kota ? On peut dire d'abord que c'est dès cette époque (1876-1878) que le pays kota tout entier (même les zones qui ne seront explorées qu'après 1910) fut informé de l'arrivée des hommes blancs, bien que peu de villages aient eu réellement leur visite. Tous les Ba-Kota apprirent les libéralités incompréhensibles de ce grand chef étranger, le rachat et la libération des esclaves, la ré-ouverture de la voie commerciale de l'Ogooué par la pacification diplomatique des terribles Ossyéba, toutes nouvelles extraordinaires et bien étranges. Les armes à tir rapide, les vêtements, les chapeaux, les chaussures, le papier et le crayon à écrire, les boîtes de conserve étonnèrent beaucoup les autochtones. Et aussi ce besoin d'activité et d'agitation continuelles des hommes blancs, leur sens de la conciliation et leurs idées curieuses en toutes matières. Toutes ces observations faites par quelques uns, plus privilégiés, furent transmises de bouche à oreille à travers toute la contrée, mais souvent déformées, amplifiées quand ce ne fut pas parfois complètement inventées !

Après les Bakota et les Yalimbongo du bas Ogooué (îlot tout à fait avancé de la masse kota), les tribus Shaké, Bakota (Lastoursville), Mindumu, Bawumbu, Mbawin et Obamba furent contactées. Toutefois seul le pays obamba fut vraiment « visité » bien que la reconnaissance de juillet-août 1878 ait été rapide et surtout faite en fin de séjour avec toute la fatigue accumulée et une certaine hâte à rentrer à l'Ogooué (sensible dans la sécheresse relative de la fin du rapport de l'explorateur). Le pays kota lui-même, l'Ivindo et ses affluents gauches, la Dilo et la Sébé (affluents de l'Ogooué), ne fut pas véritablement touché mais plutôt *contourné*. Il faudra attendre le troisième voyage et surtout la reconnaissance de J. de BRAZZA (1885) pour que les Ba-Kota soient un peu plus connus.

Sur le plan particulier de l'art plastique kota, on relève dans l'article de BRAZZA sur sa première mission (1) deux gravures très intéressantes représentant des « fétiches ».

Sur la première on peut voir une case à fétiches du village ossyéba de Djocondo (étape du 26 juillet 1876), situé près des chutes de Doumé. Ce sont des figures de reliquaire posées sur de grands paniers contenant les crânes des ancêtres. Les têtes sculptées sont petites, de style intermédiaire entre les Kota et les Tsogho du S-W : le front et les joues sont décorées de fines lamelles de laiton ou de cuivre, le crâne étant traité comme un volume tronconique pointant vers l'arrière. On trouvera plus tard de ces figures chez les Aduma puis les Masangho du Centre-Gabon, plus généralement dans la moyenne vallée de l'Ogooué et les vallées affluentes qui y aboutissent, l'origine stylistique de ces objets étant vraisemblablement située dans les tribus de l'est du bassin de l'Ivindo (Mahongwé, Shamaye).

Sur la seconde gravure, ce sont également des figures funéraires mais du village Pongo, rivière Passa (rive gauche), chez les Ondoumbo (Mindumu). Les sculptures de style purement « Kota-Obamba », toutes plates avec une coiffure en croissant et une face soit à front proéminent soit concave (avec décoration de lamelles horizontales), étaient posées sur des paniers en vannerie et des boîtes en écorce décorées de figures géométriques.

Ces observations tout à fait remarquables pour l'époque où toutes ces formes d'art étaient considérées comme grossières et dénuées d'intérêt, nous permettent aujourd'hui de mieux comprendre la carte stylistique du pays kota et du Gabon. On se rend compte que la zone de Booué-Lastoursville, traversée par l'Ogooué, a été une région de contacts artistiques et certainement d'échanges. Les formes kota de l'arrière pays avec le décor particulier à lamelles se sont diffusées vers le S-W pour atteindre même certaines tribus des Monts du Chaillu par l'intermédiaire des Shaké et certains groupes ossyéba. La pièce de style « naja » qui sera recueillie vers 1881 par le mécanicien J. MICHAUD, au cours de la seconde mission BRAZZA, n'était pas ossyéba mais de pur style Kota-Mahongwé (une tribu alors strictement inconnue). Le style véritablement ossyéba (des Ossyéba de l'Ogooué, ceux de la Mvoug ayant un style plus apparenté à ceux des Faṅ), est ainsi entrevu grâce aux observations pertinentes du voyageur. Quant à la pièce « naja » de MICHAUD, elle avait dû être volée à des Mahongwé de la Liboumba, la vente même de l'objet incitant à croire qu'il n'appartenait pas en propre à ses détenteurs momentanés qui n'auraient jamais consenti, lors d'un premier contact, à faire commerce de leurs reliques familiales. Remarquons que les objets rapportés par MARCHE et COMPIÈGNE en 1874, sont de valeur esthétique très ordinaire, certainement les premiers spécimens d'œuvres de commande de l'art gabonais, les indigènes ayant probablement refusé de céder les véritables pièces rituelles, ce qui est tout à fait compréhensible.

1.3. Troisième mission de Brazza, « Mission de l'Ouest-Africain » (1883-1886)

De retour en France en janvier 1879, BRAZZA jusqu'ici connu des seuls milieux géographiques et maritimes, devint très vite populaire. A la suite de son rapport au ministère de la Marine et d'une conférence sur la première exploration du haut Ogooué, BRAZZA obtint de se voir confier une autre mission afin d'arriver au Congo avant STANLEY, déjà en pourparlers à ce sujet avec le roi LÉOPOLD de Belgique. Un crédit de cent mille francs lui est ouvert sur le budget de la Marine. A peine reposé, BRAZZA se rembarque à Bordeaux le 27 décembre 1879, BALLAY devant le rejoindre ensuite avec un bateau démontable pour descendre l'Alima. L'expédition compte maintenant quatre européens — BRAZZA, BALLAY, NOGUEZ et J. MICHAUD — et quelques laptots sénégalais dont le fameux « MALAMINE ».

(1) Cf. BRAZZA P., Sav. de, « Voyages dans l'Ouest-Africain », in : Le Tour du monde, années 1887 et 1888, respectivement p. 329 et p. 50.

Remontant rapidement l'Ogooué, BRAZZA fonde Franceville en pays mindumu (avril 1880) dont il confie la direction à NOGUEZ, puis continue à travers le pays téké jusqu'au territoire du roi MAKOKO (mai-juin) dont il obtiendra un traité qui plaçait ses états sous la protection française et faisait abandon à la France d'un vaste terrain à choisir au bord du Congo, en aval. Le 3 octobre 1880, Brazzaville est fondé au village M'Fa, sur la rive droite du Congo, à moins de deux kilomètres des premiers rapides.

Après avoir rencontré STANLEY au Congo le 7 novembre, BRAZZA revient sur le Gabon et retrouve MICHAUD à Lambaréné où BALLAY n'est toujours pas arrivé. Tandis que le traité MAKOKO s'achemine vers la métropole, il décide de remonter sur Franceville et le Congo. Retenu à Franceville pendant plus de deux mois par une blessure au pied, il en profite pour se consacrer à la connaissance plus approfondie des populations. Pendant ce temps ses ennemis métropolitains ne désarmaient pas : c'est ainsi qu'il voit arriver en septembre 1881 l'enseigne de vaisseau MIZON, son ancien compagnon d'arme à l'école navale, envoyé par le Comité Français de l'Association Internationale Africaine, pour le remplacer à la tête de la mission ! BRAZZA, écœuré de ce procédé, obtempéra cependant et pour ne pas perdre son temps, se lança dans l'exploration du bassin du Niari-Kouilou vers le S-W. Arrivé à Landana, sur la côte des Loango, il rentra ensuite directement en métropole, toujours inquiet au sujet de la tête de pont du Congo, à juste titre d'ailleurs puisque MALAMINE dut abandonner la position en mai 1882, sur ordre de MIZON.

BRAZZA, de retour en France, s'aperçut que quelque chose se tramait contre lui et son œuvre au Congo. La concurrence était vive entre LÉOPOLD II et la France ; le roi des Belges pensait arriver à faire occuper les deux rives du Congo avant que les parlementaires français se soient décidés à une ligne de conduite précise. A cet effet, il fit tout pour que le traité MAKOKO trainât à la Chancellerie et ne fût pas ratifié. Mais travaillés par les conférences et communications de BRAZZA, l'opinion puis le Parlement finirent par rendre raison : le 21 octobre 1882, le traité était ratifié, la présence française au Congo et au Gabon clairement affirmée.

En réalité les conditions politiques étaient mauvaises car si l'intérêt pour les questions coloniales s'était accru surtout dans certains cercles cultivés, la méfiance du public bourgeois, les craintes financières et diplomatiques des parlementaires (beaucoup plus que des scrupules de conscience) et l'hostilité du Président GRÉVY demeuraient vives et tenaces. La France, à dire vrai, ne tenait pas particulièrement à s'occuper de l'Afrique ni du Congo. Les débats se succédèrent à l'Assemblée opposant surtout Jules FERRY, partisan d'une expansion coloniale raisonnée (1), et Georges CLEMENCEAU, farouche tenant de gauche des thèses anticolonialistes.

Le 27 décembre 1882, la Chambre discuta enfin des crédits d'une nouvelle expédition, la « mission de l'Ouest-Africain », qui relèverait du ministère de l'Instruction Publique. BRAZZA obtint en tout, tant en argent qu'en matériel, 1 275 000 francs-or. Nommé lieutenant de vaisseau, il recevait en outre le titre officiel de « commissaire du gouvernement dans l'Ouest-Africain ». La mission, partie de Bordeaux fin mars 1883, comprenait un important personnel européen (43 personnes) dont un état-major — BRAZZA, LASTOURS, DECAZES, MANCHON, etc. —, un groupe d'agents auxiliaires — CHAVANNES, DOLISIE, J. MICHAUD, KERRAOU, PONEL, etc. —, un groupe de sous-officiers et de matelots ROCHE, VEISTROFFER, LE BRIS, sergent MALAMINE, etc. — et une troupe de 139 laptots sénégalais augmentée d'une section de tirailleurs algériens. Une véritable armée à côté des quelques porteurs et des deux blancs de la première mission ! En outre une mission scientifique d'accompagnement fut confiée à Jacques de BRAZZA, docteur ès sciences, frère de Pierre, doublé d'un autre italien, Attilio PECILE.

(1) Jules FERRY avançait trois raisons pour justifier sa politique coloniale : politiquement, trouver une compensation à la défaite de 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine ; économiquement, ouvrir des débouchés extérieurs ; socialement, civiliser les races « moins évoluées ». Cf. ERLANGER P., « Clemenceau », Grasset, Paris, 1968.

Cette mission, à peu près indépendante, relevait du Muséum pour ses travaux. Jacques de BRAZZA, dont l'Ouest-Africain assurait les moyens de voyage et l'entretien de la mission, aurait pour toute rétribution la moitié des objets de collection qu'il rapporterait, en cas d'échantillons doubles (1).

RIGAIL de LASTOURS, ingénieur de l'école des Mines, partit en avant-garde au début de janvier 1883 avec le mécanicien MICHAUD, pour recruter dans le Haut-Ogooué les payeurs nécessaires au transport de cette énorme expédition et les rassembler à Lambaréné. Le but de la mission était de jalonner la vallée de relais de l'Ogooué au Congo. Booué, porte du pays des Bakota du nord, fut créé en tant que poste permanent en novembre 1883 par le lieutenant DECAZES et l'adjudant PIERRON, de même que Madiville, à sept jours de pirogue en amont. Madiville fut installé sur l'emplacement d'un village nommé Niati ou Nghini à la limite des pays Aduma, Kota et Obamba. Une mission catholique s'y installa tout de suite avec les pères DEVEZAC et BICHET. Ce devait être la base de départ de l'exploration du haut pays kota.

« Les Bakota de Ndjolé demeuraient les plus farouches. Leurs chefs étaient Djambala et Manga-Manéné. Ils entraient le recrutement des payeurs et les achats de vivres. Eux-mêmes n'avaient pas « peur des blancs » et refusaient de payer » (2).

En septembre 1885, les Bakota de Ndjolé massacraient un laptot. Il semble que ce petit clan ait été véritablement pourri par tous les contacts qu'il avait eut avec les gens du bas fleuve. Les autres Ba-Kota résisteront et se battront mais d'une manière nettement plus noble. La plupart des tribus de l'intérieur, un peu en retrait de l'Ogooué, vers Franceville, étaient pacifiques sauf les Obamba, conquérants du genre des Faj, venant du pays des Mbochi. Les Obamba étaient établis dans des « plaines », sortes de petites clairières de forêt tapissées de savane herbeuse ; leurs villages nombreux comportaient des cases petites mais propres et habilement construites. Ils étaient craints de tous les autres, Batéké exceptés.

Les reconnaissances d'exploration se multiplieront tout au long de ces trois années (1883-1885), mais seule l'une d'entre elles retiendra notre attention, celle de Jacques de BRAZZA et Attilio PECILE, en direction du nord à partir de Madiville. Elle devait être primitivement confiée à R. de LASTOURS qui, malheureusement malade depuis quelques semaines, vint à mourir subitement le 27 juin 1885 au poste qui portera ensuite son nom, Lastoursville. BRAZZA avait eu d'abord quelques scrupules à confier la mission à son frère, pour d'évidentes raisons diplomatiques à l'intérieur du personnel de l'Ouest-Africain mais les circonstances aidant, c'est en toute confiance professionnelle qu'il la lui accorda. Arrivé comme tous les autres au Gabon en 1883, J. de BRAZZA alors âgé de 24 ans, fut d'abord chargé, outre son propre travail de collecte d'échantillons scientifiques, de diverses missions complémentaires dans la haute vallée de l'Ogooué. Il mènera son exploration vers le N-E tout à la fin des travaux de l'Ouest-Africain, de juillet 1885 à janvier 1886, alors que son frère était déjà de retour en métropole (novembre 1885).

La raison essentielle de cette percée en pays kota était de reconnaître des affluents de la rive droite du Congo afin de contrecarrer les ambitions allemandes du côté S-E du Cameroun. L'expédition eut lieu malheureusement au moment où éclatait un conflit de frontière entre la France et l'état indépendant du Congo, les Français partant du principe que la Licona découverte par BRAZZA en 1878 était la Nkundja autrement appelée Oubangui. Or J. de BRAZZA prouva non seulement que la Licona n'est pas l'Oubangui mais qu'elle n'est qu'un affluent de la Likouala située encore en-deçà du véritable Oubangui, ce qui compliquait singulièrement les affaires diplomatiques françaises au moment du congrès de Berlin (1885). D'où le peu de cas fait de cette exploration et les retards apportés à la publication de ses résultats.

(1) Cf. CHAVANNES Ch de, « Avec BRAZZA : souvenirs de la mission de l'Ouest-Africain », 1935.

(2) Cf. COQUERY-VIDROVITCH C. « Brazza et la prise de possession du Congo français », EPHE, 1966.

Malgré une erreur d'à peu près 1° dans son croquis d'itinéraire, J. de BRAZZA réalisa un magnifique travail pour la connaissance de l'Afrique Centrale. Il fut sensible à l'ampleur du peuplement kota dont il fut le premier blanc à parcourir le pays, atteignit semble-t-il la tribu des Nzem ; reconnut enfin la Likouala et le pays des Mboko dans la savane congolaise.

J. de BRAZZA et A. PECILE étaient accompagnés de trente-cinq hommes, porteurs, interprètes et boys. L'expédition quitte Madiville le 12 juillet 1885, deux semaines après le décès du malheureux LASTOURS, pour prendre la direction du N-E. D'après la carte de l'itinéraire, il semble qu'elle ait emprunté la « piste des Bakota » conduisant vers la Séré à travers le pays obamba. Si on examine attentivement cette carte (1), on s'aperçoit qu'au départ, J. de BRAZZA plaça Madiville 30' trop à l'est, cette erreur atteignant 1° au fleuve Congo. De même les rivières Ivindo et Dilo furent placées trop vers le S-E et la Séré trop au nord.

L'expédition arrive à Ocongia (Okondja actuel) vers le 25 juillet. Là encore, erreur de relevé : le village est en réalité à 50' lat. S, pour J. de BRAZZA il est à 13' lat. S, soit déjà un optimisme vers le nord de 37' (cette erreur ira en s'amplifiant pour atteindre presque 1° au niveau du Djouah). Après avoir visité les Obamba du sud, la mission arrive en pays umbété (Obamba du nord), au N-E d'Okondja. Les Umbété signalent que la rivière Lékoli ou Giali est une « rivière de sel », c'est-à-dire une route commerciale, exploitée par les Mboko. Au retour, J. de BRAZZA visitera ces salines, plus loin vers le Congo. En attendant, séduit par ce parcours plus facile, il abandonna quelque peu son cap initial pour suivre la piste toute tracée qui traversait une région bien peuplée. La dernière rivière du bassin de l'Ogooué est la Lébolo.

Le 26 août, J. de BRAZZA arrive à Ambéa, premier village mboko, après avoir traversé un faisceau de rivières se jetant dans la Lébangou ou Lébaï-Nghié. Huit jours plus tard, il atteint la Lékoli (Likouala), rivière qui sépare les Mboko des Ocota (Bakota). Alors que jusqu'ici les populations assez pacifiques — certaines ignorant ou méprisant même le fusil — avaient facilité l'avance de l'expédition, les Bakota de la haute Likouala se montrèrent hostiles et même agressifs. Ceux-là connaissaient le fusil et savaient même bien s'en servir. Les difficultés commencèrent ! Elles continuèrent avec les Ngomo (apparentés aux Bakélé de l'Ogooué). G. MAZENOT (2) suggère que J. de BRAZZA dut suivre l'ancienne piste d'Okondja-Mbomo (ancienne sous-préfecture du Moyen-Congo) en passant par Onienga (route Gabon-Kellé) et des villages aujourd'hui disparus ou déplacés : Bomobakota, Entsiami, Abolo et Lossy. Après Mbomo, la piste part en direction des « Salines mboko » situées au N-E.

J. de BRAZZA et PECILE sont bloqués chez les Ngomo au village Séomé, dernier village avant les Djambi (Djem ou Nzem), réputés très féroces. Enfin à Ilocu la mission est bloquée définitivement par les Djambi décidément trop agressifs (19 septembre 1885). Le point extrême atteint est à 2°32'50 lat. N, à la latitude du Souanké actuel. On a vu qu'on doit tenir compte de certaines erreurs de calcul et ramener ce chiffre d'au moins 1°.

Au retour, J. de BRAZZA passa par les fameuses « salines » des Mboko. Une « route de sel » traversait le pays kota tout entier, doublant la « rivière de sel » (Lébaï-Nghié) jusqu'aux salines. Celles-ci étaient en réalité une vaste zone marécageuse d'eau saumâtre qui, mêlée à des bananes carbonisées et par évaporation dans des marmites de terre chauffée au feu, arrivait à fournir une sorte de « sel noir », marchandise très appréciée dans ce pays reculé (3). Les Mboko venaient sur place fabriquer le sel, à la saison sèche, avant d'aller le vendre dans toute la région. L'expédition descendit ensuite à Lékoli (Likouala) pour arriver finalement au Congo en décembre 1885.

(1) Cf. BRAZZA J. de, « Tre anni e mezzo nella regione dell' Ogoué e del Congo », in Bol. soc. Geogra. Ital., 1887, p. 224-237, 309-324 et 356-380, carte.

(2) Cf. MAZENOT G. « La Likouala-Mossaka, 1878-1920 », Paris, janvier 1968, thèse de 3^e cycle, EPHE.

(3) Cf. COQUERY-VIDROVITCH C., « Brazza et la prise de possession du Congo », ibid.

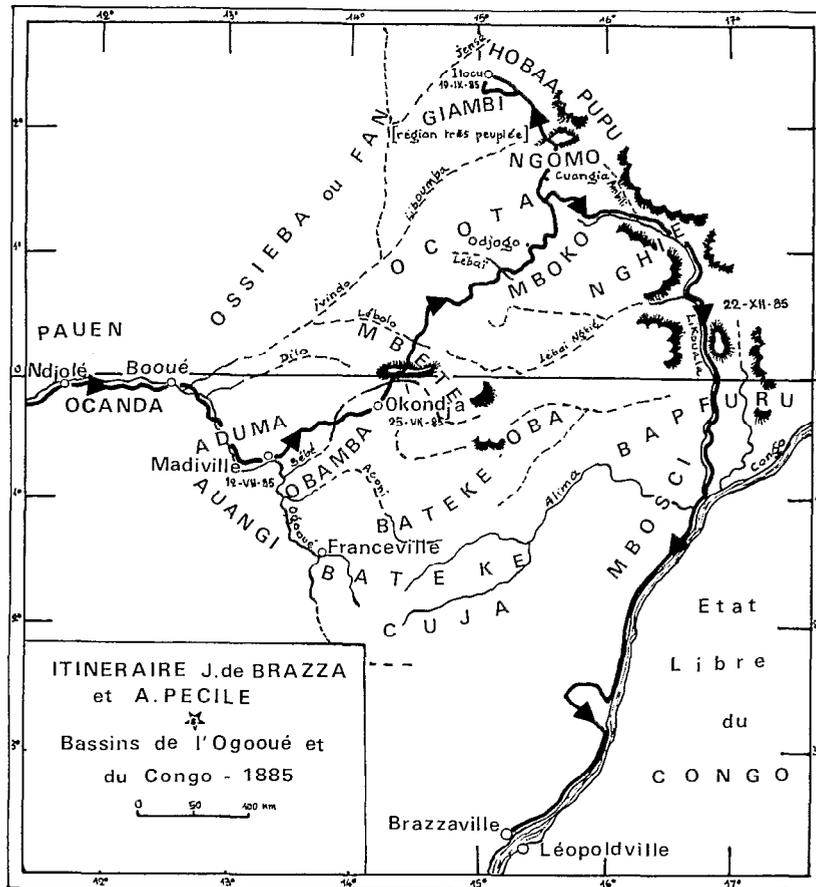


FIG. 10. — Croquis d'itinéraire de Jacques de BRAZZA.

- A. PECILE, dans ses notes de route, répartit les tribus de l'Ogooué et du Congo en trois groupes :
- celles qui sont arrivées récemment [entre 1850 et 1880] : Bacalé, Pahouins, Saké, Okanda et Obamba ;
 - celles qui sont là depuis longtemps : Batéké, Aduma, Awumbo (Bawumbu), Ondumbo (Mindumu), Mboko, Mbochi ;
 - celles qui sont venues ensemble de l'est : Bapfuru et Bandzabi.

Il remarque également de nombreux traits de la vie quotidienne qu'on retrouve encore aujourd'hui : village en rue, types de poteries, installation du métier à tisser le raphia sous l'auvent de la case, types d'armes, etc. L'organisation sociale semble tout aussi « anarchique » que maintenant avec de petits lignages bien séparés et très peu de chefs influents.

Si on fait un bilan rapide de ces six mois de tournée, on voit que J. de BRAZZA et PECILE ont reconnu les rivières suivantes : Ogooué, Sébé, Lébolo, Lékangi, Lékoli (Likouaka), Ambili (Mambili),

Jensé (haut Ivindo ou Djouah ?). Les populations rencontrées furent : — à l'aller — Aduma, Bakota, Obamba, Umbété, Bakota du nord, Mboko, Ngomo (Bakélé du nord), Giambi (Nzem); les Pupu (Bakwélé) sont signalés au N-E; — au retour — Nghié (Likuba de la rivière Lékua — hypothèse G. SAUTTER —), Bambu (ou Makua de la rivière Likouala), Bapfuru (autres Likuba), Mboschi et Batéké.

Le haut pays kota est pénétré sinon tout à fait reconnu. Il faudra maintenant attendre quinze ans pour que d'autres hommes blancs se risquent dans ces contrées. Malgré l'envergure modeste de la mission, il semble que les deux explorateurs aient été fortement remarqués et que leur passage ait été connu bien loin de leur itinéraire proprement dit. Je pense à ce propos que le surnom d'IZOZO donné par les Bakota de l'Ivindo au premier blanc venu chez eux doit plus certainement s'appliquer à Jacques de BRAZZA qu'à son célèbre frère Pierre, étant donné les zones respectives de prospection.

A retenir que si les peuples du S-W, jouxtant la vallée de l'Ogooué, sont « pacifiques » et accueillants, les autres du N ou du N-E sont plutôt hostiles et difficiles à convaincre. Les tribus du Djouah et du haut Ivindo étaient abondamment armées par les factoreries allemandes du Sud-Cameroun. Cette région restera pratiquement « zone d'insécurité » jusqu'en 1920.

J. de BRAZZA rentra en Europe dans le courant de 1886 et mourut à Rome en 1888, ayant à peine eut le temps de voir publier son rapport de mission. On lui doit aussi de très nombreux croquis pris sur le vif, des travaux et découvertes de la mission de l'Ouest-Africain. Ce travail, très important en l'absence d'un matériel photographique efficace, fut repris par la suite par Ch. de CHAVANNES puis E. LAETHIER. Peu après le départ de la mission, en 1887, FROMENT et VEISTROFFER restés sur place, furent chargés de calmer les turbulents Pahouins de Booué et installèrent un poste militaire pour contrôler plus efficacement la zone troublée et surtout assurer le passage de l'Ogooué aux nombreuses caravanes de pirogues qui le sillonnaient maintenant.

1.4. Reconnaissance du bas Ivindo par Paul Crampel (1888-1889)

Paul CRAMPEL, né à Nancy en 1864, arriva au Gabon en 1887 comme secrétaire de BRAZZA. Il se distingua bientôt par une aventureuse mission qui devait le conduire de Lastoursville sur l'Ogooué jusqu'à la baie de Corisco en passant par les sources de l'Ivindo, fixant ainsi les limites du Congo Français d'avec la colonie allemande du Cameroun (1).

Son but, fixé par BRAZZA, était de partir de l'Ogooué pour remonter jusqu'au deuxième degré de latitude nord et revenir vers la côte entre les rivières Bénito et Campo. Il avait donc à traverser tout le bas Ivindo, pays des Bakota et des Shaké.

CRAMPEL part le 12 août 1888 de Lastoursville, situé à la limite du pays des Aduma. Ceux-ci, note-t-il, n'avaient pas une grande réputation de bravoure : en parlant d'eux, les autres indigènes les qualifiaient de : « chair d'esclave ». Dans ses bagages, le voyageur emporte du sel, de la poudre, des couteaux, sonnettes, perles de verre de Venise, petits miroirs portatifs, de l'étoffe rouge et quinze sabres d'abattage (matchettes).

Près du poste de Lastoursville, vers le nord, étaient installés des villages Shaké. Mais les villages Kota étaient plus loin, à près de 70 km du poste, les indigènes ayant laissé une sorte de no-man's-land autour de l'établissement européen. Les agglomérations autochtones devenaient de plus en plus considérables à mesure qu'on s'éloignait de l'Ogooué. Les causes en étaient que les Bakota craignaient d'être

(1) Cf. « Au pays des M'Fans, voyage d'exploration de M. Paul CRAMPEL dans le nord du Congo Français », rédigé par M. Harry ALIS sur les notes originales de M. Paul CRAMPEL, in *Le Tour du Monde*, vol. LX, 1890, p. 321 à 336, gravures et 1 carte.

gênés dans leur commerce et la vie villageoise (influence des missions catholiques sur les cultes locaux, rapt de femmes par les militaires africains, vols de vivres, etc.) et surtout obligés de ravitailler les blancs sinon de travailler pour eux. Ces villages étaient un mélange de Shaké, Bakota et Obamba. C'étaient de grosses agglomérations assez éloignées les unes des autres, faisant de 30 à 40 m de large sur 2 à 3 km de long — le village de Pendangui comptait par exemple environ 1 500 habitants répartis sur un espace de 3 km —. Chaque case est séparée des autres, les lignages vivant d'une manière assez indépendante.

Dans l'intérieur (bas Ivindo), à huit jours de marche de l'Ogooué, les Bakota ne connaissaient déjà plus que par ouï-dire les européens, mais n'avaient jamais vu de blancs. Ils étaient doux et pacifiques, se mariaient loin de chez eux (dans des tribus apparentées) ce qui facilitait par la suite les communications, les alliés étant obligés de s'offrir réciproquement l'hospitalité. Les guerres de village à village étaient rares (sauf pour les questions d'adultère ou de rapt). Faisant un peu de négoce, ils possédaient en outre un artisanat notable : poterie, vannerie, métallurgie du cuivre et du fer (1). Pas d'élevage mais quelques poules et cabris. Les Bakota cultivaient le manioc et la banane mais aussi quelques légumes (courges, ignames, patates, pistaches, etc.).

Le pays d'abord plat et marécageux devint assez accidenté avec de petites collines entre l'Ogooué et la Dilo. A Yébé (2), CRAMPEL apprit que les marchandises arrivaient par les Ossyéba dont un des chefs les plus connus était le fameux ZABOURÉ, déjà en relation avec BRAZZA (1877). Les Ossyéba vendaient de l'ivoire mais ignoraient le latex. Chez les Ndambomo, CRAMPEL fut reçu par le célèbre DIBA (TSIBA ou KIBA des traditions). Il atteignit l'Ivindo à la confluence de la Liboumbi (Liboumba) au futur emplacement de Makokou, un endroit où le fleuve a environ 300 m de large. Sur la rive droite, CRAMPEL est l'hôte de KANDJAMA, un grand chef ossyéba ; là, les villages kota et ossyéba se touchaient, les deux tribus ayant cessé de s'entretenir.

Les Ossyéba étaient plus pauvres que leurs voisins Bakota, plus agressifs aussi. Ils connaissaient les marchandises utiles mais étaient âpres en affaire, exigeants et même menaçants. CRAMPEL nota de nombreux renseignements sur la vie quotidienne. Sa description des villages kota et les gravures qui furent faites d'après ses dires correspondent d'une manière frappante à la réalité actuelle : village-rue avec deux rangées de cases rectangulaires, toutes séparées : corps de garde non fortifiés ; arbres laissés au milieu de la cour du village ; plantations derrière les cuisines ; véranda de protection devant les grandes cases de chef, etc.

La fin de l'expédition ne se passa pas aussi bien que le début. Remontant aux sources de l'Ivindo par la Mvoung, CRAMPEL traversa le pays des M'Fans (Fan) et atteignit le Djah où il dut obliquer vers l'ouest et la côte. Sur le Ntem, il fut agressé, blessé, presque noyé et poursuivi inlassablement jusqu'à la mer. Le destin de Paul CRAMPEL, encore très jeune et plein d'avenir, sera tragique puisqu'au cours d'un second périple de l'Oubangui vers le Tchad, il périt assassiné à El Conté en 1890, dans une embuscade tendue par le chef musulman SENUSI. Ainsi disparaissaient en l'espace de deux ans, les pionniers de la découverte du pays kota, Jacques de BRAZZA et Paul CRAMPEL. La pénétration réelle de cette zone en sera beaucoup retardée puisque ce n'est qu'à partir de 1908 qu'elle sera véritablement reprise.

(1) Le cuivre était reçu sous forme de « neptune », sorte de cuvette servant plus ou moins de monnaie ; fondu ensuite puis travaillé et ciselé avec des baguettes à fusil affûtées en burin.

(2) Le village de Yébé, d'après le croquis d'itinéraire, se trouverait un peu au nord du mont « Ngouali » (mont Ngwadi des traditions). Cette zone sera de nouveau parcourue en 1932 par l'administrateur EVEN ; tous les villages auront à cette époque quitté la région pour ne laisser qu'une vaste étendue de forêt inhabitée.

2. LA COLONISATION DU PAYS KOTA (1900-1930)

Après l'exploration somme toute assez sommaire du pays kota, la pénétration ne se fit pas tout de suite comme ailleurs au Gabon. Il faudra attendre la période de 1900-1907 pour qu'on repense à quadriller et pacifier la région. Ce ne fut d'ailleurs pas facile, du fait de l'immensité du pays et de l'hostilité plus ou moins grande des diverses tribus de l'Ivindo (les tribus du Haut-Ogooué ayant été pacifiées beaucoup plus facilement du moins près du fleuve). La colonisation française du pays kota se fit en quatre temps :

- de 1900 à 1907, la *pénétration* avec des reconnaissances rapides dans le bas Ivindo pour sonder l'état d'esprit des populations ;
- de 1908 à 1912, la *conquête* militaire avec la création de postes de contrôle sur les rivières principales ;
- de 1913 à 1919, la *pacification* avec de nombreuses opérations de répression ;
- de 1920 à 1930, l'*installation de l'administration* coloniale civile, avec des tournées de prise de contact et les dernières missions d'exploration dans les zones restées jusqu'alors inconnues.

Le Commandant DENIS, dans son « Histoire militaire de l'A.E.F. » (1931) précise les conditions de toutes les opérations en pays kota, tant au Gabon qu'au Congo. Un terrain difficile : le bassin de l'Ivindo est un immense marécage, parcouru par des rivières nombreuses et parsemé d'îlots granitiques dans les interfluves ; le sol est argileux, la forêt équatoriale, souvent primaire, recouvre tout ; de multiples sentiers, à peine visibles, parcourent le pays et relient les villages. Des peuples hostiles et turbulents : les Bakota, comme les autres autochtones gabonais, sont individualistes, l'autorité du chef de famille étant à peine reconnue ; ils ont le sens aigu de la propriété ou plutôt de l'usufruit des objets et de la terre ; ils sont âpres au gain et durs en affaires ; les villages sont toujours en état d'hostilité latente à propos des rapt de femme, extrêmement fréquents ; la méfiance envers autrui les pousse à agir violemment ; ils disposent de fusils à pierre ou à piston chargés à mitraille (morceaux de fonte, bouts de ferraille), de sagaies, de couteaux de jet et même d'arcs. Une tactique particulière : de force offensive nulle, ils pratiquent la « défensive offensive », tactique consistant en embuscades aux abords du village fortifié et attaque-surprise de nuit ; chaque village est fortifié aux deux bouts par des fortins ou corps de garde, les côtés étant protégés par des abattis ; les alentours sont piégés de trous garnis de pointes de bambou empoisonnées soigneusement camouflés, de fosses profondes armées de pieux effilés et d'un système d'alerte composé de lianes munies de clochettes ; les transmissions se font par tambour au moyen de batteries conventionnelles ; les guerriers attendent l'ennemi au dehors du village, essayant de l'attirer vers les sentiers piégés pour les massacrer avant l'assaut ; au premier coup de feu, les défenseurs se replient vers le village par des sentiers préparés à l'avance et occupent les fortins ; souvent un premier mort suffit à arrêter les hostilités, il n'y a jamais de corps à corps ; il faut ensuite palabrer des jours entiers pour régler le prix du sang répandu.

2.1. La pénétration (1900-1907)

Entre 1890 et 1905, le pays kota (Gabon et Congo) fut touché et quelquefois traversé par un certain nombre de missions officielles des collaborateurs de BRAZZA (1) :

(1) P. SAVORGNAN de BRAZZA dut prendre sa retraite en 1897 sur la pression de certains parlementaires français ; il se fera tout de même renvoyer en inspection au Congo mais décédera à Dakar, au retour de Libreville, le 14 septembre 1905.

- 1889 : A. FOURNEAU (vallées de l'Okano, du Woleu et du Ntem);
- 1890 : CHOLET (moyenne et haute Sangha);
- 1891 : HUSSON (moyenne Sangha);
- 1899 : A. FOURNEAU (itinéraire : Libreville, Ndjolé, vallée de l'Ivindo à la latitude de Makokou, riv. Liboumba puis Djaddié jusqu'à Toumbi, Ouesso au Congo);
- 1901 : WALSAIN (haute Bokiba);
- 1904 : BOBICHON (haute Sangha);
- 1905 : CAMBIER (itinéraire : Libreville, Booué, piste des Bakota de Lastoursville à Okondja, Etoumbi, Makoua, Brazzaville). Quelques uns demeureront par la suite comme « commandant » des postes administratifs créés, ceux-ci étant surtout destinés à assurer les voies de communication, c'est-à-dire les fleuves et les rivières. Par contre, d'autres stations anciennement installées furent abandonnées à la Société du Haut-Ogooué (S.H.O.), par exemple Franceville qui, créé en 1810 par BRAZZA lui-même, fut cédé en 1897 pour n'être réoccupé qu'en 1910.

Dès 1903 l'administration du Congo Français doit se préoccuper de la situation dans le moyen Ogooué et décider de l'envoi d'une section de tirailleurs sur Booué où les incidents se multiplient, menaçant de couper la voie vitale de l'Ogooué. L'affaire débuta par un conflit entre un groupe de Bakota de l'embouchure de l'Ivindo et le représentant général de la S.H.O. (1).

Les Bakota décidant d'installer leur village à côté de la factorerie, envahirent l'île Ivindo où la boutique était implantée. En réalité les autochtones excédés des méthodes brutales des traitants et de la montée continuelle des prix voulaient faire pression sur la S.H.O. Les Shaké, pourtant en guerre contre les Bakota, s'allièrent à ces derniers pour ne pas ravitailler en vivres les autres factoreries de la région (Mayella, Dillo et Bikoala). La situation devenant inquiétante, les traitants demandèrent au représentant régional de venir sur place pour régler ce palabre.

Le 13 octobre 1902, le convoi de la S.H.O. amenant le responsable fut attaqué à Dillo; on dut faire usage des armes pour pouvoir s'enfuir jusqu'à Booué. Bilan de l'escarmouche : trois Bakota tués dont un chef de clan déjà en palabre depuis longtemps avec la S.H.O. L'affaire ayant entraîné des morts eut une suite et le chef de poste organisa un grand palabre pour apaiser les esprits : le représentant de la S.H.O. affirma qu'il avait eu aussi trois tués dans son convoi et que, par conséquent, les deux parties étaient quittes. En réalité un seul payateur de la S.H.O. avait été blessé. Ce mensonge destiné à duper les autochtones kota était évidemment une mauvaise solution dans un pays où tout finit par se savoir.

L'administrateur LECOZ réclama, comme mesure de prudence dans l'avenir, qu'un poste militaire soit installé à Booué afin de maintenir tranquilles les différentes tribus de cette zone souvent troublée (Ossyéba, Bakota, Shaké), non sans faire remarquer en outre qu'une politique de justice et d'honnêteté commerciale de la part de la S.H.O. vaudrait beaucoup mieux pour tout le monde. Peu après, une section de tirailleurs fut affectée à ce secteur (30 hommes à Booué et 20 à Bikoala commandés par un blanc (2).

La pénétration commerciale, surtout la S.H.O., précéda partout l'occupation militaire et administrative. Dès que les explorateurs comme les BRAZZA, CRAMPÉL, FOURNEAU et autres eurent reconnu quelque peu le pays, des traitants chargés de marchandises furent envoyés sur leurs traces pour ouvrir

(1) « Rapport succinct sur les faits qui se sont produits en octobre 1902 dans la région de Bikoala, Dillo et Mayella (Haut-Ogooué) », par l'adm. LECOZ, Booué, 5-1-1903. (Arch., sect. OM., Paris, Gabon et Congo, IV.19).

(2) Note du ministère des Colonies, n° 97 c/240 du 27-3-1903 (Arch., sect. OM, Paris, Gabon et Congo, IV.19).

de petites boutiques de village sur toute l'étendue des concessions. Dans l'Ivindo, c'est d'abord le bas fleuve qui fut occupé jusqu'aux chutes. Les traitants gabonais mandatés par l'équipe de direction locale (aux échelons de la colonie et des régions) n'étaient pas affectés dans leur pays natal mais dans les tribus alliées. Ainsi de proche en proche le pays put-il être quadrillé de factoreries, les unes assez grandes comme Bikoala près de Booué, les autres très petites comme Mayella, Dillo, Gongoué (chutes de l'Ivindo), Mouniangui (non loin de l'actuel Makokou), Rébulard (Mvadhî), Zandzi (moyenne Liboumba, futur Kemboma), cela en l'espace de quelques années à partir de 1895.

Le travail des traitants consistait à collecter le caoutchouc sauvage ou latex et l'ivoire et à vendre le plus cher possible les quelques marchandises qu'ils avaient en stocks (sel, poudre, outils, cuvettes, miroirs, tissus, etc.). Leurs rapports avec la population étaient toujours extrêmement tendus, les traitants se croyant tout permis et investis de la puissance des blancs puisqu'employés par eux : ce n'étaient que rapt de femmes, vols de vivres et de petit bétail, exploitation éhontée des clients, chantage sur les avances consenties, etc. Il ne faut donc pas s'étonner que les pillages de factoreries aient été assez fréquents dans ces régions mal protégées militairement. L'administration se solidarisa, à tort semble-t-il, avec les grandes sociétés en facilitant leur implantation et leur commerce sans jamais parvenir à faire modifier leurs procédés d'exploitation.

Les Bakota comme les autres gabonais assimilèrent de ce fait tous les blancs et même les missionnaires, aux traitants de la S.H.O., supposant que ces derniers agissaient par ordre. Cela fera un tort considérable à la colonie, mais malgré les avertissements de nombreux chefs de poste clairvoyants, la politique dictée de métropole fut toujours de favoriser l'évolution des sociétés concessionnaires aux dépens du pays et de ses habitants légitimes. Le directeur régional de la S.H.O. le rappelle au Lieutenant-Gouverneur du Gabon (1) quand il demande à l'administration de ne rien faire avant que ses propres agents aient prospecté la zone du haut Ivindo (à cause de la précarité et de la rareté des moyens de transports — les pirogues « moustiques » — et de la turbulence des tribus devant l'occupation militaire).

Il demande en outre que la section de tirailleurs de Booué soit prête à les secourir en cas de difficultés. Il y a là une démarche assez étonnante et très révélatrice des véritables rapports entre les sociétés de commerce et l'administration, révélatrice aussi des vrais buts de la politique coloniale, non pas civiliser les races inférieures comme le disait Jules FERRY, mais plutôt ouvrir de nouveaux débouchés au commerce métropolitain et exploiter systématiquement — mais trop souvent anarchiquement — les ressources locales. Singulier aveuglement que procéder à l'exploitation *avant* de promouvoir la civilisation ; il a conduit à la ruine des colonies et finalement à l'échec de toute politique française d'expansion outre-mer.

Malgré les avis de la direction de la S.H.O., l'administration pensa à pénétrer le pays kota, en particulier la vallée de l'Ivindo. Le lieutenant BRULÉ, chef de poste de Booué, tenta une reconnaissance armée dans la basse vallée jusqu'aux chutes de Mingouli et Kongué, en aval du futur Makokou. Il fut très fraîchement accueilli par les populations et dut même battre en retraite (1905). Un conseil de cabinet est alors réuni à Libreville (Lt-Gouv. FOURNEAU, Comm. BREQUEVILLE, Cap. JACQUIER) pour débattre de la question de la création d'un poste dans la moyenne vallée. La conclusion de ces délibérations (2), après constatation de l'échec de la tentative du Lt. BRULÉ, est qu'il serait prématuré d'envisager

(1) Lettre du Dir. de la SHO au Lt-Gv. du Gabon, Libreville, n° 137, du 23-9-1905 (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1900-1908).

(2) Lettre confidentielle n° 24 c du 6-12-1905, Lt-Gv. du Gabon au Comm. Gén. du Gouv. au Congo Français (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4 (1)D, 1900-1908).

l'établissement d'un poste à Kandjama, un peu en amont des chutes, vu les moyens militaires dont dispose la colonie du Gabon ; qu'il vaut mieux laisser les traitants de la S.H.O. s'établir « pacifiquement » et faire les frais des premiers contacts sérieux car on constate que les tribus du nord sont « ombrageuses » et hostiles à la pénétration surtout si on veut leur enlever leur monopole commercial de fait (fausse crainte d'ailleurs puisque les Bakwélé, Bakota du nord et Mahongwé ne sont pas du tout des commerçants) ; enfin que la pénétration devrait se faire du haut Ivindo vers l'Ogooué (en partant du Woleu-Ntem), les tribus ayant tendance à faciliter plutôt la sortie de leur territoire que son entrée. Les difficultés rencontrées dans la haute Ngounié avec les Mitsogho incitèrent à la prudence. L'Ivindo sera donc momentanément laissé de côté.

En 1905 et surtout 1906 c'est la situation de Booué qui est la plus inquiétante, d'autant plus que, selon les projets, ce serait la base ou l'objectif des opérations prévues dans l'Ivindo et qu'il serait très imprudent de laisser derrière soit des tribus en état de révolte ouverte. Le capitaine CURAULT, responsable de la région de l'Ogooué, fait le point en mars 1906 (1).

La situation politique de la région comprise entre l'embouchure de l'Ivindo en amont et l'ancienne étape de Lopé en aval, a toujours été mauvaise depuis 1902, à cause de l'insoumission manifeste du chef NGOUA-MIDOUMBI, un Ossyéba dont le village est à l'embouchure de l'Ofoué. En 1903 le lieutenant SOCKEL, venu en reconnaissance avec 34 tirailleurs, est attaqué et repoussé de l'Ofoué à l'Ogooué. Pour « s'excuser » de cette réaction violente, le chef ossyéba envoya par la suite une pointe d'ivoire au lieutenant. Son prestige s'en accrut d'autant ! En octobre 1904, le lieutenant SIMOND signale que le groupe de Mikongo fait la loi dans la région ; en février 1905, les indigènes des villages Machoucou et Ngoua-Ngoua, situés près de Mikongo, répondent au sergent AUBRY venu relever l'impôt, « qu'ils ne pouvaient pas payer l'impôt aux blancs puisqu'ils le payaient déjà au chef NGOUA-MIDOUMBI » ! Enfin en mars 1905, le lieutenant BRULÉ se trouve bloqué et isolé dans le poste de Booué. Ainsi en 1905, le capitaine CURAULT constate que des indigènes tolèrent à peine les blancs, résistent passivement à toutes les instructions et se refusent obstinément à payer l'impôt (une boule de latex par personne). Les bords de rivière sont déserts de villages, tous les groupes ont fui à une ou deux journées de marche à l'intérieur. Un malaise certain règne partout, les blancs sont constamment bafoués. Un exemple s'impose donc.

L'expédition punitive destinée à mater la « révolte des Ossyéba » comprendra 133 fusils dont 45 tirailleurs et 70 gardes régionaux dirigés par le capitaine CURAULT et le lieutenant LUCAS. La date choisie — avril — doit permettre de surprendre tout le monde au village (en effet de mai à octobre, les villages sont souvent dépeuplés du fait des travaux de plantation et des grandes chasses). Le 28 avril la colonne est à Atouka (confluence Ogooué-Ofoué) ; le 29 les deux rives de l'Ofoué sont occupées par le Lt. LUCAS ; le 1^{er} mai le village de Mikongo est pris, les guerriers mis en fuite. Un petit poste militaire est laissé sur place quelques mois. Les Ossyéba furent très impressionnés par ce déploiement inusité de forces et on put considérer la région comme pacifiée pour un certain temps.

Le haut Ivindo, fut une nouvelle fois reconnu en 1906 par le sergent CERVONI qui s'employa à réaliser le lever hydrographique du fleuve. En 1907, le capitaine CURAULT basé à Ndjolé, signala la situation inquiétante des agents de la S.H.O. installés dans la basse Mounianguï. Le capitaine LUCAS fut alors chargé d'étudier les conditions d'une occupation militaire de l'Ivindo (2).

Celles-ci ne paraissaient pas très bonnes vu le grand nombre de rapides et de chutes coupant le

(1) Rapport du cap. CURAULT sur « Le groupement hostile de Mikongo et la nécessité d'une répression immédiate », n° 89 du 12-3-1906, (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1900-1908).

(2) Rapport du cap. LUCAS, « Occupation du bassin de l'Ivindo », du 5-6-1907, 1 carte, (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1900-1908).

bas fleuve sans parler de l'hostilité possible (et même probable) des populations. Le Cap. LUCAS fit son rapport à partir des renseignements rapportés en 1905 par le Lt. BRULÉ et les indications données par les agents de la S.H.O., en particulier M. VAILLE, installés sur la basse Mounianguï depuis mars 1906. L'officier étudia successivement la configuration du fleuve et les possibilités de ravitaillement des postes à créer.

L'Ivindo (du moins le moyen et le bas Ivindo) peut être divisé en trois tronçons : en amont de la Liboumba une partie navigable ; entre la Liboumba et les chutes de Kongué (village de Kandjama), de petits rapides assez faciles à franchir ; en aval des chutes, des rapides très accidentés et des chutes nombreuses, un courant extrêmement fort. Le Cap. LUCAS note plusieurs possibilités de pénétration : soit par pirogue en juillet ou janvier au moment des basses eaux, soit plus simplement à pied, par voie de terre, en passant plus à l'est.

Les populations sont des Shaké — pillards, palabreurs mais craintifs et peu guerriers —, des Bakota — sens du commerce, peu travailleurs, pillards et arrogants — et des Bendjambi — très guerriers et redoutables —. Les postes à créer seraient Bella-Mayong près de la chute de Kongué, à l'endroit où l'Ivindo devient navigable et Rébulard, à l'embouchure du Yendzé ou Djouah, en pays bendjambi (Rébulard était une ancienne factorerie de la Ngoko-Sangha, abandonnée depuis longtemps et portant le nom d'un européen mort dans la région). Le ravitaillement par Booué de ces deux postes avancés serait très difficile et en tous les cas coûteux (environ 1,50 F le kilog de charge) vu le manque de porteurs à recruter sur place et le coefficient élevé des pertes en route (chavirement, pillage, produits avariés). Le cap. LUCAS conseilla donc d'assurer le ravitaillement par le Congo et la Ngoko, ce qui reviendrait aussi cher mais avec beaucoup moins de risques.

Le rapport est complété par une carte des pistes utilisées à cette époque (1900-1907) par l'administration et les traitants de la S.H.O. Les projets du capitaine LUCAS ne seront pas entièrement réalisés comme il le pensait, mais à peine deux ans plus tard l'ancienne étape de Rébulard sera devenue chef-lieu de région sous le nom de Mvathi et la zone des Bendjambi ou Sangha-Sangha en cours de pacification afin d'assurer le passage vers le Congo.

2.2. La conquête (1908-1912)

La conquête militaire du pays kota durera plus de quatre années, les tribus du bassin de l'Ivindo s'étant révélées comme on le craignait, très turbulentes et hostiles à toute occupation sérieuse. Le poste de Booué, désormais tenu par une section de tirailleurs, semble être devenu à cette époque un centre commercial important et bien relié par l'Ogooué à Ndjolé et Lastoursville et par voie de terre au moyen Ivindo. La voie de l'Ogooué est désormais libre, les administrateurs successifs de Lastoursville s'employant à pacifier continuellement les tribus riveraines, avec plus ou moins de bonheur d'ailleurs (1).

Sur les instructions du commissaire général GENTIL (2) en vue de l'occupation du bassin de l'Ivindo,

(1) Cf. l'affaire du village Licégo, subd. de Lastoursville, juin 1910 : le chef de subdivision, à la suite d'un meurtre consécutif à un palabre malheureux, décida d'arrêter le coupable, le chef awandji LIPORO du village Licégo. Comme l'accusé se refusait à venir se livrer au poste, on organisa une expédition de représailles en direction du village situé sur l'autre rive du fleuve. Prévenus et bien armés, les guerriers de Licégo résistèrent vigoureusement et mirent les gardes régionaux en déroute, manquant même de noyer le chef de poste. C'est son remplaçant, lui-même ayant été muté, qui réussira à exercer une répression efficace un peu plus tard.

Rapport de la subd. de Lastoursville, 3^e trim. 1910 (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1910).

(2) Rapport du Cdt. SÈCRE, Commandant militaire du Gabon, n^o 195 du 7-4-1909. (Arch. sect. OM, Aix, Gabon (41)D, 1909) et « Histoire militaire de l'AEF », 1931, *ibid.*

le poste de Makokou fut créé le 20 janvier 1908, à l'embouchure de la Liboumba, sur la rive droite de l'Ivindo, à 250 m en amont de la factorerie dite de la « basse Mouniangui » (près du village de Loa-Loa, au niveau des rapides). Il y avait là quatre villages kota, la limite entre les pays kota et bendjambi (autrement appelé mézambé, bakuli ou bakwélé) étant située sur la rive nord de la Liboumba. « Makokou » est le nom d'un très ancien village ossyéba sur l'emplacement duquel est construit le poste. Par contre le nom de « Kandjama », mentionné par P. CRAMPEL en 1888, est alors inconnu des autochtones ; ce nom serait plutôt une dénomination clanique, le véritable nom du village étant M'Pembé (2). Le sergent LEONETTI fut chargé du commandement avec une garde de 35 tirailleurs.

Malgré la création de Makokou et Mvadhî, la situation de l'Ivindo restait précaire (1) : les vallées de la Liboumba et de la Djaddié étaient à peu près entièrement fermées au commerce ; les actes de pillage et de brigandage restaient impunis faute de moyens militaires ; le poste de Makokou fut même attaqué par les Bakota du chef Yossi, en novembre 1909. Le chef de poste décida, vu la situation, de confisquer les fusils et la poudre à tous les indigènes ! Consigne facile à décréter, plus difficile à appliquer ; elle accentua d'ailleurs le désordre.

On put alors parler d'une « question de l'Ivindo » ; le capitaine DEBIEUVRE fut chargé de l'étudier et d'y trouver une solution, d'autant plus urgente que les postes ayant été créés — Viel sur le Djouah en août 1907, Makokou en janvier 1908, Mvadhî en février 1908 —, on ne pouvait plus reculer. L'officier Chef de région, basé à Mvadhî, fit le point et précisa ses objectifs dans un rapport au lieutenant-gouverneur de la colonie.

Tout le bas Ivindo, la Djaddié, la Liboumba et la Mouniangui sont partiellement révoltés, seule la haute vallée entre Makokou et Mvadhî est à peu près tenue (2).

Les traitants commerciaux sont partout menacés, souvent attaqués et massacrés. Les postes sont isolés dans des zones vides d'habitants, les villages ayant été déplacés plus loin ; le ravitaillement des agents de l'administration devient même difficile. Enfin le poste même de Makokou a été attaqué et envahi par un groupe de Bakota. Si on se souvient de l'accueil assez favorable réservé au capitaine FABIANI en janvier et février 1908 sur le moyen Ivindo, il faut essayer de comprendre les raisons de ce revirement radical et subit des populations (3).

Elles sont de plusieurs ordres :

— *administratif*

La carence administrative est totale ; les postes ont été installés sans ordre ni méthode ; les liaisons ne sont pas assurées ni la coordination entre les responsables régionaux ; enfin certains chefs de poste ont fait d'énormes erreurs de tactique en commettant quelques exactions insupportables et en ayant manqué de loyauté envers les notables locaux.

— *commercial*

Le manque d'organisation est flagrant : relations déficientes entre les factoreries principales et les succursales ; approvisionnements irréguliers ; défaut d'occupation des concessions ; prix trop élevés des

(1) Rapport de la région de l'Ivindo, 1^{er} trimestre 1909, (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1909).

(2) Rapport du capitaine DEBIEUVRE, « Situation politique dans le bassin de l'Ivindo », n^o 752/286 du 1-4-1910 (Mvadhî). (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1910).

(3) C'est l'opinion personnelle du capitaine DEBIEUVRE. En réalité, il semble bien que les populations n'aient jamais laissé circuler les blancs très facilement dans leur pays. Un autre rapport de l'autorité militaire (cf. « Histoire militaire de l'AEF », 1931, *ibid.*) précise même que le capitaine FABIANI a eu quelques difficultés dans sa reconnaissance. Pour le reste le rapport DEBIEUVRE donne des indications qui concordent avec l'ensemble des rapports et publications de l'époque.

marchandises, par rapport aux prix allemands du Cameroun tout proche ; monopole absolu des sociétés concessionnaires sur les transactions en nature (latex et ivoire) (1).

Le capitaine DEBIEUVRE note que ces difficultés viennent surtout de la société de la Ngoko-Sangha (installée dans le haut Ivindo).

Trois incidents sérieux sont à déplorer en 1908 : Zocamatou — un agent de la S.H.O. doit fuir mais laisse massacrer trois de ses traitants gabonais (22 mai) — ; Kemboma — le même agent doit faire encore usage de ses armes contre les Bakota qui le menacent (fin 1908) — ; Ipoko, sur la Mounianguï — une affaire de vente d'armes où un autre agent commercial est la cause d'une rixe après laquelle trois traitants sont massacrés en représailles.

— *militaire*

Les colonnes envoyées sur le terrain pour effectuer la pacification passent trop vite et n'occupent pas le pays. Conclusion : un coup sensible a été porté à l'autorité de l'administration de la colonie et il convient d'y remédier rapidement si on ne veut pas être obligé d'évacuer à brefs délais.

Le capitaine DEBIEUVRE propose alors :

- de transférer la factorerie de Zocamatou à Kemboma en y créant un petit poste ;
- de déchoir de ses possessions la Ngoko-Sangha au nord du pays kota, à moins qu'elle ne consente à créer une zone de commerce libre autour des postes de l'administration ;
- d'agir rapidement après chaque révolte ou attaque des indigènes.

A propos des Bakota, il note qu'ils sont moins hostiles que les Sangha-Sangha ou Bakwélé, moins méfiants et surtout moins doués pour la guerre. Leurs chefs sont en général écoutés, leur autorité s'exerçant sur des éléments concentrés susceptibles de se réunir facilement. Ils ignorent les blancs et les combattent parce qu'ils n'en ont pas vus souvent (opinion très optimiste et assez contestable). Tous les palabres ont pour origine des conflits avec les traitants de la S.H.O. (les sociétés concessionnaires sont chargées de tous les méfaits, ce qui n'est pas tout à fait juste, l'administration en ayant largement sa part aussi). La politique à suivre est donc de se faire connaître par de nombreuses tournées, de persuader un à un les chefs locaux (par exemple à Makokou, les chefs kota PENGANGOY et M'BOMO) et au besoin de démontrer notre force militaire. C'est cette dernière solution qui fut appliquée, le capitaine DEBIEUVRE étant chargé de tenir toute la région en usant de mobilité.

Le 1^{er} août 1910, un détachement partit de Mvadhî pour créer un poste à Zocamatou (2).

Les Bakota et les Bendjambi semblèrent accepter cette installation, le conflit relatif à l'assassinat des trois traitants ayant été réglé (amende correspondant au « prix du sang »). Le chef SIBON (le ZIBO des traditions), principal agitateur des Bakota de la moyenne Djaddié, vit son autorité compromise et son prestige décroître. Toutefois la C.F.H.C. (Cie Française du Haut-Congo) continuait son œuvre néfaste en procurant de la poudre de contrebande aux indigènes malgré les défenses de l'administration. L'influence européenne ne se faisait que peu sentir, d'autant que la région était le théâtre d'une rivalité continuelle entre les trois sociétés, S.H.O., Ngoko-Sangha et C.F.H.C.

Près de Lastoursville, un convoi aduma fut attaqué par les Shaké du bas Ivindo (deux morts et cinq blessés) ; les Ndambomo s'agitaient, il allait devenir nécessaire d'occuper la Dilo-Lassio pour

(1) Les agents de la SHO exigent 7 boules de latex pour 1 tête de tabac ou 4 aiguilles ou une cuillerée de sel !

(2) Rapports du mois d'août 1910, région de l'Ivindo, n° 794/365 du 11-10-1910. (Arch., sect. Aix, Gabon 4(1)D, 1910).

capturer le chef KIBA, fomentateur d'une révolte contre les blancs. Là aussi, le trafic illicite de la poudre et des armes sévissait en grand et rendait malaisée la tâche de l'administration (1).

L'administrateur CHALET et le commis BASCOUL furent attaqués par des Obamba et des Bakota, décidément turbulents, non loin de la Léyou (octobre 1910). Partout les Bakota et Shaké s'ingéniaient à bloquer les convois et intercepter les estafettes. Le seul endroit calme était Franceville et ses environs, poste réoccupé en 1909 où le souvenir de BRAZZA suffisait à maintenir l'ordre et la discipline. En 1910, les effectifs des postes du pays kota étaient les suivants (2) : une compagnie de 120 tirailleurs répartie en quatre postes (Booué — capitaine CORCUFF avec 4 européens et 70 tirailleurs et gardes indigènes —, Makokou — lieutenant BLASCHECK avec 2 européens et 51 indigènes —, Zocamatou — lieutenant AGUILLON avec 2 européens et 51 indigènes —, Mvadhi — [chef-lieu] capitaine DEBIEUVRE, chef de région, avec 8 européens et 50 indigènes —).

Une partie de ces maigres troupes fut employée en outre à la protection de la mission d'étude du chemin de fer Gabon-Congo-Oubangui dirigée par le capitaine PÉRIQUET.

A la fin de 1910, le gouverneur général précisa qu'il fallait sérier les efforts en attendant que la nouvelle compagnie de tirailleurs demandée arrivât : d'abord pacifier les Sangha-Sangha au nord du Djouah, puis régler les palabres en cours (incidents de Makokou, de la Djaddié et de la Liboumba) ; enfin éviter d'occasionner d'autres palabres par des actions trop hâtives ou inconsidérées dont les conséquences ne pourraient être contenues par les forces limitées de chaque poste. La 5^e compagnie vint renforcer la 1^{re} fin 1910 : le bataillon du Gabon devint alors le « Régiment Indigène du Gabon » (3).

Yossi, un chef de village kota de la basse Mouniangui, se rendit à Makokou pour faire sa soumission et se faire pardonner l'attaque du poste (août 1910). L'atmosphère politique de la région de Makokou se détendit pour quelque temps, les difficultés surgissant maintenant du côté de la vallée de la Dilo (Djidji) et sur la moyenne Djaddié. Les Bakota attaquèrent en effet une troupe commandée par le Lt. AGUILLON qui menait une reconnaissance vers la zone congolaise : l'officier resta bloqué à Toumbi, sur la Djaddié, pendant un mois. Le 27 novembre, c'est le poste même de Zocamatou qui est pris d'assaut, le siège durant presque une semaine. Le capitaine DEBIEUVRE, prévenu rapidement par un coureur, survint très vite avec des renforts le 19 décembre et organisa une opération-surprise de nettoyage vers les campements kota des environs : divisés en trois colonnes, les tirailleurs prirent le village de Mélaka-Mélaka le 24 décembre (Lt. LANTIER) puis détruisirent les derniers campements rebelles le 27 (Lt. DEFERT). Le 5 janvier 1911, les Bakota capitulèrent et offrirent leur soumission. Les conditions de la reddition étaient sévères : reconstruction des villages près de Zocamatou, création de pistes larges entre les villages, fourniture de porteurs pour les tournées, acquittement de l'impôt (4).

En 1911, la situation restait toujours précaire sur la rive gauche de l'Ivindo, la seule occupée (la pénétration vers l'ouest ayant été rendue impossible par l'hostilité déterminée des Ossyéba et des Faŋ) : un traitant est tué au village Ngouma, non loin de Booué, près de l'île Ivindo ; le 8 mars l'adjudant BOUVRY est attaqué par des Shaké près de Booué ; enfin la rivalité farouche entre les Sangha-Sangha et les Bakota ensanglante toute la haute vallée et les confins du Moyen-Congo (l'administration prenant plutôt parti pour les Bakota considérés comme un peu plus dociles). A Booué, le

(1) Rapport du Lt.-Gv. du Gabon au Gv-Gén. à Brazzav., n° 808/422 du 10-11-1910. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1910).

(2) Rapport annuel 1910, colonie du Gabon, n° 388. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1910).

(3) Rapport du Lt.-Gv. du Gabon, n° 809/423, nov. 1910. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1910) et « Histoire militaire de l'AEF », 1931, *ibid.* : le régiment indigène du Gabon ne prit officiellement son nom qu'en 1912.

(4) « Histoire militaire de l'AEF », 1931, *ibid.*, p. 112 sq.

féticheur shaké BENANGOYE meurt en prison (1). Les chefs de poste commençaient tout de même à percevoir l'impôt aux alentours des postes, au début sans trop de difficultés vu la modicité de la demande — une boule de latex par personne —. La monnaie locale était le « neptune » de cuivre, valant 2,50 F et le « mandjo » en fer, valant 1,50 F à 2 F suivant les zones. La région de l'Ivindo est alors transformée en quatre *circonscriptions militaires*: Djouah au nord, Mvoung à l'ouest, Mouniangui au sud-est et Moyen-Ogooué vers Booué. En 1912, la Mvoung sera rattachée à l'Ivindo (Makokou) et la Mouniangui partagée entre le Djouah et l'Ivindo. Il restera alors l'Ivindo, le Djouah et le Moyen-Ogooué.

L'année 1912 est marquée par trois faits importants : l'application de la convention franco-allemande du 4 novembre 1911 relative au nouveau tracé de frontière entre l'A.E.F. et le Cameroun, avec cession de la région des Sangha-Sangha ; la répression des Ndambomo sur la Dilo ; l'agitation continuelle des Bakota.

Le chef ndambomo KIBA (dit aussi DIBA ou TSIBA), fort de ses 500 fusils et bien retranché aux confins du mont Ngouadi, défait les européens de Booué et Lastoursville en contrôlant à son profit la route du bas Ivindo. Chaque convoi risquait d'être pillé et les porteurs blessés ou tués. Une opération de répression fut décidée et confiée au lieutenant PERSON, chef du poste de Makokou, après qu'une reconnaissance préliminaire ait permis d'établir les responsabilités (tournées d'octobre 1911 et février 1912, Lt. PIERSON et Adj. DOLO). La capitale des Ndambomo, le village de Mina-Ngoutou, est prise le 10 août. KIBA sera capturé quelques mois plus tard, dans la zone des villages de Ounga et Makala, un peu plus au nord (12 décembre 1912 — Cap. DUBOIS de SALIGNY et Lt. PERSON). Ramené à Booué et emprisonné, le chef ndambomo meurt peu après, « épuisé par cinq mois de privations et par suite d'une vie agitée ». Voyant la partie perdue, les Ndambomo se soumirent ; les fils de KIBA vinrent au poste faire acte d'allégeance. Une section de tirailleurs fut laissée à M'Véla, sur la Dilo, pour maintenir l'ordre (2).

L'agitation kota se manifesta par un grand nombre d'incidents dont les principaux furent :

— à Booué :

- affaire du village Missouga, assassinat d'un porteur de la S.H.O. ;
- affaire du village Doumabanga, aux chutes de Kongué, attaque d'un convoi sur la piste du bas Ivindo (8-1-1912) ;
- attaque de M. BOURDAT, agent de la S.H.O., sur la piste d'Edjandja à Makala (vers la Dilo) ;

— à Makokou :

- affaire du village Ekalanga, rébellion du chef de village ;
- incidents de la Djaddié, village de Toumbi, rixe entre Bakwélé et Bakota (3).

L'extension française se poursuivit jusqu'à Mékambo, créé en 1912 à l'est de Zocamatou pour surveiller le pays mahongwé. Le nouveau chef de poste reçut un accueil très froid des populations, surtout

(1) Rapport du deuxième trimestre 1911, région de l'Ivindo. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1911), mentionné par les traditions shaké (Makokou) : cf. 1^{re} partie.

(2) Rapport annuel 1912, colonie du Gabon. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1912).

Le chef KIBA est mentionné dans les traditions bakota (Booué) et shaké (Djidji), quelquefois avec une petite erreur de date entre 1910-1915.

(3) Rapport politique de janvier 1912, colonie du Gabon. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1912).

au village de Mayaga. Une première impression destinée à impressionner les récalcitrants s'abattit sur le village. Les Mahongwé, vus de loin, paraissaient plus calmes et plus actifs. Ils se révélèrent belliqueux dès que l'on voudra lever l'impôt ou recruter des travailleurs (1).

Les Bakota ne faisaient pas ou peu de cultures (manioc, bananes, taro, maïs) mais étaient par contre

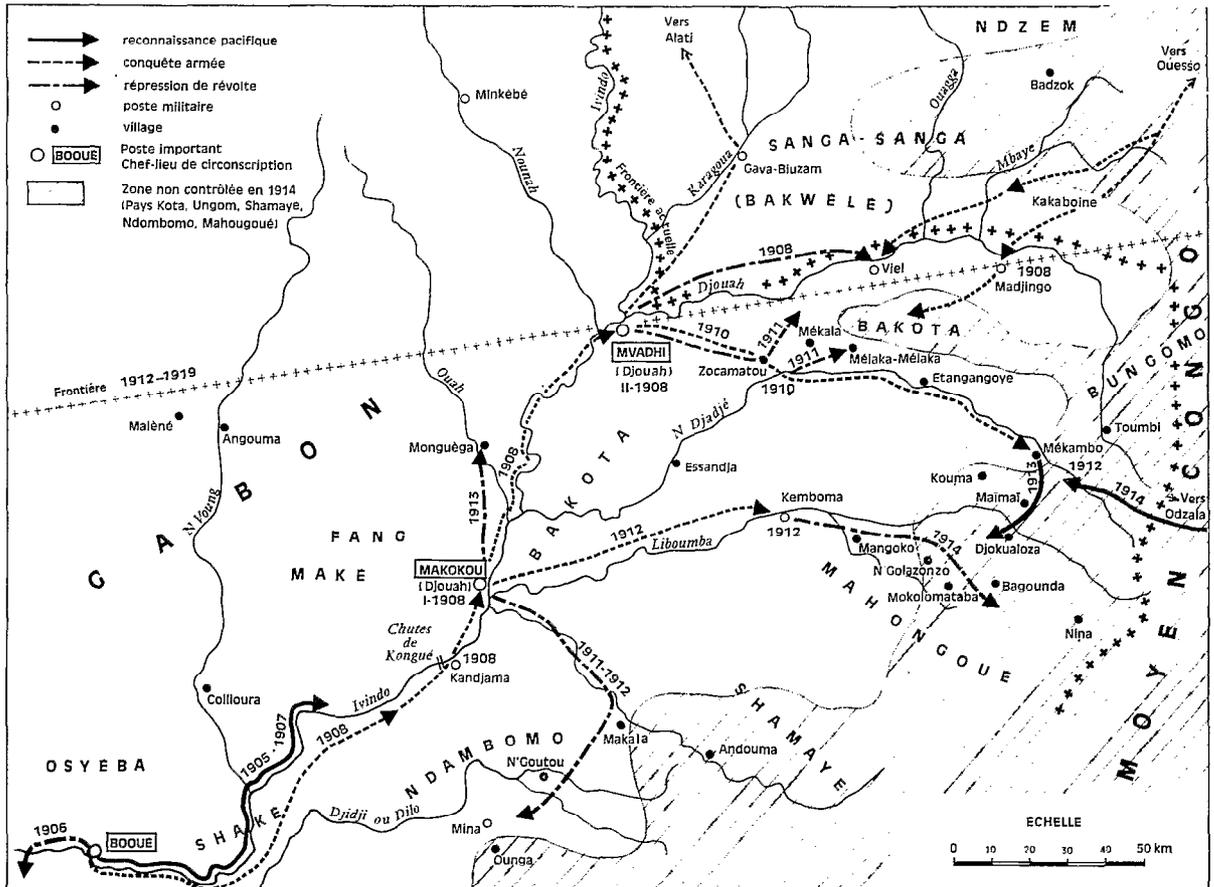


FIG. 11. — Opérations militaires sur l'Ivindo (1908-1912).
D'après « Histoire militaire AEF ». Croquis 13-1931.

de grands chasseurs et d'habiles pêcheurs. Ils recueillaient le caoutchouc sauvage et l'ivoire pour le vendre aux traitants des sociétés de commerce et pouvoir acheter quelques objets de traite. De ce fait, les sociétés prenaient une grande influence, surtout dans les régions non contrôlées par l'administration.

(1) Rapport politique de décembre 1912, région de l'Ivindo. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1912).

Du côté de Franceville, les Obamba étaient pénétrés peu à peu, non sans difficultés dans la zone de la Sébé où les populations gardaient leurs distances et ne permettaient pas l'installation d'un poste sûr. La création d'Okondja fut tout de même envisagée ; des tournées préliminaires furent organisées mais les réalisations concrètes laissées de côté, vu les conditions encore défectueuses.

Au Congo, aucun effort militaire n'avait été tenté du côté de la Mossaka jusqu'en 1910, la pénétration administrative civile s'étant faite assez calmement. En 1910, les autorités voulant occuper le haut pays kota du côté de la haute Likouala, un mouvement insurrectionnel se déclenche chez les Mahongwé, les Mboko et les Bokiba. Le bataillon du Moyen-Congo est envoyé en renfort : c'est l'opération de la Mambili et de la haute Likouala (1).

Le 11 juillet 1910, le Lt. DIDIER se rend à Djokoadila où le capitaine CURAULT et l'administrateur MARCHAND le rejoignent (accompagnés du commis MOUNIÉ et de M. TRECHOT de la C.F.H.C.). Les villages d'Ekalakanza, Ebembélé, Ebi-Babanza sont pris d'abord ; ensuite Pomba (300 cases), Banza (500 cases), Djokoésséba (500 cases, 35 corps de garde) avant le 1^{er} août ; enfin Ntolo, Odzala (500 cases), Lenghé-Lenghé, Opunga, Ambenghé et Lébango. Le 16 août, le gros village de Mbomo demande à se soumettre. L'administration exige la restitution de 200 fusils ; les Bakota étant un peu long à se décider, on rase le village (600 cases, 40 corps de garde et 20 barricades). La « révolte des Bakota » est matée, pour l'instant du moins, la région devant rester continuellement un foyer d'agitation, nécessitant même la création d'une « circonscription militaire des Bakota » en 1913.

Ainsi à la fin de 1912, tout le pays est quasiment pénétré (à l'exception de quelques petites zones situées à la limite du Gabon et du Congo) et largement quadrillé sinon totalement conquis : les postes de Booué, Lastoursville et Franceville aux confins et de Makokou, Mvadhi, Zocamatou et Mékambo à l'intérieur attestent la présence française. Ce n'est encore qu'une présence *militaire*, chaque poste étant un fortin avancé souvent isolé et livré à ses seules forces. Tout le pays est en effervescence larvée, les Ba-Kota se soulevant au moindre prétexte ou signe de faiblesse, pillant les convois mal armés et massacrant les traitants isolés ou récalcitrants.

Les Ba-Kota pouvaient encore se croire chez eux, malgré les promesses de soumission que certains chefs avaient faites aux « commandants ». La partie était pourtant déjà perdue, surtout depuis que les Bakota de la Djaddié, trop confiants et naïfs, avaient demandé aux « Fala » — les Français — de les protéger des Bakwélé anthropophages. La pacification systématique va s'organiser, le pays s'ouvrir aux renforts militaires (surtout avec le repli des troupes précédemment stationnées dans les zones cédées à l'Allemagne) ; il ne restera aux tribus Kota qu'à se plier aux exigences de leurs vainqueurs et se soumettre définitivement, ce qu'ils feront difficilement comme la plupart des autres tribus gabonaises, exceptées celles de la côte et de la vallée de l'Ogooué.

2.3. La pacification (1913-1919)

L'administration était maintenant bien décidée à s'occuper du pays kota, des postes étaient créés, des pistes reconnues, des populations contactées. L'année 1913 fut à cet égard bien remplie. Chaque chef de poste entreprit des tournées, découvrit les villages de sa subdivision, mena des palabres avec

(1) Cf. MAZENOT G., « La Likouala-Mossaka », 1968, ibid. et « Une étape de la conquête de l'AEF 1908-1912 », Fournier, Paris, s.d., p. 96 sq.

les chefs locaux, s'efforça de convaincre les autochtones de payer l'impôt. Les résultats furent cependant assez décevants dans l'ensemble.

Dans la région de Lastoursville (circonscription des Aduma), l'agitation régnait, les Bakota ayant repris leurs guerres intestines à la suite d'un quelconque rapt de femme ou d'une dot non payée. Seul le pays ndambomo restait calme, les effets de l'expédition PERSON de 1912 se faisant encore sentir. En février 1913, l'adjudant GUYOT fut attaqué au village de Mikingui par des Shaké, cette embuscade étant immédiatement réprimée par une opération de représailles. En juillet c'est sur la Sébé que le chef de région, en tournée, est attaqué par les Obamba au village Ottondou. Le pays n'était pas encore très sûr, quoi qu'on en dise dans les rapports officiels !

La zone de Makokou fut beaucoup plus calme, enfin les environs du poste car l'ouest de la circonscription, le pays des Faj Maké, restait impénétré. Le recensement des Bakota et la levée de l'impôt se révélèrent toutefois impossibles. La piste Makokou-Booué fut élargie et aménagée par de nombreux ponceaux et ponts provisoires sur les marigots. Ce fut la première route traversant la zone kota. Les chefs furent visités et de multiples palabres de prise de contact menés pour expliquer la présence des blancs. La première école fut créée à Makokou par un ressortissant français aidé d'un interprète kota.

Le Djouah, considéré auparavant comme le centre vital du pays, devint en 1913, par suite de la convention franco-allemande de 1911, très excentrique, le poste de Mvadhé devenant frontalier (1).

Dans la région nord, les Bakwélé restaient pratiquement indépendants, ayant eu la satisfaction de voir repartir les blancs venus les pacifier ; les Bakota, pour une grande part d'entre eux, n'avaient jamais été visités (basse Djaddié). Vers Madjingo, poste créé en 1908 puis abandonné et réoccupé, les Bakwélé se calmaient, voyant que la pacification française était finalement moins contraignante que l'allemande. Les Bakota se mirent tout à fait sous la protection du chef de poste.

C'est à Mékambo que l'agitation était la plus persistante. A chaque tournée le chef de subdivision était menacé, quelquefois attaqué, par les Mahongwé au village Djabéta, puis par les Ongom dirigés par le chef MAZAZA au village Loumalou. Vers Kemboma, les Bakota étaient plus calmes mais les Shaké toujours en ébullition. La haute Mouniangui fut parcourue par le capitaine DEFERT qui obtint la soumission du féticheur NGAMA du village Eba. En mai 1913, Madjingo est encore évacué et rattaché à Mékambo. Le chef de subdivision, de nouveau attaqué à Mendamba et Djabéta par les Mahongwé, organise une opération de police qui se révèle inefficace par manque de moyens. A la fin de l'année, les renforts arrivent avec le capitaine DEFERT qui va s'employer à pacifier le pays mahongwé (haute Djaddié et haute Liboumba — région dite du « Demi-Pays » —). Les Mahongwé, d'abord considérés comme des gens paisibles et industriels, apparaissaient maintenant comme des rebelles intraitables refusant de se soumettre aux blancs et de payer l'impôt. Le poste de Bouéni fut créé sur la Mouniangui pour surveiller les Shamaye ; il restera inoccupé faute de personnel. La résistance des Mahongwé et Shamaye encore très peu connus, continuera tout au long de 1914, malgré les fréquentes opérations de contrôle ; la zone était trop vaste, les postes trop éloignés les uns des autres et les effectifs trop restreints.

Au début de 1914, la 1^{re} compagnie devant aller occuper Okondja sur la Sébé, il convenait que la région mahongwé et shamaye fût pacifiée du moins un peu calmée (2).

Le capitaine DEFERT fut chargé de cette opération et organisa une expédition punitive dans la zone délimitée par la Liboumba et la Loayé. Parti de Kemboma, le 12 février 1914, le commando attaqu

(1) Rapport annuel 1913, colonie du Gabon. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1913).

(2) Rapport annuel 1914, colonie du Gabon. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1914).

le village de Mangoko le 13 et finalement l'investit le 18. Le 20, le village de N'Golazonzo fut attaqué, tous les Mahongwé fuirent vers les marais tout proches. Ils se soumirent le 25, du moins ceux qui ne s'étaient pas échappés vers le Moyen-Congo. Parmi ceux-ci le chef LUNGOLEBADI du village Bagounda qui était particulièrement recherché par l'autorité. Le pays n'était pas pacifié pour autant : en mai 1914, le lieutenant HUBERT, effectuant le parcours Odzala-Mékambo fut encore agressé au village mahongwé de Nina.

Mais en août 1914, les deux compagnies du Gabon étaient retirées pour être envoyées en France où la guerre venait d'éclater : il restait dans l'Ivindo 1 sous-officier et 8 tirailleurs pour tenir les régions de l'Okano, Moyen-Ogooué et Ivindo !

Au Moyen-Congo, jusqu'en 1913, le pays Kota dans les vallées de la haute Mossaka, du Lékoli et du Mambili, fut l'objet de nombreuses opérations de police en raison du caractère guerrier et indépendant des autochtones. Le personnel administratif notoirement insuffisant n'avait pas pu forcer les populations à l'obéissance. Le gouverneur FOURNEAU le rappelle dans une note sur la situation au Moyen-Congo en 1913 (1) :

« Parmi les tribus Bakota, de simples promenades en force, si elles ne sont pas renouvelées au cours de l'année, ne suffisent pas... Il faut le contact pour ainsi dire permanent qui leur permet de nous observer, de nous comprendre peu à peu et l'évolution alors, ne tarde pas à se faire dans leur esprit... ».

Les Mbéti ou Obamba qui occupaient un terrain plus élevé et accidenté que le reste de la Mossaka, opéraient par rupture de contact et fuite dans la forêt.

En mai 1913, des troubles éclatent dans la région de Makoua. Une section de tirailleurs est envoyée aussitôt de Brazzaville sous le commandement de l'adjudant SCANU mais les Bakota sont calmés avant l'arrivée des renforts. Il reste cependant quelques villages mboko et mahongwé insoumis à l'ouest d'Etoumbi. Le village de Ngoni est enlevé le 3 juillet ; la région d'Odzala et d'Ololi parcourue par le sergent WEBBER pendant la saison sèche. Le 4 novembre 1913, est créée une circonscription militaire des Bakota avec quatre subdivisions : Etoumbi (chef-lieu), Odzala, Mbomo et Ololi. Elle est occupée par la 3^e compagnie du Moyen-Congo. Pas pour longtemps, puisque huit mois plus tard toutes les troupes disponibles sont rapatriées.

Au Gabon en 1915, toutes les circonscriptions militaires ayant été évacuées depuis presque une année, la situation devint tout à fait précaire surtout en pays mahongwé et shamaye (2).

La presque totalité des tribus réputées « soumises » montraient des signes d'hostilité : deux traitants de la C.F.H.C. étaient assassinés non loin de Mékambo vers le Congo, des foyers de résistance active étaient signalés chez les Ongom, Sangha-Sangha, Bakota, Manhongwé et Shaké. Tous les colons (commerçants, planteurs) européens avaient abandonné les lieux, seul le poste de Mvadhé restant occupé à cause de la proximité du Cameroun allemand (major MAZZONI puis sergent ANDRÉANI). Dans « l'Okondja », on pratiquait l'administration foraine au cours de tournées à partir de Lastoursville (administrateur JOURDAN).

Mais, malgré l'hostilité réelle de l'ensemble des Bakota, aucun poste abandonné ne fut occupé ni détruit, certains étant au contraire soigneusement entretenus ! En juin 1915, le capitaine HAYEZ signale que le chef ZAN du village Mbéla, près d'Essandja, rançonne les caravanes passant par la piste Kongué-Ivindo allant vers Makokou. Dans l'Ivindo, le chef kota surnommé WEYMOUTH (*sic*) détient maintenant une

(1) FOURNEAU, gouv., « Le Moyen-Congo en 1913 », in : Bull. Comm. Afrique Française, 1914, p. 217 et MAZENOT G. « La Likouala-Mossaka », 1968, *ibid.*, p. 325.

(2) Rapports divers, année 1915, régions de l'Ivindo, du Djouah et du Moyen-Ogooué. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1915).

grande autorité : longtemps en rivalité avec KIBA, le chef de la rébellion ndambomo, il décida de se rendre et de collaborer quand celui-ci fut capturé (décembre 1912) ; il vint se soumettre à Makokou en mai 1914 et depuis doit être considéré comme un notable favorable sinon loyal à la cause des blancs.

Dans la région du Djouah, au début de 1916, le sergent DESCUBES restait seul avec quelques tirailleurs. Makokou puis Mvadhî et Mékambo ne furent réoccupés qu'en juin tandis que la C.F.H.C. (L. TRECHOT) installait une nouvelle factorerie à Mestayer sur la haute Djaddié, à deux jours de marche de Kemboma, poste récemment créé sur la Liboumba. En septembre le chef ongom N'GAHIN se soumit à Mékambo, toute la région kota et mahongwé restant cependant en grande majorité hostile. Le lieutenant BERNARD fut affecté en 1916 dans la région du Djouah avec une compagnie de tirailleurs et chargé de réorganiser la région en reprenant contact avec les populations pour sauver l'acquit de 1912-1914. Outrepasant les ordres donnés, il abandonna la base de Mvadhî pour établir le chef-lieu à Kemboma dans une région qu'il estimait plus centrale mais qui avait l'inconvénient de n'être que partiellement pacifiée. Il n'arriva d'ailleurs pas à établir le calme dans cette zone particulièrement hostile (1).

En avril 1917, le village de Médamba près de Mékambo doit être réduit après le pillage d'un convoi de la C.F.H.C. Tous les villages des environs de Kemboma ont été abandonnés, le poste se trouve presque isolé. C'est à cette époque que sont institués pour la première fois les « chantiers de cueillette » du latex, au titre d'un « effort de guerre » destiné à soutenir la métropole en difficulté. Le rendement est catastrophique, l'effet psychologique produit sur les populations retentissant : les villages se vident, les gens fuient dans les campements de chasse ou de pêche hors de portée des blancs, c'est un exode massif vers la brousse de la région-frontière Gabon/Congo.

Fin 1917, le sergent PAGÈS reprend le commandement à Kemboma, le sous-lieutenant ROSE étant affecté à Mékambo et le sergent GODIN à Madjingo. Si l'action du sergent PAGÈS est restée semble-t-il ignorée des autorités militaires (les rapports sont discrets à ce sujet), elle a par contre laissé des souvenirs durables dans les populations puisque toutes les traditions la mentionnent, s'en servant même de repère chronologique. C'est lui qui appliqua, suivant les ordres reçus, la politique des chantiers de cueillette dans toute sa rigueur, la période de 1917-1920 portant dans la tradition le nom caractéristique de « guerre du caoutchouc » et de « guerre de Pagès ». Le Gouvernement Général s'aperçut enfin vers cette époque que l'administration militaire, sans doigté ni souplesse, aboutissait à des résultats déplorable (2).

Le poste d'Okondja, sur la Sébé, devait être évacué en juin 1917, par suite de l'hostilité ouverte des Shamaye, au moment du départ en congé du chef de poste ; à Mékambo, les Mahongwé et les Ongom fomentaient une révolte qui obligea les chefs de subdivision de Kemboma et de Mékambo à s'allier pour détruire les campements rebelles.

Le calme semblait un peu revenu à la suite de la réduction du nombre des chantiers de cueillette quand se déclencha une nouvelle campagne de recrutement de volontaires destinés à compléter le régiment de l'A.E.F. envoyé sur le front de France. Le chef mahongwé AKO du village Médemba et le chef ongom MAZAZA poussèrent à la révolte encore une fois. Recherchés par les autorités, pourchassés, ils furent abattus tous les deux, leurs guerriers soumis et désarmés (3).

(1) Rapport annuel 1917, colonie du Gabon. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1917).

(2) Rapport du Lt.-Gy. du Gabon, colonie du Gabon, 3^e trim. 1917. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon (4(1)D, 1917).

(3) Rapport annuel 1918, colonie du Gabon. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1918).

Le recrutement n'eut pas grand succès en pays kota (1917) :

Ivindo	390 engagements (de gré ou de force)
Djouah	211 —
Adouma	146 —

Les hommes évitaient de venir dans le poste de peur d'être arrêtés au moindre prétexte et enrôlés de force. Malgré ces réticences, le Gabon fournit pendant la guerre 1914-1918 plus de 10 000 hommes — plus ou moins volontaires —, chiffre énorme pour une population totale de 450 000 habitants.

La politique conjuguée des chantiers de cueillette et du recrutement n'améliora pas la sécurité du pays, seuls les postes bien armés étaient sûrs — Booué, Makokou, Kemboma, Mékambo, Lastoursville —, ailleurs, à quelques kilomètres du bureau du « commandant », commençait la brousse hostile tenue par les rebelles devenus experts en matière de guérilla.

L'année 1918 est terrible dans le pays kota : partout les gens fuient leurs villages et les chantiers de l'administration militaire en abandonnant les plantations préparées — le manioc mettant deux ans à pousser —. La disette se déclenche bientôt suivie d'une foudroyante épidémie de grippe espagnole qui anéantissent une partie notable de la population.

Le bilan de ces dix années de présence française est navrant, quelques administrateurs lucides et même le lieutenant-gouverneur lui-même finissent par en convenir (1).

Il faut changer de politique très vite sinon les tribus kota vont disparaître à brève échéance, privant un quart de la colonie de sa main-d'œuvre sans compter le préjudice moral et ses répercussions en métropole. La situation se normalisera peu à peu pendant la décade suivante, les causes immédiates de la révolte des Bakota ayant disparu (chantiers de cueillette et recrutement), sans jamais devenir très bonne par suite de l'inertie obstinée des populations devenues particulièrement méfiantes sur les bonnes intentions des blancs à leur égard, du moins de certains blancs.

2.4. L'installation de l'administration civile (1920-1930)

La période de l'après-guerre vit se calmer progressivement l'agitation des Ba-Kota suscitée à la fois par la levée de l'impôt de capitation, les règlements administratifs, les abus des agents commerciaux, les chantiers de cueillette et le recrutement, sans compter les circonstances malheureuses de la famine et des épidémies. En 1920, le pays kota était à bout de souffle, les populations dispersées, les familles séparées, les villages détruits, les gens excédés et révoltés. Le lieutenant-gouverneur LAPALUD s'en rend très bien compte et comme première mesure de rénovation des structures sociales détruites par l'administration militaire française, institue des « chefs de canton » appointés, sorte de chefs coutumiers destinés à servir d'intermédiaire entre les autorités et les autochtones (2).

La mesure sera complétée en 1920, par une organisation des cantons en plusieurs « terres » comprenant seulement quelques villages (3).

Ainsi avait-on pour chaque tribu et dans chaque subdivision un chef de canton assisté de plusieurs chefs de terre ayant autorité sur les chefs de village. Malheureusement, les seuls chefs influents

(1) Rapport politique n° 227, du 13-5-1919, colonie du Gabon. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1919).

(2) Rapport politique n° 227, du 13-5-1919, colonie du Gabon. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1919).

(3) Rapport politique du 3^e trim. 1920, région du Haut-Ogooué. (Arch., Sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1920).

qui restaient (chefs de clan) furent laissés à l'écart en souvenir de leur mauvaise volonté antérieure : les nouveaux cadres autochtones furent donc considérés comme des collaborateurs de l'administration coloniale et de ce fait peu écoutés des populations. Toutes les formes d'autorité traditionnelle autres que celle du mari sur ses femmes et du père sur ses enfants étaient devenues inopérantes.

Les circonscriptions militaires passeront les unes après les autres sous l'autorité civile, la dernière restant le Djouah avec les tribus peu sûres des Bakwélé et des Mahongwé. Le lieutenant-gouverneur constate et dénonce l'incurie des cadres militaires locaux, les chefs de subdivision ayant été souvent des sous-officiers illettrés et strictement incapables mais couverts par l'autorité supérieure (1).

La situation économique n'est pas bonne : la C.F.H.C. achète le caoutchouc au prix de 0,75 F le kilog au lieu de 2 F, prix fixé officiellement en 1921. C'est une véritable exploitation de la population, la main-d'œuvre journalière étant également très mal payée. Sur le marché mondial, les prix des palmistes et du latex d'Afrique diminuent, accentuant le marasme. Les sociétés concessionnaires tentent alors de réessayer le système des chantiers de cueillette à son profit pour obliger la recherche du latex malgré la baisse. L'inertie déterminée des tribus kota finira par triompher, cette politique devant être finalement abandonnée vers 1925 (surtout à cause de la non-coopération militaire de l'administration).

Dans les années 1920-1923, le pays kota tout entier est réputé « tenu », bien que certaines zones éloignées des postes servent de refuge aux réfractaires (2).

A Makokou, c'est le lieutenant LANG qui assure le commandement, dans le Djouah (Kemboma) le capitaine CHARBONNIER, dans le Haut-Ogooué l'administrateur PARISOT. Tous les responsables finissent par se rendre compte que l'hostilité des autochtones n'est pas due à une méconnaissance des blancs mais plutôt à une haine du système d'exploitation dirigé par les blancs et surtout certains blancs cupides, bornés et sadiques. Les abus commis par les sous-ordres (soldats indigènes, miliciens et interprètes gabonais, sous-officiers, traitants commerciaux, entre autres) sont innombrables, quotidiens et insupportables. L'impôt de capitation, trop lourd pour certaines familles pauvres, révolte tout le monde et provoque de nombreux palabres (3).

Dans les domaines de l'enseignement, de la justice, de l'assistance médicale rien n'est encore fait. Les Ba-Kota ont ainsi l'impression très nette d'être mis en coupe réglée sans aucune contrepartie. Comme le constate tristement un administrateur : « l'indigène n'aime pas les européens, il ne fait que les craindre » ! L'administration se rend compte des premiers effets de sa présence. Ayant perdu leur liberté primitive, les Ba-Kota, non seulement ne peuvent plus vivre à leur guise, mais encore sont réduits à un état de misère physiologique et morale effrayant : tous les anciens villages sont abandonnés avec leurs plantations, les familles dispersées par un recrutement toujours plus gourmand et anarchique (chantiers forestiers du moyen et bas Ogooué), les individus isolés et déracinés ayant presque tout perdu de leur univers tribal ancien (cultes familiaux, initiations, circuits matrimoniaux, arts plastiques, traditions, etc.) (4).

C'est à cette époque que fut fondée la « Ligue des Droits de l'Homme » et que les prétentions revendicatrices des évolués se firent jour pour la première fois. Il s'agissait surtout de Mpongwé, Eshira, Benga et Fañ de l'Estuaire qui réclamaient un « Gabon pour les gabonais ». Feu le président Léon MBA, un Fañ de Libreville, fut le premier secrétaire de la section du Gabon.

(1) Rapport politique, colonie du Gabon, n° 79, 2-2-1922. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1922).

(2) Rapport annuel 1920, colonie du Gabon. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1920).

(3) Rapport annuel 1921, colonie du Gabon, n° 255, 17-4-1922. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1921).

(4) Rapport du 2^e trim. 1921, colonie du Gabon, n° 366. (Arch., sect. OM, Aix, Gabon 4(1)D, 1921).

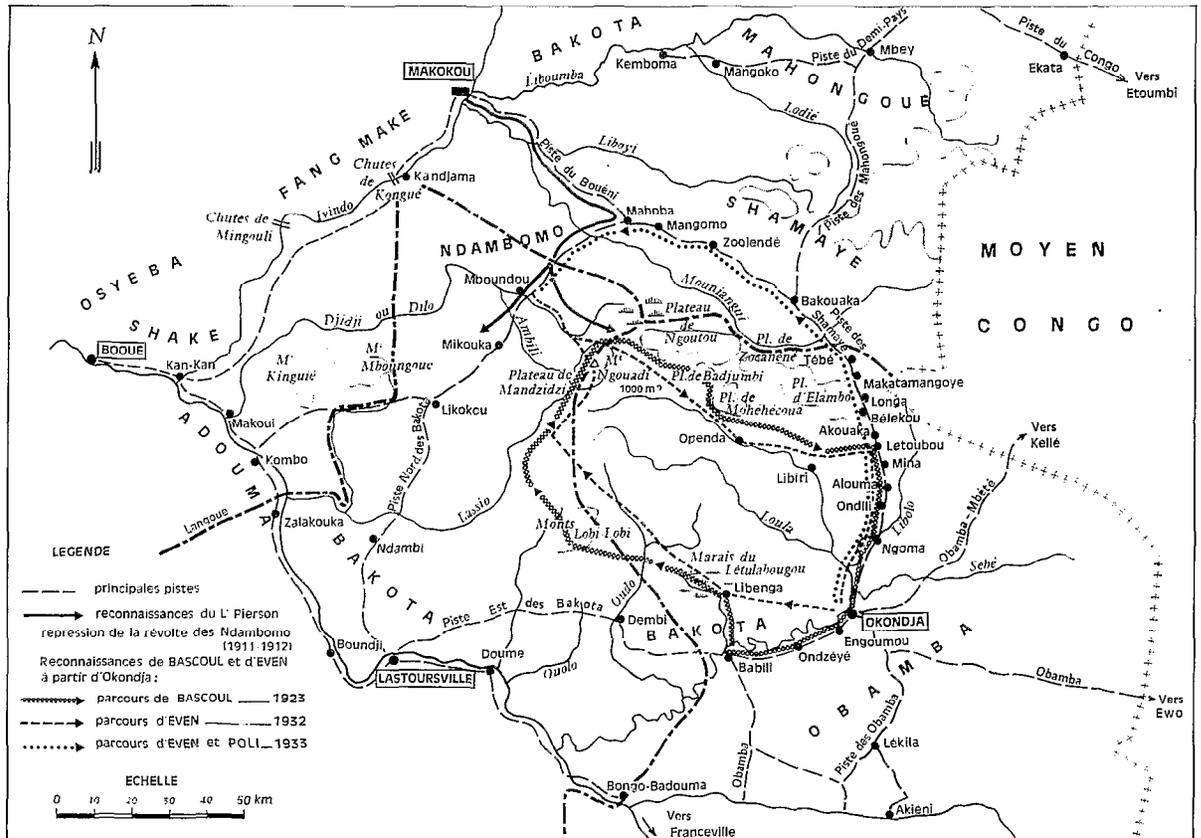


FIG. 13. — Le haut pays kota au Gabon vers 1930.
D'après A. EVEN « Reconnaissance de la région NW d'Okondja », etc.

En pays kota, la famine continua de 1918 à 1923, le manioc et la banane étant assez longs à pousser, le manque de poudre et la confiscation des fusils empêchant de pouvoir protéger efficacement les jeunes plantations contre les gorilles et les éléphants. Le poste d'Okondja est réoccupé en 1921, après quatre années d'abandon. L'arrière pays de la Sébé était une zone d'accueil pour tous les transfuges kota des quatre régions limitrophes, la région du mont Ngouadi, cœur du peuplement kota d'autrefois, étant très difficile d'accès et encore peu connue (Paul CRAMPÉL l'avait seul parcouru en 1888).

L'exploration de la zone du mont Ngouadi et du plateau de Ngoutou fut menée, à partir de 1923 en plusieurs reconnaissances. En août 1923, M. BASCOUL, chef de la subdivision d'Okondja, reconnut le mont Ngouadi et les cours supérieurs de la Dilo, Lassio et Libiri. Il trouva cinq petits villages restés à l'écart, soit environ 300 personnes (surtout Shamaye). De 1924 à 1932, le pays fut traversé par M. BAUDON, chasseur d'éléphant. En août 1932, l'administrateur EVEN s'aventura à son tour dans cette région pour fixer les limites respectives des différentes subdivisions limitrophes. Parti d'Okondja par le village Engoumou, il parvint à Libenga, à proximité des marais de Létulabugu. Les ayant traversés, il atteignit une chaîne de collines gréseuses dont le premier sommet était le mont Lobilobi puis le plateau de Mandzidzi couronné par le mont Ngouadi, « nkélé » de grès rose tendre, plongeant de 200 ou 300 m dans la masse

vert sombre de la forêt (altitude absolue comprise entre 800 et 1 000 m). Au sommet du mont se trouvait autrefois un petit village kota (dans les traditions le village de Zambé, le héros civilisateur) : cela se trouva attesté par d'anciennes plantations de palmiers.

Après le Ngouadi, EVEN rejoignit la haute Dilo au village Mboundou, revenant ensuite à Okondja par les plateaux de Ngoutou, Ngonganéné, Badjumbi, Mohéhécoua et la vallée de la Libiri dans laquelle se trouvait encore un village, Openda, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest d'Akouaka, situé sur la piste des Shamaye. En 1933, EVEN et POLI recommencèrent une tournée en sens inverse, en traversant d'abord tout le pays shamaye jusqu'au canton Bouéni (villages Zoolendé, Mouzeze, Mahoba).

Le pays kota était désormais entièrement exploré sinon tout à fait connu ; la pacification achevée (mais à quel prix !), l'œuvre proprement coloniale pouvait commencer.

CONCLUSION

Nous voici arrivés au terme de l'exposé des tribulations des tribus kota depuis les origines connues jusqu'à 1930, telles qu'on a pu les reconstituer à partir des traditions orales autochtones et des archives coloniales. Que nous apporte de plus la confrontation de ces deux points de vue par rapport à une histoire occidentale classique ne s'intéressant qu'aux questions de la réaction des autochtones à la colonisation vue à travers les observations des résidents européens ?

D'abord une vue plus saine et surtout plus objective des événements et des hommes : tous les chefs kota n'étaient pas des bandits arriérés, sanguinaires et fanatiques, tous les blancs d'affreux exploiters cupides et sadiques. Il y eut des personnalités respectables, honnêtes et animées du désir de bien faire de part et d'autre, *seul le système était mauvais* du moins mal appliqué, la colonisation n'ayant pas dû être dès le début une mise à sac systématique du pays dans le mépris total de ses habitants mais une entreprise de solidarité humaine destinée à aider les peuples les moins avancés.

Deuxièmement, une connaissance plus exacte du caractère profond des Ba-Kota et de la situation réelle du pays avant 1880. L'état permanent de guerre inter-tribale que les tribus kota connaissaient avant l'arrivée des blancs n'était pas une véritable gêne à leur épanouissement, sauf à proximité des pays ossyéba et bakwélé, c'était une occupation virile d'ailleurs assez peu meurtrière et sans danger sur le plan des structures religieuses et sociales. L'arrivée des colons blancs suscita d'abord une curiosité inquiète sans véritable hostilité offensive, puis une résistance passive à des ordres en opposition fondamentale avec la vie même du groupe, enfin une révolte armée devant l'obstination résolue des blancs. Cette réaction était toutefois condamnée du fait même des divisions internes des tribus toujours habituées à combattre lignage contre lignage en s'arrêtant au premier mort. L'incompréhension réciproque était inévitable par suite de l'ignorance des Ba-Kota des notions de propriété foncière et de solidarité civique et de la valorisation très grande de la liberté de circulation du groupe et de l'individu. Vouloir exploiter un pays avec une telle main-d'œuvre était évidemment voué à l'échec et à la guerre, celle-ci devant conduire à la neutralisation sinon l'anéantissement de l'un des deux groupes en présence. Les Ba-Kota perdirent la partie bien sûr et sur tous les plans, mais les blancs n'y gagnèrent rien. Cette lutte sournoise et implacable laissa le pays exsangue et pratiquement inexploité.

Qu'est le pays kota en 1880 ? Un ensemble de tribus toujours agitées de guerres intestines, menacées par deux puissantes invasions (les Faŋ et les Bakwélé, sans compter les Obamba), soumises à un monopole

de fait de certains groupes aux dépens d'autres, pratiquant l'esclavage et se déplaçant régulièrement tous les quatre ou cinq ans à la recherche de nouvelles portions de forêt pour y installer les jeunes plantations; un pays couvert de grands villages de 500 à 600 cases groupant jusqu'à 3 000 habitants, une société ayant un artisanat actif (métallurgie, vannerie, poterie, travail du bois) et une culture très vivante. Que restera-t-il de tout cela en 1930 ? Des villages minuscules et sales, une population rare et misérable, déracinée et en partie détribalisée, un artisanat moribond, un art disparu et des rituels clandestins et sporadiques. Seule la tradition orale, moins vulnérable puisqu'immatérielle, a réussi à survivre jusqu'à aujourd'hui.

Notre confrontation nous apporte également des éléments d'appréciation du caractère des différentes sortes de colons blancs venus s'expatrier dans ces contrées équatoriales.

— L'explorateur : animé d'un esprit scientifique et d'une curiosité humaine très respectable (ceux-là ont été en général bien considérés sinon très appréciés, rarement combattus les armes à la main);

— Le conquérant : venu outre-mer pour servir son pays en répondant à ses ambitions d'expansion territoriale, commerciale et politique (conquête qui fut au début « pacifique » parce qu'indépendante des tractations économiques, jusqu'en 1890 à peu près);

— Le commerçant : décidé à exploiter au meilleur taux une population de dupes dans un pays mis en coupe réglée par le système des monopoles concessionnaires;

— Le pacificateur : militaire venu pour soumettre les sauvages anthropophages à l'autorité du drapeau français;

— Le missionnaire : voué à la rédemption des sauvages païens pour les amener à une vie et des croyances dignes d'un chrétien occidental;

— L'administrateur : envoyé pour régler la vie locale en soumettant les indigènes aux lois et coutumes occidentales (justice, fiscalité, organisation sociale — état-civil —, lois économiques, monnaies, etc.).

On peut se demander enfin quelles ont été les conséquences sociales et morales de la colonisation sur la vie des Ba-Kota. Il est indéniable que ces tribus ne constituaient pas en 1875 des entités politiques très apparentes. Seule existait la famille étendue, le système économique en vigueur étant une autarcie presque totale. L'Homme était-il plus malheureux pour autant ? Était-il moins humain ? Il vivait simplement d'une autre manière, indépendante, sans contrainte civique, à l'écart des circuits mondiaux de consommation, mais en définitive tout aussi humainement que les Français de la III^e République. L'arrivée et l'installation de l'administration française stoppèrent tous les mouvements internes de migration, du moins les mouvements spontanés : les Faŋ furent bloqués à l'Ogooué, les Ossyéba sur le moyen Ogooué, les Obamba à Franceville, les autres tribus dans l'arrière pays (1).

Les déplacements de village, naguère courants parce que nécessaires au mode de culture pratiqué, deviennent interdits. Les « guerres » claniques ou de villages sont de « l'agitation subversive ». Les plus simples comportements sociaux (rituels, initiation, alliances matrimoniales) deviennent suspects. Plus grave encore, la population masculine est envoyée au loin sur les chantiers, occasionnant un déséquilibre démographique catastrophique au maintien de la population. Les cadres traditionnels de la vie sociale sont remplacés par un schéma hiérarchique de type occidental qui n'est pas adapté à la mentalité autochtone. Enfin l'univers religieux et mental kota est combattu par les missions qui du même coup détruisent les formes d'art liées aux croyances anciennes.

(1) Sauvants peut-être ainsi certaines petites tribus (Shaké, Shamaye, Mahongwé, Mindumu, Bawumbu, etc.) d'une assimilation possible.

Tout n'a pas été négatif dans ce contact entre les civilisations occidentale et kota mais il faut reconnaître que si l'esprit de certains zélateurs de la colonisation était pur dans les intentions, les résultats ne furent pas du tout ce qu'on attendait. Le seul « service » rendu par l'Europe aux Ba-Kota comme aux autres tribus d'Afrique, a peut-être été de leur faire *découvrir le monde contemporain* et de les insérer dans le circuit économique mondial, d'abord par la traite au XVIII^e siècle puis par la colonisation de 1875 à 1960. Mais c'est un peu comme quelqu'un qu'on jette à l'eau de force, est-ce un mal, est-ce un bien, quand il faut de toutes façons se jeter à l'eau ? Les formes actuelles de la colonisation économique (les USA en Amérique du Sud) ou idéologique (l'URSS sur les pays de l'Est) sont en réalité encore plus contraignantes que les entreprises coloniales françaises de la seconde moitié du XIX^e siècle. Quelle aurait été la forme du contact de ces tribus politiquement et économiquement désarmées avec le monde occidental moderne ? Les quelques pays africains anciennement indépendants ont-ils eu moins de problèmes que les colonies ? La question n'est donc pas simple, la réponse encore moins évidente ; mais le fait est là, l'aventure au début réputée généreuse (mais poussée en réalité par des ressorts économique-politiques puissants), a été dans cette région un échec et la cause de la ruine physique, sociale et morale des tribus kota qui ne sont plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elles étaient quand J. de BRAZZA les visita pour la première fois.

Cette histoire tragique dans l'implacabilité du destin kota, ces tribus ayant été traumatisées à la fois par leurs voisins conquérants et les colonisateurs blancs, explique la déception de l'ethnologue parti à la recherche de phénomènes *vivants* et ne trouvant aujourd'hui que des manifestations sociales et culturelles à peine *survivantes*. Remarquons pour conclure que les recherches en sciences humaines sont le seul moyen de retenir la civilisation et la culture gabonaises au seuil d'un aénantissement irrémédiable. Il est plus que temps de se rendre compte de l'urgence de la question ; souvenons-nous de la remarque de M. Hampaté BA : « un vieillard qui meurt, c'est un livre qui brûle ». Les derniers historiographes kota n'auront pas ainsi parlé en vain, leur Parole sera devenue un texte écrit, une tradition sauvée.

BIBLIOGRAPHIE

ARCHIVES

1. Archives Nationales, section Outre-Mer, Paris (ministère des territoires et départements d'outre-mer, ancien ministère des colonies, rue Oudinot).

Série Gabon/Congo.

Dossiers III - Explorations et missions n° 6 et 13.

Dossiers IV - Expansion territoriale et politique indigène n° 18, 19 et 20.

(correspondance du Gouvernement Général de Brazzaville aux ministères intéressés : Colonies, Affaires Etrangères, Guerre).

2. Archives Nationales, section Outre-Mer, Aix-en-Provence.

Série Gabon 4(1)D, 1894 à 1920

(anciennes archives du Gouv. Gén. à Brazzaville : rapports politiques mensuels, trimestriels et annuels des régions, circonscriptions et subdivisions de la Colonie ; rapports d'ensemble du Lieut.-Gouv. du Gabon au Gouv. Gén. ; correspondance et instructions aux chefs de poste).

Liste et références des documents utilisés

N° du rapport ou lettre	Date	Auteur et destinataire
lettre n° 137	sept. 1905	SHO à Lt.-GV.
lettre n° 24 c	déc. 1905	Lt.-GV. à Gv.-Gén.
rapp. pol. n° 89	mars 1906	Rég. Ogooué à Lt.-GV. (révolte des Ossyéba).
rapp. pol. n° 100	mai 1907	Rég. Ogooué à Lt.-GV.
rapp. « action milit. sur l'Ivindo »	juin 1907	Cap. Lucas à Lt.-Gv.
rapp. pol.	1 ^{er} tr. 1909	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. mil. sur rég. militaires	avril 1909	Ct. mil. Gab. à Lt.-Gv.
rapp. pol. n° 388	annuel 1910	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
« action dans l'Ivindo », n° 752	avril 1910	Cap. Debieuvre à Lt.-Gv.
rapp. pol. n° 321	2 ^e tr. 1910	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pl. n° 556	juil. 1910	Lt.-Gv. à Gv. général
« synth. Gabon » n° 282	oct. 1910	Adm. Bruel à Lt.-Gv.
rapp. pol. n° 794	oct. 1910	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol. n° 827	oct. 1910	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
télégr. off.	1 ^{er} oct. 1910	Chargé Aff. Gab. à Gv. Gén.
rapp. pol. n° 808	nov. 1910	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol. n° 809	nov. 1910	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	2 ^e tr. 1911	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	annuel 1912	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	janv. 1912	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	mars 1912	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	juil. 1912	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	déc. 1912	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol. n° 547	1 ^{er} tr. 1912	rég. Ht.-Ogooué à Lt.-Gv.
rapp. pol. n° 1069	2 ^e tr. 1912	rég. Ht.-Ogooué à Lt.-Gv.
rapp. pol.	annuel 1913	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	annuel 1914	Lt.-Gv. à Gv. Gén.

N° du rapport ou lettre	Date	Auteur et destinataire
rapp. pol.	1 ^{er} tr. 1915	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	2 ^e tr. 1915	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	mars 1915	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	juin 1915	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	juil. 1915	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	août 1915	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol. (carte)	annuel 1916	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	1 ^{er} tr. 1916	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	2 ^e tr. 1916	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	annuel 1917	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	annuel 1918	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol. n° 227	mai 1919	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	annuel 1920	Lt. Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol.	3 ^e tr. 1920	rég. Ht.-Ogooué à Lt.-Gv.
rapp. pol. n° 255	annuel 1921	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol. n° 366	2 ^e tr. 1921	Lt.-Gv. à Gv. Gén.
rapp. pol. n° 79	fév. 1922	Lt.-Gv. à Gv. Gén.

3. Archives gabonaises (préfectures et sous-préfectures).

J'ai pu en outre consulter sur place les archives localement conservées dans les postes de brousse (régions du Haut-Ogooué et de l'Ogooué-Ivindo). On en trouvera la liste complète dans l'ouvrage de Hubert DESCHAMPS, « Traditions orales et archives au Gabon » (Berger-Levrault, Paris, 1962), p. 151 à 154.

OUVRAGES IMPRIMÉS

- [1] ADAM (J. Mgr), 1954. — Dialectes du Gabon - la famille des langues Téké in : *Bull. Inst. et Centrafr.*, Brazzaville, n° 7 et 8.
- [2] ANDERSSON (E.), 1953. — Contribution à l'ethnographie des Kuta, I Uppsala.
- [3] AVELOT (R.), 1905. — Recherches sur l'histoire des migrations dans le bassin de l'Ogooué et la région littorale adjacente in : *Bull. Geo. Hist. et Descrip.*, 1905, p. 357-412, cartes.
- [4] AVELOT (R.), 1913. — Notice historique sur les Ba-Kalé, in : *L'Anthropologie*, n° 24, 1913, pp. 200 à 240, cartes.
- [5] BRAZZA (Jacques de), 1887. — Relation de l'exploration de J. de BRAZZA, 1885-1886, in : *La Gaz. Géo. et l'explor.*, 1887, p. 180 sq. (trad. franc.) texte original : Tre anni e mezzo nella regione dell'Ogoue e del Congo, in : *Boll. della Soc. Geo. Ital.*, série II, XII, 1887 (carte d'itinéraire p. 259).
- [6] BRAZZA (Pierre Savorgnan de), 1887-1888. — Trois explorations dans l'Ouest-Africain (ou Voyages dans...), in : *Le Tour du Monde*, 1887 et 1888, pp. 289-336 et pp. 1-64.
- [7] BROUSSEAU (G.), 1925. — Souvenirs de la mission Savorgnan de BRAZZA, *Soc. Ed. Géo. Marit. et colon.*, Paris.
- [8] BRUNSCHWIG (H.), 1962. — Expéditions punitives au Gabon, 1875-1877, in : *Cah. Et. Afri.*, Paris, vol. II, n° 7, 1962, pp. 347-361.
- [9] BRUNSCHWIG (H.), 1963. — L'avènement de l'Afrique Noire du XIX^e siècle à nos jours, A. Colin, Paris.
- [10] BRUNSCHWIG (H.), 1966. — Les cahiers de BRAZZA, 1880-1882, in : *Cah. et. Afri.*, n° 22, vol. VI, pp. 157 à 227.
- [11] BRUNSCHWIG (H.), 1966. — BRAZZA explorateur, l'Ogooué (1875-1879). Coll. Doc. pour servir à l'histoire de l'AEF, 2^e série : BRAZZA et la fondation du Congo français. Mouton, Paris - La Haye.
- [12] CHAILLU (P. du), 1863. — Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale (1856-1859), M. Lévy, Paris.
- [13] COMPIEGNE (marquis de) et MARCHE (A.), 1875. — L'Afrique équatoriale : 1. Gabonais, Pahouins, Gallois ; 2. Okanda, Bangouens, Ossyéba, Plon, Paris.
- [14] COQUERY-VIDROVITCH, 1966. — BRAZZA et la prise de possession du Congo, mission de l'Ouest-Africain (1883-1885). Thèse de Troisième Cycle, Univ. de Paris récemment publiée chez Mouton, Paris, 1969.
- [15] CRAMPEL (P.), 1890. — Au pays des M'Fans (Congo Français), in : *Le Tour du Monde*, 1890, 2^e sem.

- [16] DENIS (Commandant), 1931. — Histoire militaire de l'Afrique Equatoriale Française, Imprimerie Nationale, Paris.
- [17] DERMIGNY (L.) et SERRE (G.), 1954. — Au Gabon, le district du « bout du monde », in : *Cah. d'Outre-Mer*, n° 27, pp. 213-224 (district de Mékambo).
- [18] DESCHAMPS (H.), 1961. — Traditions orales et archives au Gabon, Berger-Levrault-ORSTOM, Paris.
- [19] DESCHAMPS (H.), 1965. — Quinze ans de Gabon, 1839-1853, in : *Rev. Franç. d'hist. d'Outre-Mer*, 1963-1965, pp. 180-186.
- [20] DIDIER (Lieutenant), 1911. — Opérations militaires dans le Djouah-Sembé (1908-1911), in : *Rev. des Troupes Coloniales*, 2^e sem., 1911, p. 474.
- [21] ECKENDORFF (L.), 1945. — Note sur les tribus des subdivisions de Makokou et Mékambo (Gabon), in : *Bull. Inst. Etud. Centrafr.*, Brazzaville, n° 1, 1, 1945, p. 87 à 95.
- [22] ENCICLOPEDIA UNIVERSAL ILUSTRADA, volume n° 9 (article BRAZZA), Madrid, 1960.
- [23] EVEN (A.), 1935. — La reconnaissance de la région nord-ouest d'Okondja et des confins des subdivisions de Lastoursville, Kemboma et Okondja, Gabon-Moyen Congo (1932-1933), in : *La Géographie*, 1935, pp. 227 à 296, carte.
- [24] EVEN (A.), 1937. — Le feu et ses légendes au Moyen Congo, in : *Rech. Congol.*, n° 24, pp. 79-82.
- [25] EVEN (A.), 1938. — Le voyage de Jacques Ngoye au pays des morts, in : *Rech. Congol.*, n° 25, p. 109.
- [26] FLEURIOT de LANGLE (Amiral), 1876. — Croisière à la côte d'Afrique (Gabon), in : *Le Tour du Monde*, 1^{er} sem. 1876.
- [27] LASSERRE (G.), 1958. — Libreville et sa région, A. Colin, Paris.
- [28] LENZ (O.), 1877. — Expédition dans l'Ogooué, in : *Rev. Marit. et Colon.*, vol. 54, 1877, p. 529.
- [29] LE TESTU, 1931. — La soumission des Bawandji, in : *Bull. soc. Rech. congol.*, Brazzaville, n° XV, 1931, p. 11.
- [30] MANGONGO-NZAMBI (A.), 1966. — La genèse de l'administration de la colonie du Gabon (1875-1910). Mémoire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, VI^e sect., Paris.
- [31] MANGONGO-NZAMBI (A.), 1968. — La pénétration française et l'organisation administrative du nord du Gabon. Thèse de Troisième Cycle, Univ. de Paris.
- [32] MARCHE (A.), 1878. — Le Gabon et l'Ogooué, in : *Le Tour du Monde*, 1878, 2^e sem.
- [33] MARCHE (A.), 1879. — Trois voyages dans l'Afrique Occidentale. Hachette, Paris.
- [34] MAZENOT (G.), 1968. — La Likouala-Mossaka, histoire de la pénétration du haut Congo (1878-1920). Thèse de Troisième Cycle, Univ. de Paris.
- [35] PECILE (A.), 1887. — Sulla vita delle tribu selvagge nella regione dell'Ogooué e del Congo, in : *Boll. Soc. Géogr. Ital.*, 1887, p. 432 (Roma).
- [36] PERROIS (L.), 1968. — La circoncision Bakota (Gabon), in : *Cah. ORSTOM, sér. Sci. Humaines*, vol. V, n° 1, Paris.
- [37] PERROIS (L.), 1969. — La statuairerie rituelle des Fang du Gabon : essai d'analyse stylistique, 2 vol. ronéo. (1 000 p.), ORSTOM Libreville (*à paraître in mémoires ORSTOM*).
- [38] PERROIS (L.), 1969. — Aspects de la sculpture traditionnelle du Gabon, in : *Anthropos*, vol. 63-64. 1968-1969, pp. 869-888, ill., carte.
- [39] POUTRIN (M.), 1914. — Esquisse ethnologique des principales populations de l'AEF, Masson, Paris.
- [40] SERVICE NATIONAL DE LA STATISTIQUE, 1961. — Enquête démographique, résultats du recensement de 1961. Libreville, République Gabonaise.
- [41] SURET-CANALE (J.), 1958-1964. — Afrique Noire, ère coloniale (1900-1945), 2 vol., ed. Sociales, Paris.
- [42] VALLIER (Commandant), 1921. — Une étape de la conquête de l'Afrique Equatoriale Française (1908-1912). Fournier, Paris.
- [43] Mgr WALKER (A.) et REYNARD (R.), 1956. — Anglais, Espagnols et Nord-Américains au Gabon au XIX^e siècle, in : *Bull. Inst. Etud. Centrafr.* n° 12, Brazzaville.
- [44] Mgr WALKER (A.), 1960. — Notes d'histoire du Gabon. Mémoire de l'Inst. Etud. Centrafr., Brazzaville.
- [45] CATALOGUE DU « MUSÉE DES ARTS ET TRADITIONS » de Libreville, Gabon : culture et techniques, ORSTOM, Paris, 1969.

TABLE DES MATIÈRES

Première partie : LA TRADITION ORALE : LES MIGRATIONS KOTA.

INTRODUCTION

1. LES BA-KOTA DU GABON : GÉNÉRALITÉS	19
1.1. Aperçus physiques de l'est du Gabon	19
1.2. Présentation des Ba-Kota du Gabon, aspects sociaux et culturels	20
1.3. Démographie actuelle des Ba-Kota	22
2. LES MIGRATIONS	27
2.1. Mythes d'origine et traditions historiques	27
2.2. Les grandes migrations (xviii ^e -xix ^e siècles)	31
2.2.1. Bakota de l'Ivindo	32
<i>a)</i> Makokou, <i>b)</i> Booué, <i>c)</i> Lastoursville.	
2.2.2. Les Mahongwé de Mékambo	41
2.2.3. Les Bungom de Mékambo	46
2.2.4. Les Shaké	47
<i>a)</i> Makokou, <i>b)</i> Booué.	
2.2.5. Les autres tribus apparentées : Ndambomo et Makina	52
<i>a)</i> Les Ndambomo de Booué, <i>b)</i> Les Makina (Ossyéba) de Booué	
2.2.6. Les Obamba du Haut-Ogooué	55
<i>a)</i> Les Obamba de Sérè, <i>b)</i> Les Obamba de Ngwali	
2.2.7. Les autres tribus du sud : Mindassa, Mindumu et Bawumbu	62

CONCLUSION SUR LES MIGRATIONS ANCIENNES

Deuxième partie : LES ARCHIVES : LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE DU PAYS KOTA (1866-1930).

AVERTISSEMENT

1. PREMIÈRES EXPLORATIONS (1866-1899)	70
1.1. Marquis de Compiègne et Alfred Marche (1873-1874)	71
1.2. Première mission de Brazza (1875-1878)	74
1.3. Troisième mission de Brazza, « mission de l'Ouest-Africain » (1883-1886)	78
1.4. Reconnaissance du bas Ivindo par Paul Crampel (1888-1889)	83
2. LA COLONISATION DU PAYS KOTA (1900-1930)	85
2.1. La pénétration (1900-1907)	85
2.2. La conquête (1908-1912)	89
2.3. La pacification (1913-1919)	95
2.4. L'installation de l'administration civile (1920-1930)	99
CONCLUSION	103
Bibliographie (archives et ouvrages imprimés)	106
Table des matières	109
Table des illustrations	110

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Première partie :

1. Les tribus Kota (Gabon-Congo)	21
2. Les migrations des Ba-Kota	41
3. Les migrations des Mahongwé	45
4. Les migrations des Shamaye	46
5. Les migrations des Shaké et Ndambomo	51
6. Les migrations des Obamba ou Mbéti	57
7. Les migrations des Bawumbu et Mindumu	62
8. Les migrations des Mindassa	63

Deuxième partie :

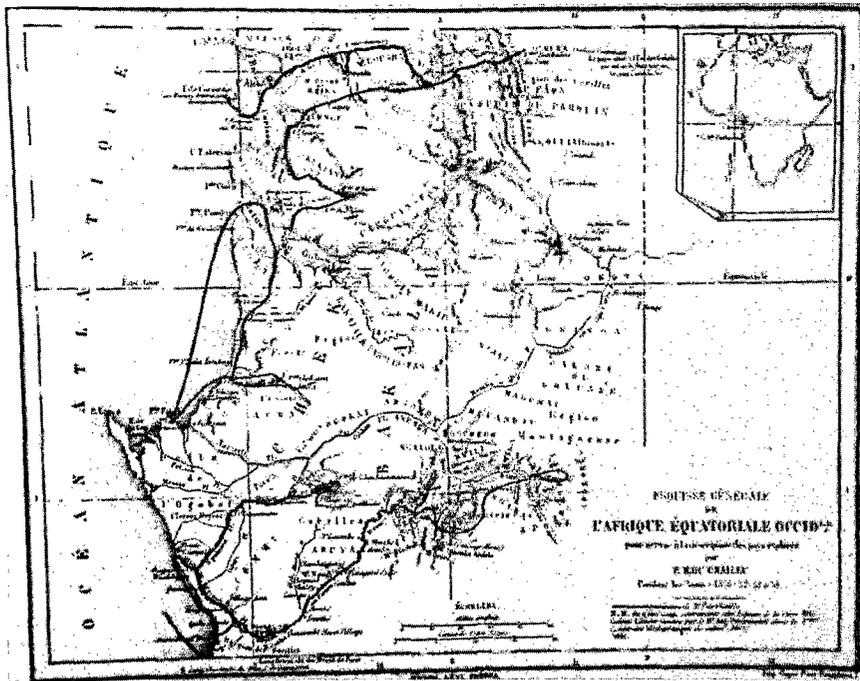
9. Les premières explorations du pays Kota	73
10. Croquis d'itinéraire de Jacques de BRAZZA	82
11. Opérations militaires sur l'Ivindo (1908-1912)	94
12. Le pays Kota au Congo (1921)	100
13. Le haut pays Kota au Gabon vers 1930	102

PLANCHES :

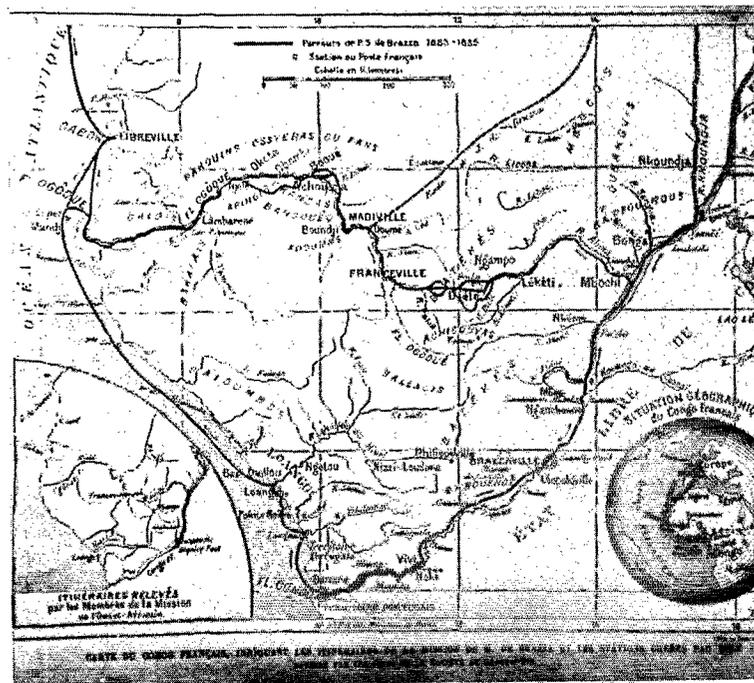
- Planche 1. — Itinéraires de P. du CHAILLU et de Savorgnan de BRAZZA (1859 et 1885), fac-similés.
 Planche 2. — Scènes de la vie traditionnelle au Gabon vers 1880.
 Planche 3. — Les explorations.
 Planche 4. — Premiers explorateurs du pays Kota (1856-1874).
 Planche 5. — Membres de la première mission BRAZZA (1875-1878).
 Planche 6. — Membres de la mission de l'Ouest-Africain (1883-1885).

Documents extraits de :

- BRAZZA Savorgnan de, 1887-1888. Trois explorations dans l'Ouest-Africain, in 4^o, éd. Le Tour du Monde, Paris.
 DU CHAILLU Paul, 1865. Voyage et aventures dans l'Afrique équatoriale, éd. Levy, Paris.



Itinéraires de la Mission de l'Ouest-Africain, 1883-1885.
(P. Savorgnan de Brazza) ▶





◀ Anciens esclaves brûlant leur fourche d'esclavage, région de l'Okanda.

Région de Bououé ▼



FEMME ET ESTAFY OBOYERA OU FANGUINE

Parure de fête, région du Haut-Ogooué. ▼



M'BOURI PÉTICHE

Vie traditionnelle au Gabon en 1880



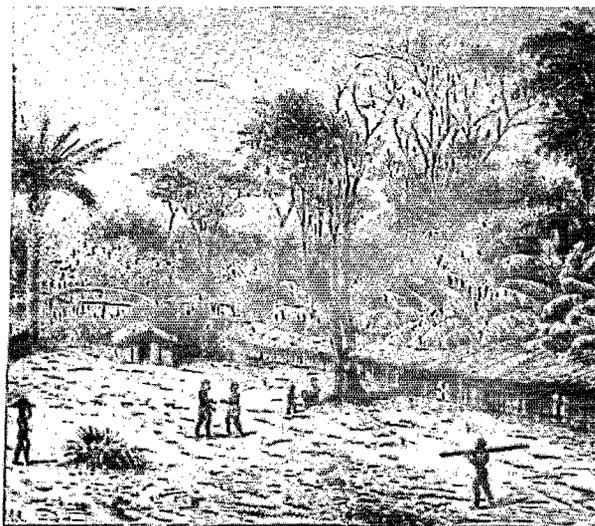
◀ Un enterrement, région du Haut-Ogooué.

Guerriers Bakélé du Moyen-Ogooué ▼



TYPES DE BAKELÉ (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE 1870).

Village Kota, Ivindo ▼



VILLAGE KOTA (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE 1870).

Les explorations



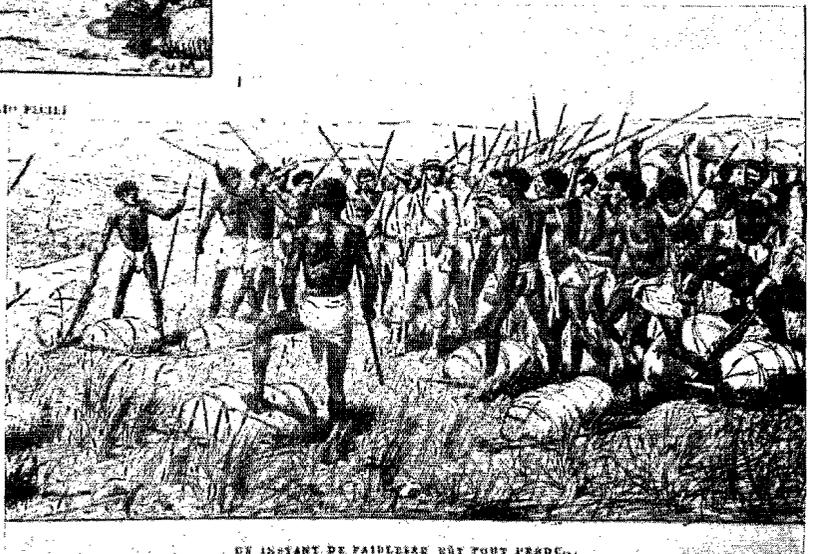
◀ La factorerie de M. Bruno Stein sur l'Ogooué, vers 1880.



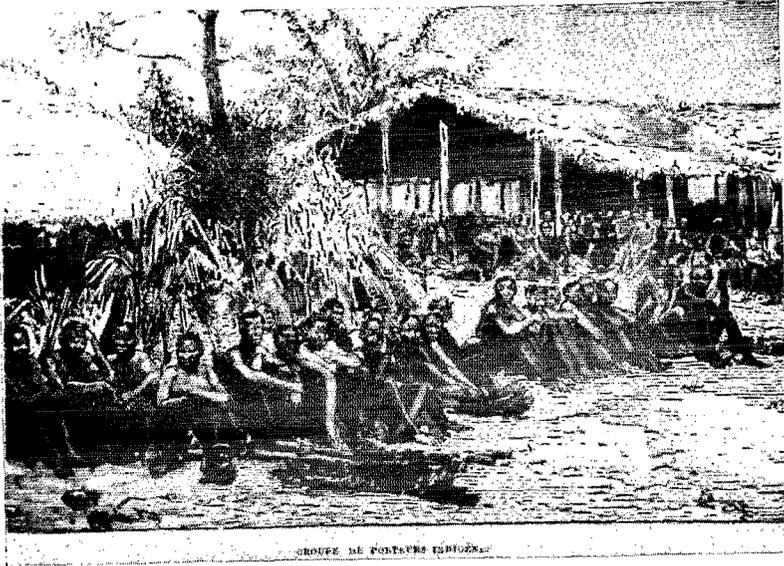
◀ La case de J. de Brazza et A. Pecile, pays Kota, 1885.

LA CASE DE JACQUES DE BRAZZA ET DE ACHILLE PECILE

L'avance dans le haut-Ogooué, 1878-1880. ▶

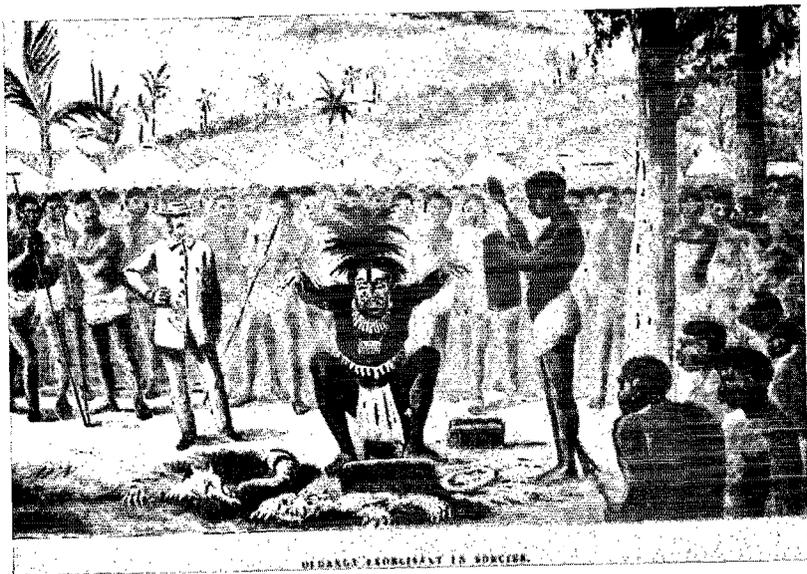


EN INSTANT DE FAIBLESSE EST TOUT PERDU.



◀ Les porteurs, vers 1880.

Première enquête ethnographique
au Gabon, bas Ogooué, 1858.
M. Paul du Chailu. ▶





PAUL DE CHALLEU

1856-1859. Estuaire, bas-Ogooué.



LE DOCTEUR LENZ

1874. Moyen-Ogooué.



LE MARQUIS DE COMPIÈGNE

1873-1874. Moyen-Ogooué jusqu'à l'Ivindo.



M. ALFRED MARCHE



Première mission de P. Savorgnan de Brazza, 1875-1878.





Mission de l'Ouest africain, 1883-1885

◀ Haut pays Kota, fin 1885

Madiville, début 1885 ▶





Mission de l'Ouest-Africain, 1883-1885

